

Bécassine cherche un emploi
/ texte de Caumery ;
illustrations de J.-P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine cherche un emploi / texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon. 1937.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Bécaassine

cherche
un
emploi

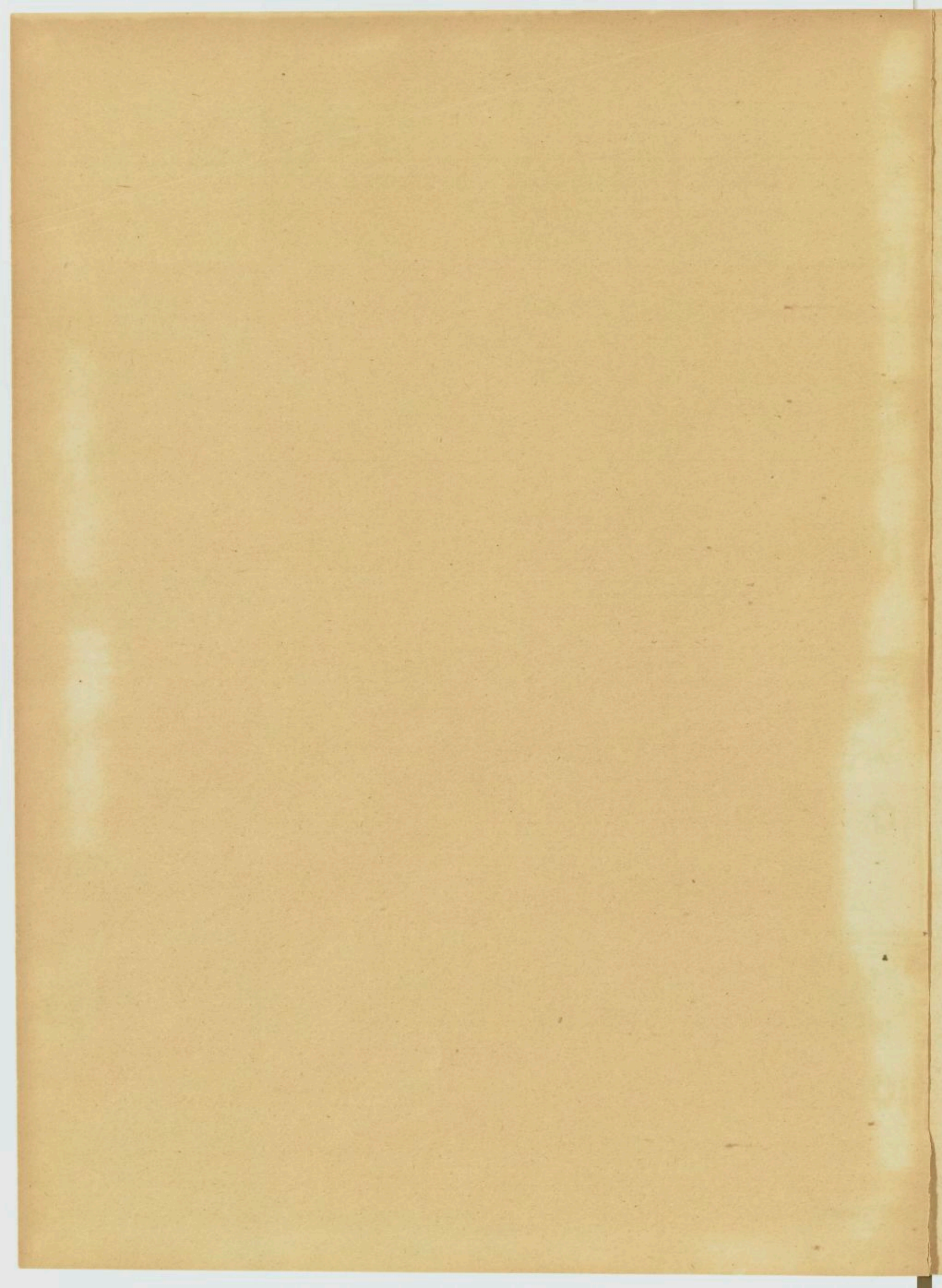


Editions GAUTIER. LANGUEREAU
18 RUE JACOB. PARIS VI^{ème}

J.P. Finch







BÉCASSINE

CHERCHE UN EMPLOI

Texte de CAUMERY

Illustrations de J.-P. PINCHON



PARIS
ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU
18, RUE JACOB, 18

1937

(Imprimé en France.)

4^o Ka. 128

4^o Ka. 135 (23)

10790 16-11-37

EN VENTE

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

par CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.	—
BÉCASSINE MOBILISÉE	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE VOYAGE.	—
BÉCASSINE NOURRICE.	—
BÉCASSINE ALPINISTE.	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE.	—
BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS.	—
L'AUTOMOBILE DE BÉCASSINE	—
BÉCASSINE AU PENSIONNAT	—
BÉCASSINE EN AÉROPLANE	—
BÉCASSINE FAIT DU SCOUTISME.	—
BÉCASSINE AUX BAINS DE MER.	—
BÉCASSINE DANS LA NEIGE	—
BÉCASSINE PREND DES PENSIONNAIRES.	—
BÉCASSINE A CLOCHER-LES-BÉCASSES	—
BÉCASSINE EN CROISIÈRE	—
BÉCASSINE CHERCHE UN EMPLOI	—

Format grand in-4° (23 × 32 $\frac{1}{2}$).

L'ALPHABET DE BÉCASSINE, même format, 16 pages,	1 Album.
BÉCASSINE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, même format, 32 pages.	—
LES CHANSONS DE BÉCASSINE, texte de CH. MAGUÉ, musique de F. DARCIEUX, même format, 32 pages.	—

LES ALBUMS DE NANE

par A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE	1 Album.
NANE ET SES BÊTES.	—
LE RÈGNE DE NANE.	—
NANE AU MAROC.	—
NANE POLICIÈRE	—
NANE CHEZ LES SALTIMBANQUES	—
NANE ET LA VIE DE CHATEAU.	—
MARRAINE CHEZ NANE	—
NANE ET SA FILLE	—
NANE CHEZ YASMINA.	—
NANE FAIT DU CINÉMA	—
LA FORTUNE DE NANE	—
NANE AU PAYS DE L'AVEVENTURE.	—

Format grand in-4°.

Albums imprimés en gros caractères, pour les tout-petits.

Illustrations en couleurs.

LA PETITE FÉE VEUT RESTER ENDORMIE, par JOSÉ NOTAT, illustrations de MANON IESSEL	1 album.
DAME ROSE ET CHEVALIER BLEU, par MAD H.-GIRAUD, illustrations de MANON IESSEL	1 album.
LES APPRENTIS DE M ^{me} FLAN, texte et illustrations de JACQUELINE DUCHÉ	1 album.
BIGOUDI-BIGOUDA, texte et illustrations de JACQUELINE DUCHÉ	1 album.

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation et de représentation réservés pour
tous pays.
Copyright 1937 by Editions Gautier-Languereau.

Vente imposée
aux prix de Catalogue.

BÉCASSINE

CHERCHE UN EMPLOI



Un matin du mois de juin dernier, j'étais occupée à faire de l'ordre dans la chambre de ma Loulotte, et ça n'est pas une mince affaire, vu que ma Loulotte a beaucoup de qualités, mais...

... pas celle de l'ordre. Ses vêtements, son sac à main, son cartable, son stylo, ses cahiers de cours, elle jette tout ça n'importe où, à la volée...

...et après, quand elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, c'est, à ce qu'elle dit, la faute de Bécassine, et ça fait des disputes entre nous.



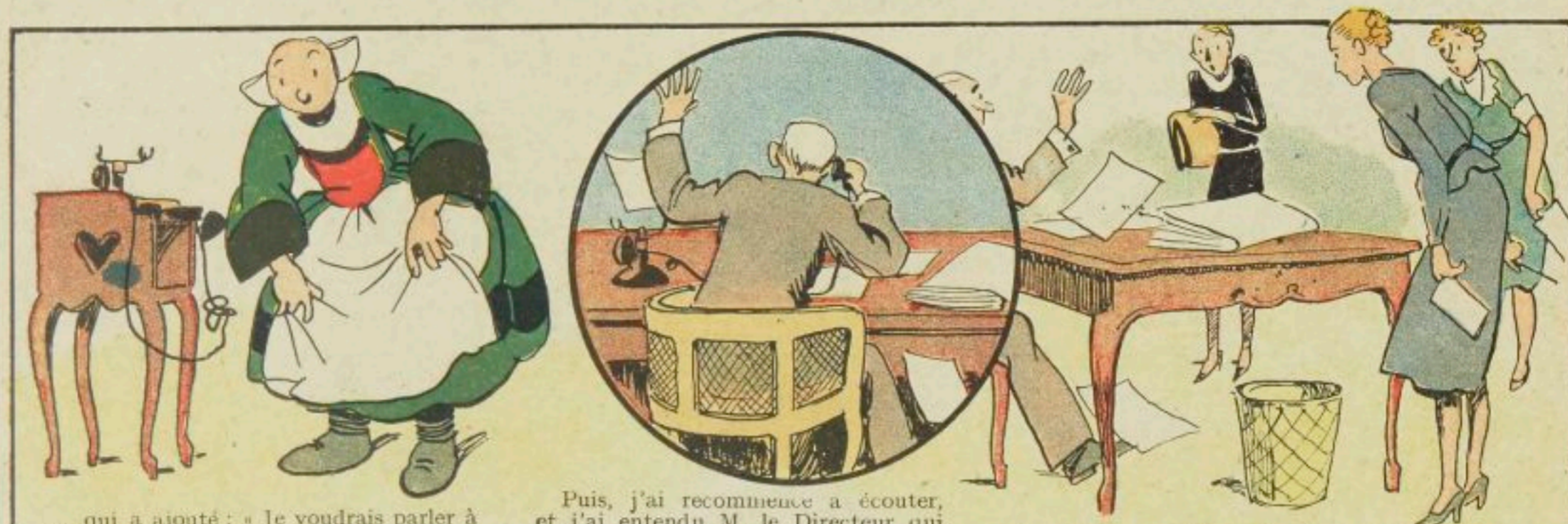
Pendant que je me débrouillais dans le fouillis qu'était la chambre, tout d'un coup j'ai dressé l'oreille, parce que j'entendais sonner le téléphone.



Ça sonnait sans arrêt. Alors, j'ai pensé que madame devait être sortie, que la femme de chambre était dans sa idem, et je suis allée à l'appareil.



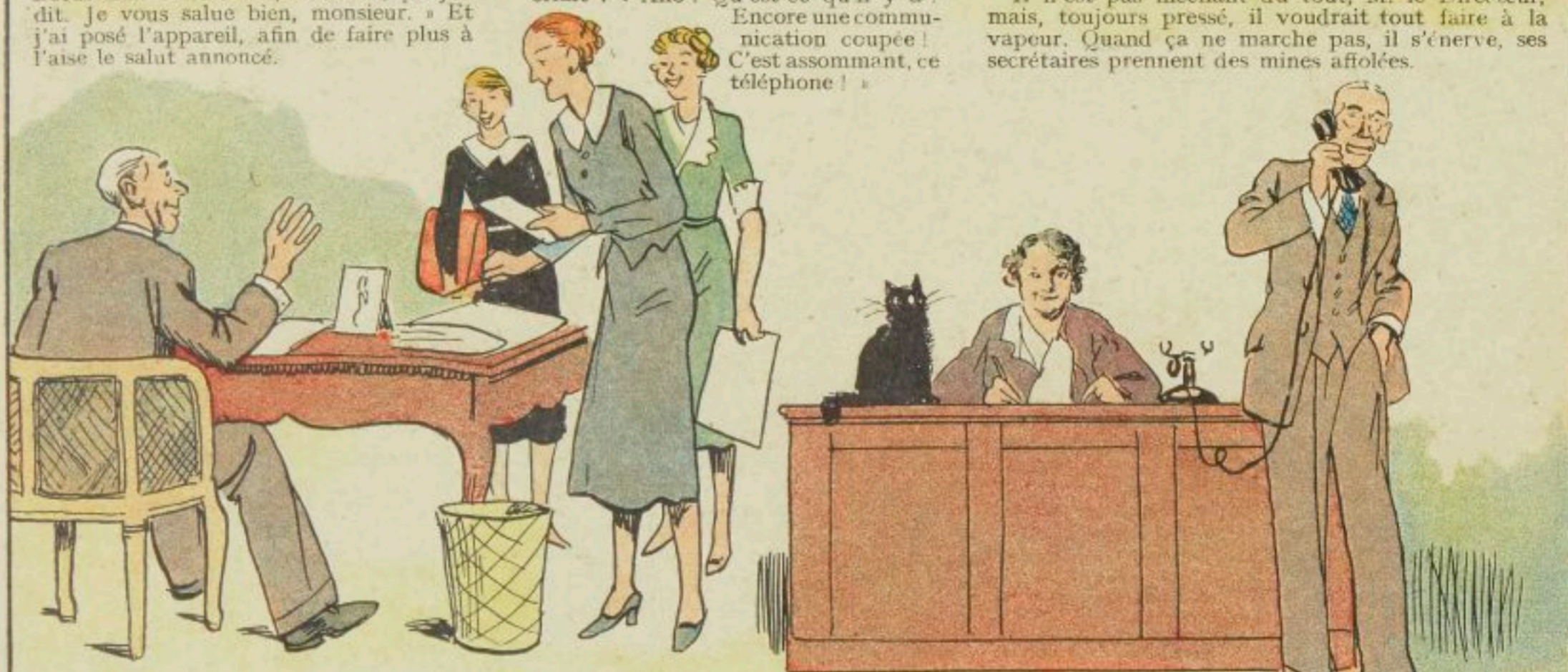
J'ai entendu une voix qui demandait : « C'est bien chez madame la marquise de Grand-Air ? — Oui, monsieur, que j'ai dit. — Ici, le directeur de la Semaine de Suzette... » a continué la voix,...



...qui a ajouté : « Je voudrais parler à Bécaassine. — C'est moi, monsieur, que j'ai dit. Je vous salue bien, monsieur. » Et j'ai posé l'appareil, afin de faire plus à l'aise le salut annoncé.

Puis, j'ai recommencé à écouter, et j'ai entendu M. le Directeur qui criait : « Allo ! Qu'est-ce qu'il y a ? Encore une communication coupée ! C'est assommant, ce téléphone ! »

Il n'est pas méchant du tout, M. le Directeur, mais, toujours pressé, il voudrait tout faire à la vapeur. Quand ça ne marche pas, il s'énerve, ses secrétaires prennent des mines affolées.



Mais, deux minutes après, il est calmé, et il fait rire les secrétaires en se plaisantant lui-même de son emballement.

J'ai dit : « Ça n'est pas coupé, monsieur, c'est de ma faute, faites excuse. — Très bien, très bien, qu'il a répondu... Voilà, Bécaassine, je viens de décider avec la rédactrice en chef qu'il nous faut une nouvelle histoire.



« ... Une nouvelle aventure de Bécaassine. C'est vous qui l'écrivez. C'est pressé, mettez-vous-y tout de suite. Au revoir, Bécaassine. » Et j'ai entendu le clic de l'appareil raccroché.

Au moment de rentrer dans la chambre de Loulotte, je me suis cognée à Marie, la cuisinière, qui m'a demandé pourquoi j'avais l'air si préoccupé. « C'est, ai-je dit, qu'il faut que j'écrive une histoire pour la *Semaine de Suzette*. C'est pressé, qu'a dit M. le Directeur... »



«...et je ne sais pas le premier mot de ce que j'y mettrai!» Elle a fait une moue dédaigneuse, et, voyant approcher le valet de chambre Hilarion, elle lui a marmonné quelque chose pas très aimable pour moi, où il était question des gens qui, au lieu de faire leur métier, se mêlent d'écrire sans même savoir le français.

C'est son genre de dire des choses désagréables, tout en étant bonne et obligeante comme il n'y a pas plus. Je n'ai rien répondu et, rentrant dans la chambre, j'en ai achevé le rangement à la va-vite.



Et puis, dans la collection des cahiers que j'ai toujours par précaution, j'ai choisi le plus beau.



Après avoir regardé au ciel, je veux dire au plafond, pour y chercher l'inspiration...



...après avoir fourragé mes cheveux sous ma coiffe, j'ai commencé d'écrire ce que vous venez de lire. Dame, ça ne sortait pas tout seul, et ce n'était pas beau à voir...

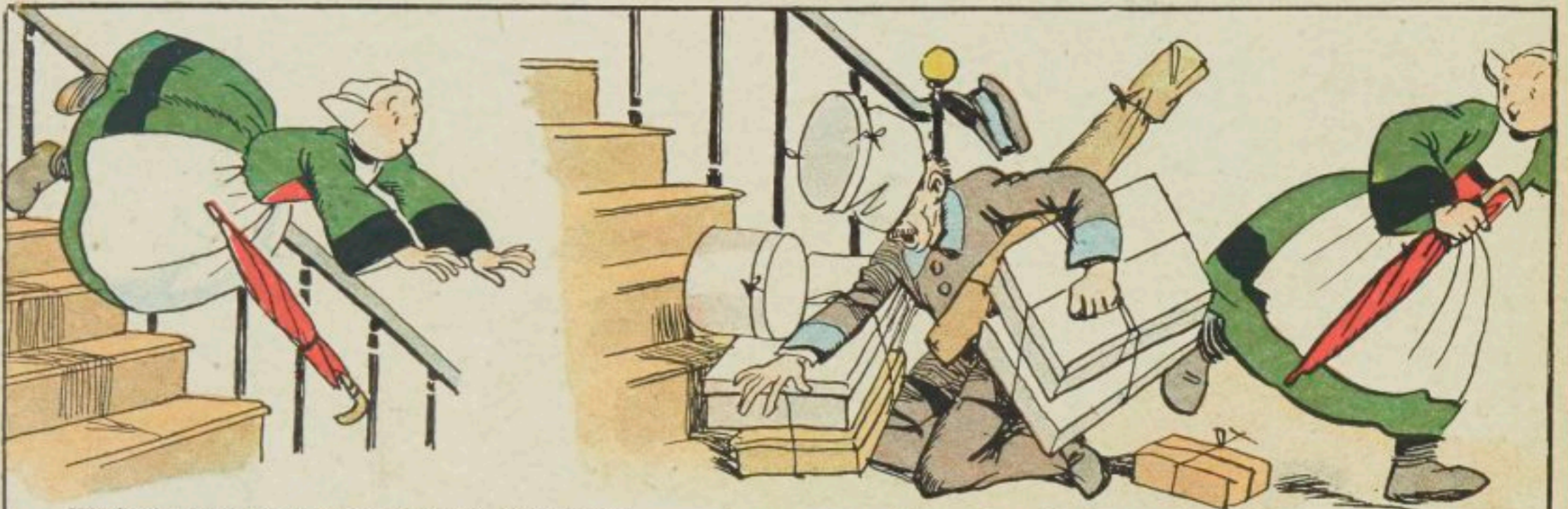
puis j'ai recommencé à écouter et j'ai entendu Mo le directeur de qui ~~la~~ riait : allo! Qu'est-ce qu'il y a? encore une communication coupée! c'est assomant ce Téléphone!



...ce brouillon, tout couvert de ratures et de pâtés. Des fautes d'orthographe et de français, je ne m'en occupais pas, vu qu'on me les corrige à la Semaine de Suzette.

J'étais en plein dans ce travail quand j'ai entendu la pendule sonner onze coups. Alors, j'ai fait : « Ah! ma Doué! » Je me suis levée en grand émoi...

...et sans même ranger mon cahier (ça m'arrive aussi de manquer d'ordre!), j'ai empoigné mon parapluie, et, traversant au galop l'appartement, je me suis précipitée vers l'escalier.



J'étais si pressée et affolée que, d'abord, j'ai manqué une marche, ce qui m'a fait faire du vol plané au-dessus des suivantes et, un instant après, j'ai donné en plein...

... dans un garçon livreur, chargé de je ne sais combien de paquets. Il a trébuché, les paquets se sont envolés dans tous les sens, et il m'a traitée de toutes sortes de noms que j'aime mieux ne pas vous répéter.



J'ai crié des : « Pardon, excuses », sans ralentir ma descente, et, une fois dehors, j'ai continué ma course, toujours en grande vitesse. Je crois bien que j'ai bousculé plus d'un passant...

...et quand j'ai traversé le boulevard Saint-Germain, si l'Ange Gardien ne m'avait pas empoignée et tirée par le bras, probablement vous auriez dû dire adieu pour toujours à votre amie Bécassine. Cet ange gardien,...



... ne le cherchez pas au ciel, c'est l'agent qui veille sur la circulation. Tout le monde l'appelle ainsi, dans le quartier, pour sa gentillesse envers les enfants, les vieillards et les écervelées, dont j'étais ce jour-là.

Enfin, je suis arrivée en vue du collège de Loulotte. J'aurais dû y être exactement pour la fin du cours, à onze heures. C'était mon retard qui me mettait dans tous mes états, c'était aussi la crainte d'être attrapée par ma petite.



De loin, j'ai aperçu devant la porte des groupes d'élèves bien gaies et animées. C'était gentil de voir babiller et rire toute cette jeunesse. D'habitude, je trouve Loulotte dans un des groupes..



...et c'est toujours celui où on s'amuse le plus : elle sait tant d'histoires drôles, et elle les raconte si bien. Mais, ce jour-là, elle était seule, et c'était visible qu'elle voulait...

...le rester. Quand des amies venaient lui parler, elle répondait en quelques mots, pas plus que le nécessaire pour être polie, et puis se détournait, et, de nouveau, se mettait à l'écart.



Elle est venue à moi, sans gronder ni grogner, elle m'a dit seulement : « Comme tu es en retard ! Rentrons vite. »



J'aime beaucoup cette petite course que nous faisons en revenant du collège. Loulotte, qui est déjà presque une demoiselle, reprend à ce moment-là des manières de petite fille. Elle sautille autour de moi, elle me taquine...



...elle me raconte les petites histoires de la matinée : que Françoise avait devant elle deux élèves coiffées en nattes, que, sans qu'elles s'en doutent, elle s'est amusée à attacher leurs nattes ensemble, et puis l'une des fillettes a été appelée au tableau. Vous voyez la scène...



...Que Geneviève s'était arrêtée au milieu d'une fable. « Vous ne savez pas la suite ? » a demandé la maîtresse. — Si, mademoiselle, a répondu Geneviève, mais je ne peux pas prononcer les mots dans les buissons. » Et toute la classe s'est esclaffée.



Des histoires de ce genre, il y en a chaque matin, et Loulotte rit comme une folle en me les racontant. Eh bien, elle ne racontait rien. Elle marchait auprès de moi, toute grave, plus que ça...



...avec une figure d'enterrement. J'ai essayé d'engager la conversation, ça n'a pas réussi. J'ai demandé : « Tu es malade ? » Elle a fait non de la tête. « Tu as eu une punition ? » Autre non.



« Enfin, qu'est-ce que tu as ? — Je n'ai rien. » Ce fut dit d'une voix sèche, énervée, que je lui connais bien, et qui indique qu'il est plus prudent de ne pas insister. Je n'ai plus parlé.



C'est Loulotte qui a entamé la conversation, et cela quand nous avons été à la maison. Dans ma chambre, elle a vu mon cahier sur la table. Elle l'a un peu lu mon griffonnage, puis m'a demandé : « Tu écris une nouvelle histoire ? »

« — Oui, que j'ai dit, ça m'est commandé. Mais je ne sais pas quoi y mettre, ça me préoccupe. » Elle a repris : — Moi, ce qui me préoccupe, c'est la Grèce. »

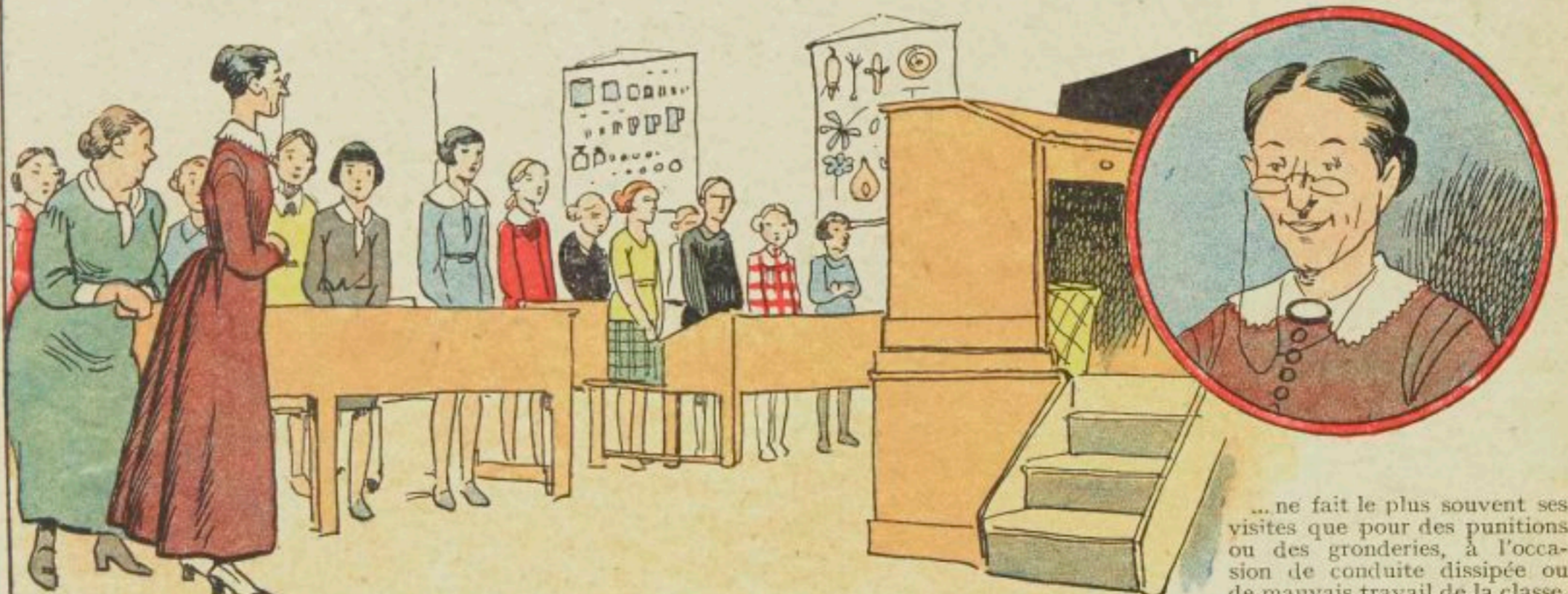
J'ai cru qu'elle parlait de graisse, et j'ai riposté : « Y a vraiment pas de quoi te préoccuper de ça. Tu n'en as déjà pas trop de graisse, et tu en perds en ce moment : 220 grammes de moins, la dernière fois que le pharmacien t'a pesée. »



Un instant, elle n'a pas compris mon erreur, et puis, en pouffant de rire, elle m'a dit : « Ma pauvre Bécassine, c'est de la Grèce, Athènes, Sparte, Corinthe, qu'il s'agit... »

« ... et cela parce que... » Son rire lui a coupé la parole mais il a emporté...

... d'un coup sa mauvaise humeur, et quand elle a repris souffle, elle m'a raconté d'un trait ce que je vais vous résumer.



Ce matin-là, Mlle Recta, qui est la grande directrice du collège, est venue dans la classe de Loulotte. A son entrée, les élèves se sont levées, et plus d'un cœur battait parce que Mlle Recta...

... ne fait le plus souvent ses visites que pour des punitions ou des gronderies, à l'occasion de conduite dissipée ou de mauvais travail de la classe. Mais comme elle n'avait pas du tout un air de sévérité...

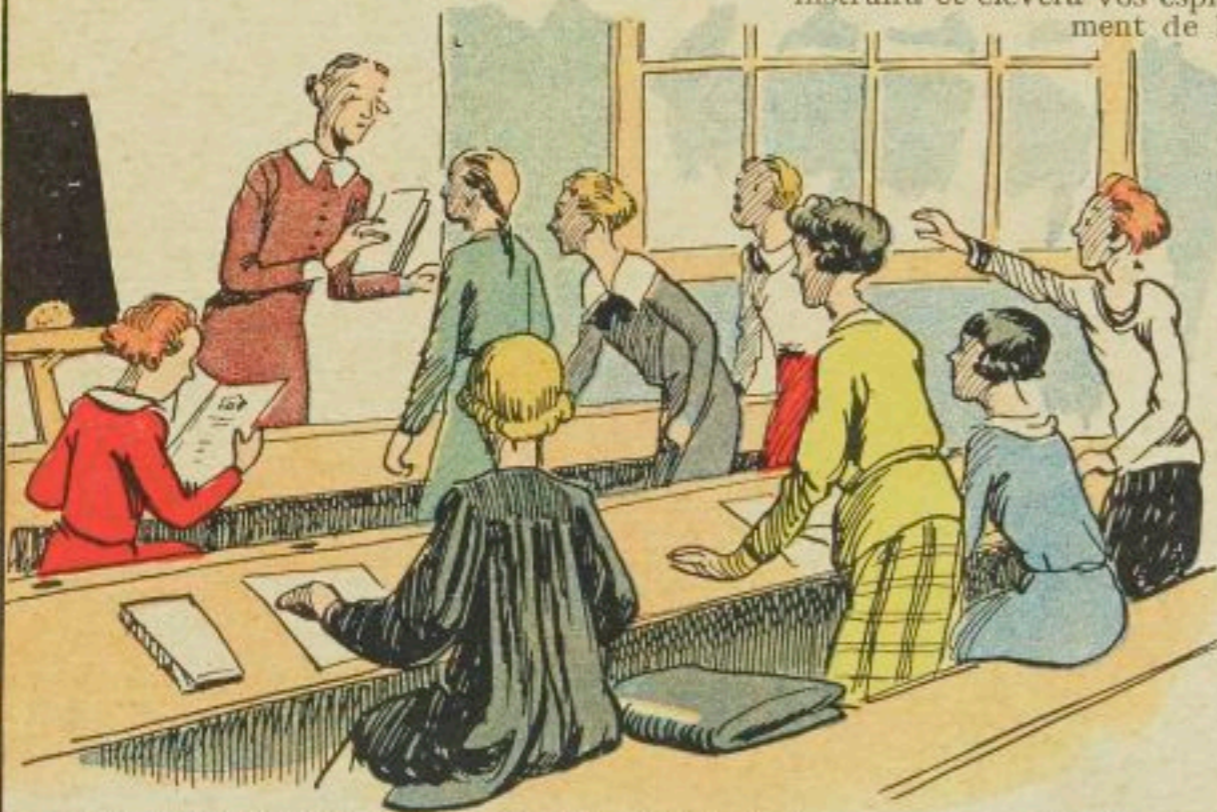


...comme, en souriant, elle a dit aux enfants de s'asseoir, chacune a aussitôt oublié ses petits péchés et s'est rassurée. Mademoiselle est montée dans la chaire, elle a fait un petit discours, annonçant que le collège préparait pour l'époque des vacances...



...une croisière en Grèce. « Le voyage, a-t-elle dit, dans ce pays si riche en souvenirs historiques et en admirables chefs-d'œuvre, en même temps qu'il sera un plaisir, vous instruira et élèvera vos esprits vers le sentiment de la beauté. »

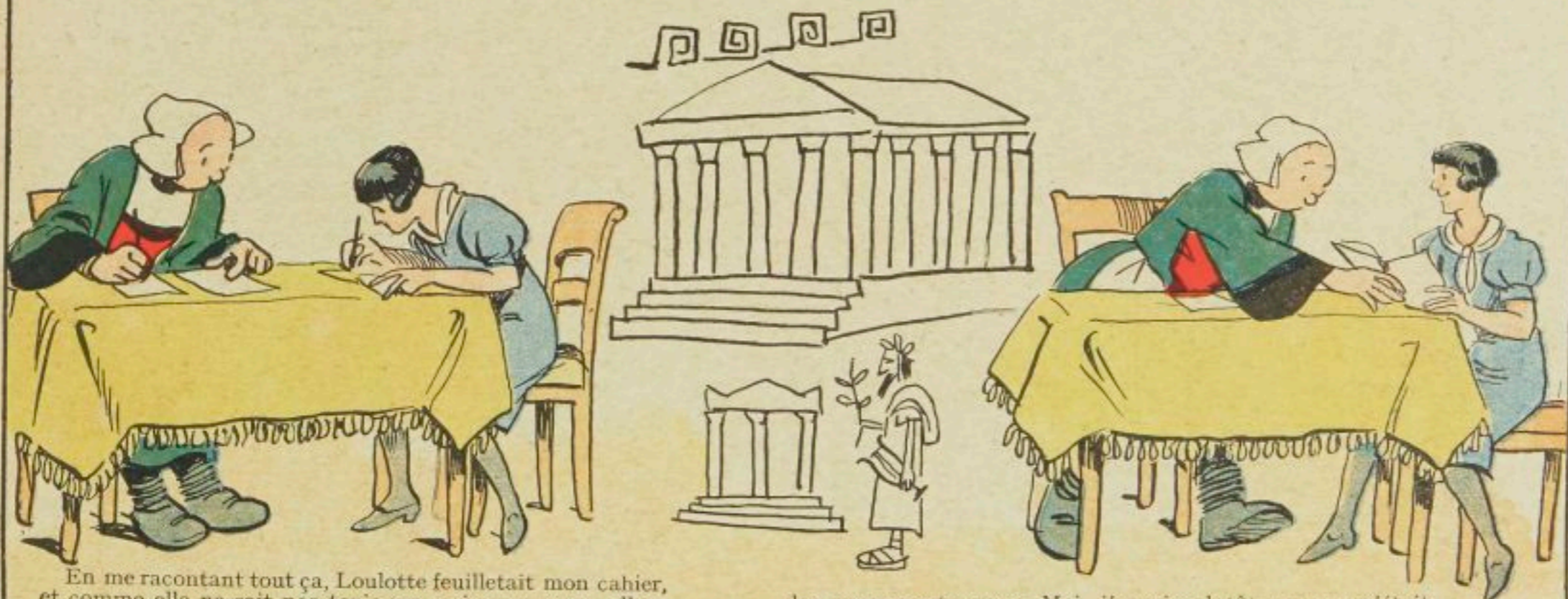
(Vous pensez bien que ça, c'est une phrase trop savante et trop compliquée pour moi, et si je peux la reproduire, c'est seulement parce que Loulotte me l'a dictée mot à mot.)



Après son discours, Mademoiselle a distribué des prospectus qui indiquaient les dates du voyage, l'itinéraire, les prix, et tout et tout... En en donnant un à Loulotte, elle lui a dit que ce serait un voyage...

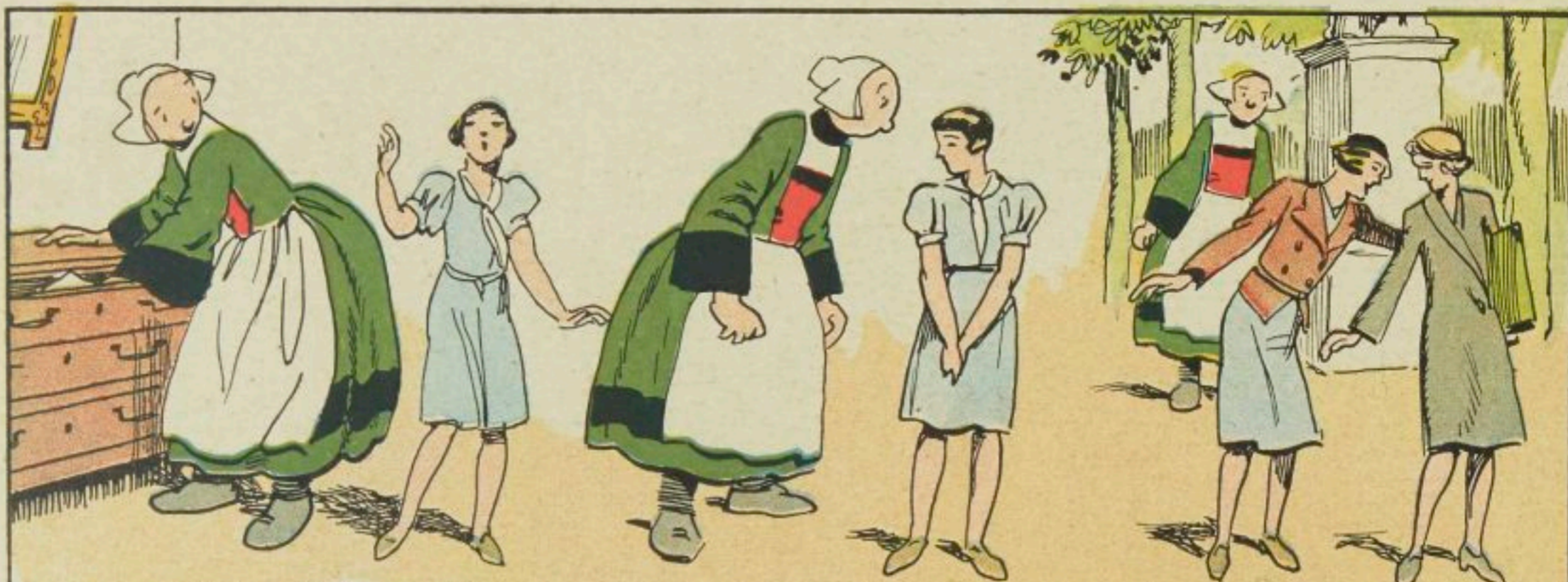


...bien intéressant et utile pour elle, vu qu'elle est bonne en version grecque et en histoire de l'art, qu'en plus elle aurait pour compagnes ses amies telle et telle, que leurs parents avaient fait inscrire.



En me racontant tout ça, Loulotte feuilletait mon cahier, et comme elle ne sait pas tenir ses mains en repos, elle y corrigeait des fautes et gribouillait dans les marges des dessins qui, à ce qu'elle assurait, représentaient...

...des monuments grecs. Moi, j'aurais plutôt cru que c'était l'église de la Madeleine ou la Chambre des Députés, mais que ce fût ceci ou cela, par crainte qu'elle abîme mon travail, je lui ai repris le cahier.



Tout en mettant en sûreté mon cahier, j'ai demandé à Loulotte pourquoi le voyage en Grèce lui causait du souci. Elle a commencé : « Ben vrai ! ma pauvre Bécassine, t'as le *comprenoir* obstrué.

— Voyons, Loulotte ! » ai-je interrompu en m'efforçant de faire ma voix sévère. Ça l'amuse de dire des mots d'argot, et je n'aime pas ça. Ces mots-là, elle les apprend de son ami François...

...qui les tient de son collègue de frère. Souvent, j'accompagne les deux fillettes aux Tuileries, et quand je les vois se chuchoter à l'oreille et puis rire comme des folles, je me dis, « Sûr, c'est encore une affaire d'argot,...



« ...et ça me fera du vilain la petite. » Cette fois, ça n'en a pas fait. Loulotte m'a dit qu'elle retirait *comprenoir*, et elle m'a expliqué : « J'ai une envie folle de ce voyage, et je n'ose pas en parler à Mémé...



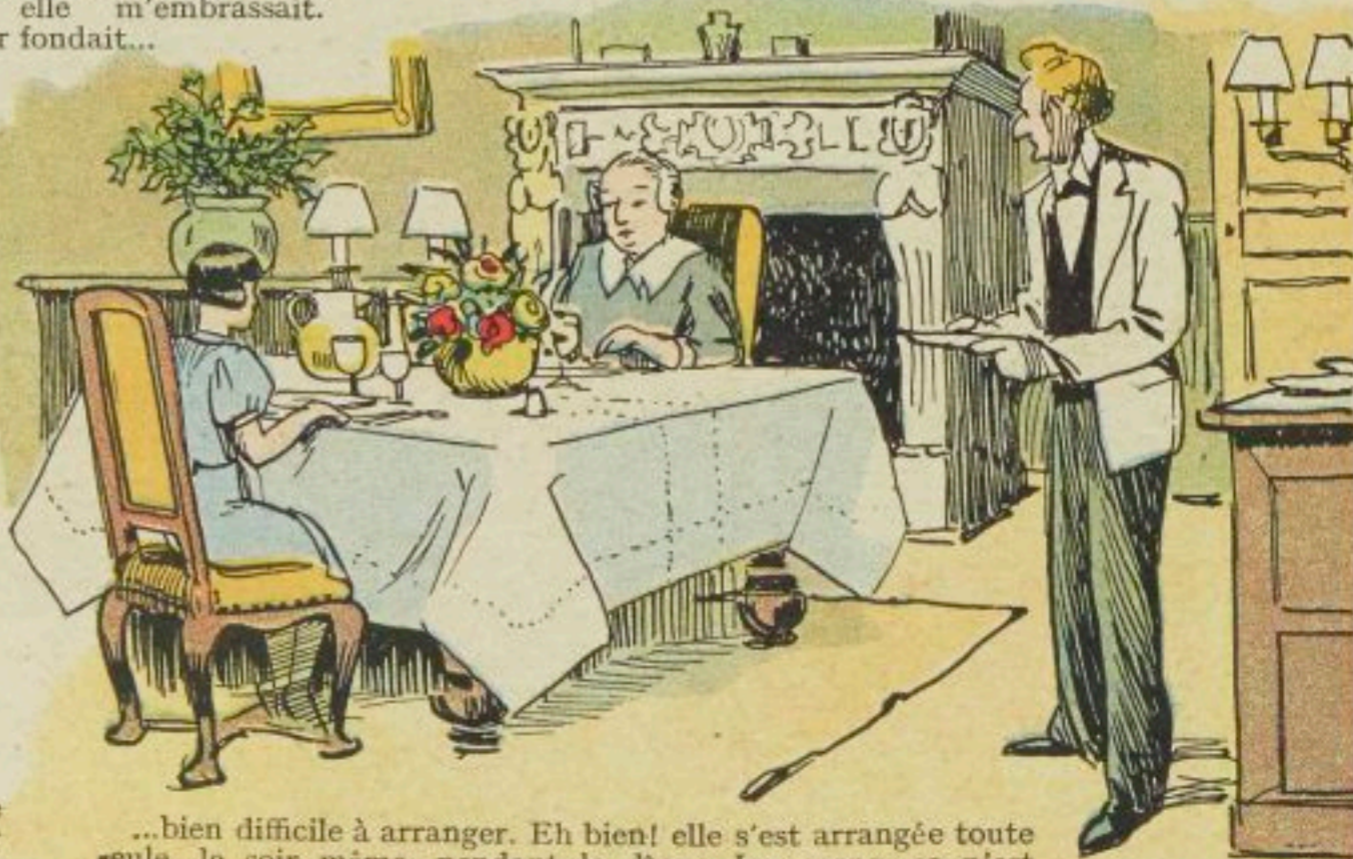
« ...Si tu étais gentille, tu lui en parlerais, toi. » Elle avait pris son air câlin, son air de toute petite fille, que j'aime tant. Assise sur mes genoux, elle m'embrassait. Mon cœur fondait...



...d'attendrissement, et les larmes me montaient aux yeux. Je les ai essuyées, et j'ai répondu que ça m'était difficile de parler à Madame, vu que je lui savais en ce moment de gros ennuis d'argent.



Et puis, elle trouverait que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas, et elle prendrait son air Grand-Air qui m'intimide tant. Enfin j'ai conclu que cette affaire-là me paraissait...



...bien difficile à arranger. Eh bien ! elle s'est arrangée toute seule, le soir même, pendant le dîner. Les repas, ça n'est pas moi qui les sers, c'est Hilarion. Et il me fait une figure...



...pas contente quand il me voit entrer dans la salle à manger. Il s'imagine, à ce que je pense, que je viens pour surveiller son service. Cependant, j'entre parfois quand j'ai motif de le faire.

J'ai un peu honte à vous avouer que, ce soir-là, mon seul motif était la curiosité de savoir s'il avait parlé du voyage. Je n'ai pas plus tôt paru que Loulotte a sauté de sa chaise vers moi. Elle criait : « Je vais en Grèce ! Je vais en Grèce ! Que je suis contente, Bécassine ! Merci encore, Mémé, ma bonne Mémé chérie ! »



Elle était dans une agitation à ne plus savoir ce qu'elle faisait, si bien qu'elle a failli renverser Hilarion et le plat qu'il tenait. Il faisait, ce brave Hilarion, une figure...

...qu'on peut dire empoisonnée, vu qu'il aime la correction, et même le décorum, dans le service. Madame a le même goût ; sans doute elle se serait fâchée, si la joie de notre petite...

...ne l'avait rendue indulgente. Tout de même, la scène se prolongeant, elle y a mis fin en disant : « En voilà assez, reprends ta place, Loulotte. Hilarion, servez le dessert. »

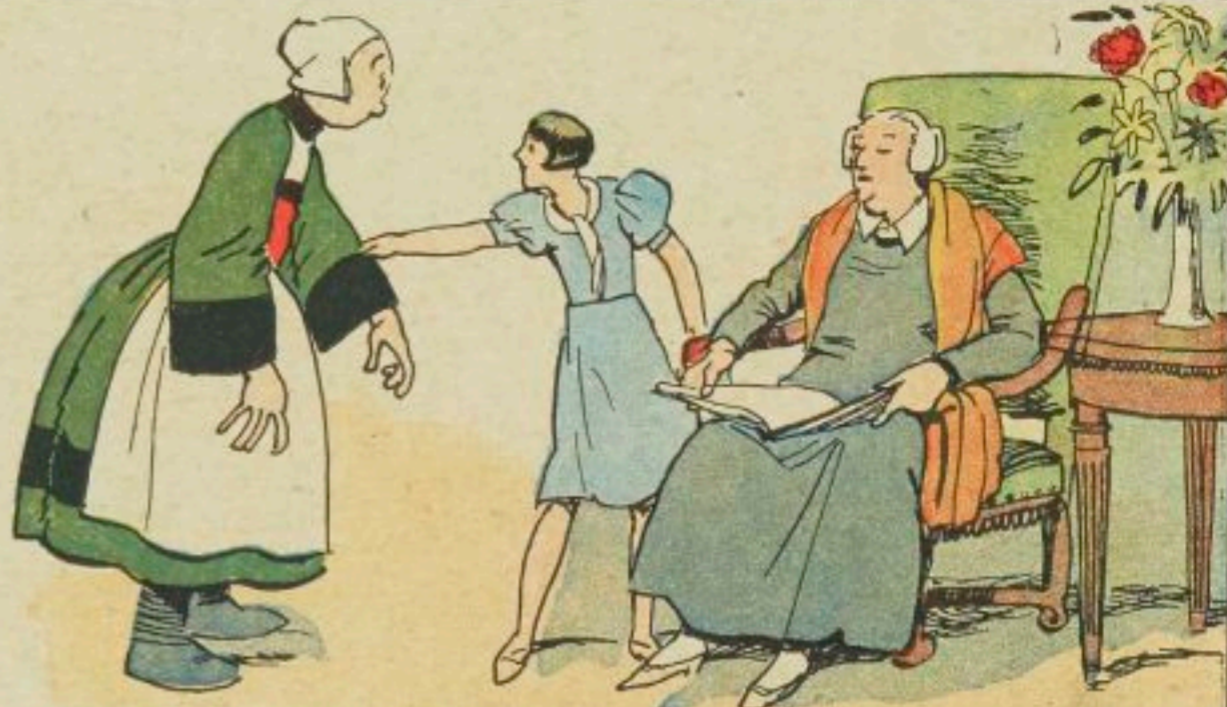


Se tournant vers moi, elle a ajouté : « Bécassine, j'ai à vous parler de choses importantes. Allez vite diner et venez dans mon bureau, dès que vous aurez fini. »

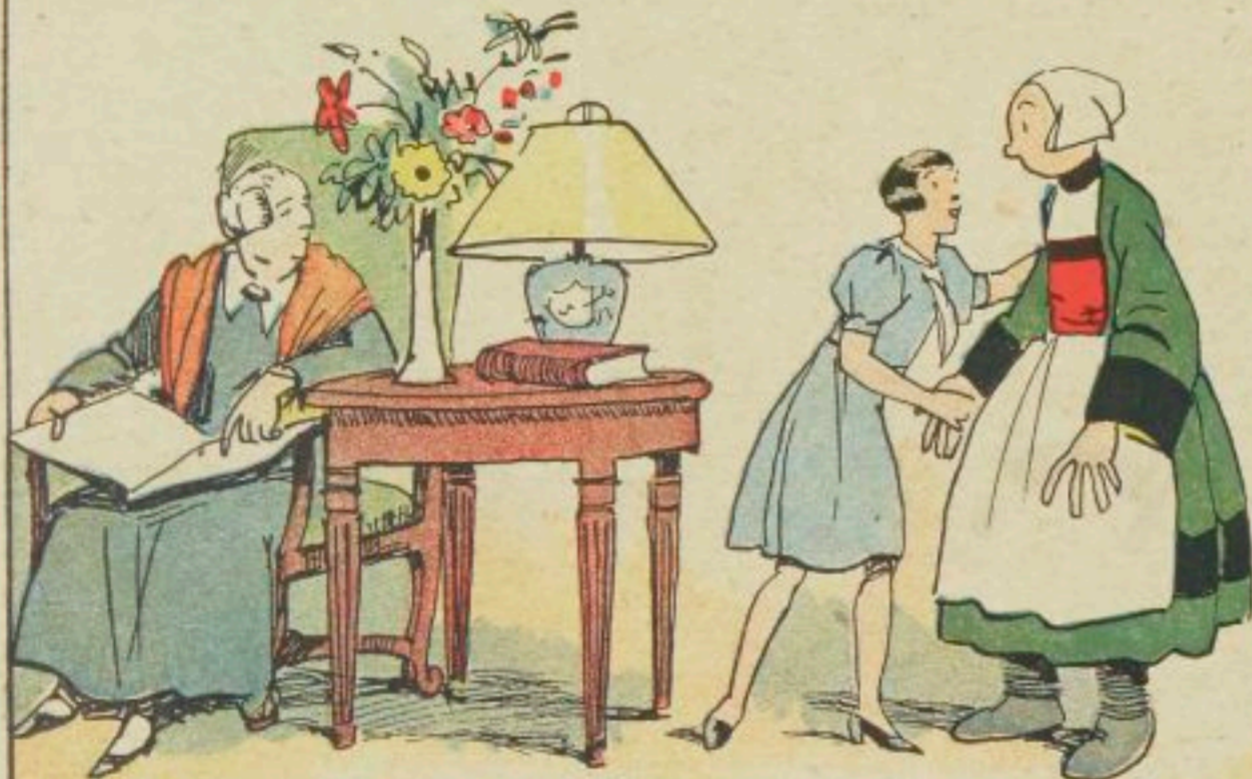
Vous pensez bien que mon diner n'a pas traîné. J'étais impatiente de savoir ce que Madame avait à me dire, et, malgré les observations de Marie, j'ai mis les bouchées doubles au risque de m'étouffer.



Pendant que je dinais, les domestiques m'assassinaient de questions : Si notre maîtresse accompagnerait Loulotte ? Si je serais du voyage ? etc... etc... et ils me traitaient de cachottière quand je les assurais que, sur tous ces points-là, je n'en savais pas plus qu'eux.



Dans le bureau, Madame et la petite fille regardaient sur un atlas l'itinéraire du voyage. « Viens voir, Bécassine », a commencé Loulotte. Mais, l'interrompant, Madame a expliqué qu'elle faisait le sacrifice de la dépense, parce que ce voyage serait utile aux études de Loulotte.

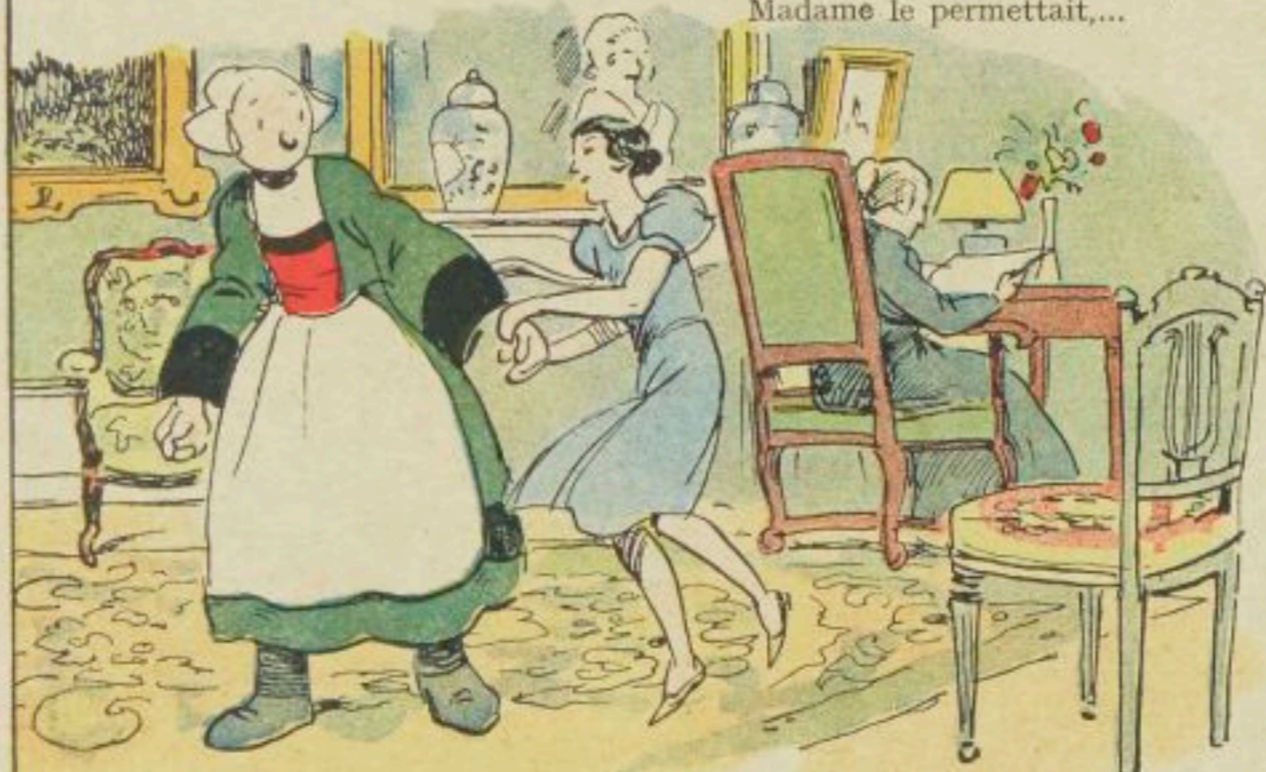


« J'irai l'embarquer à Marseille, a-t-elle expliqué, et je passerai le temps de son voyage chez une amie qui a une propriété dans le Midi. Je mettrai en vacances Marie, Fanny et Hilarion... »

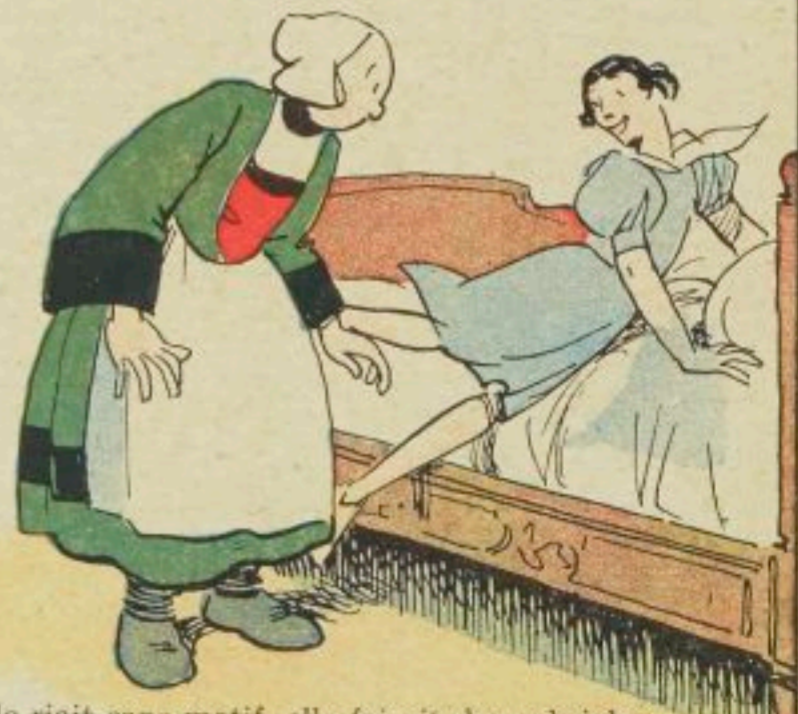
« ...Et vous, Bécassine, que désirez-vous faire ? » Je ne savais que répondre. Alors, Loulotte m'a secouée par le bras : « Voyons, est-ce que tu dors ? Parle donc ! » Ainsi pressée, j'ai dit que si Madame le permettait,...



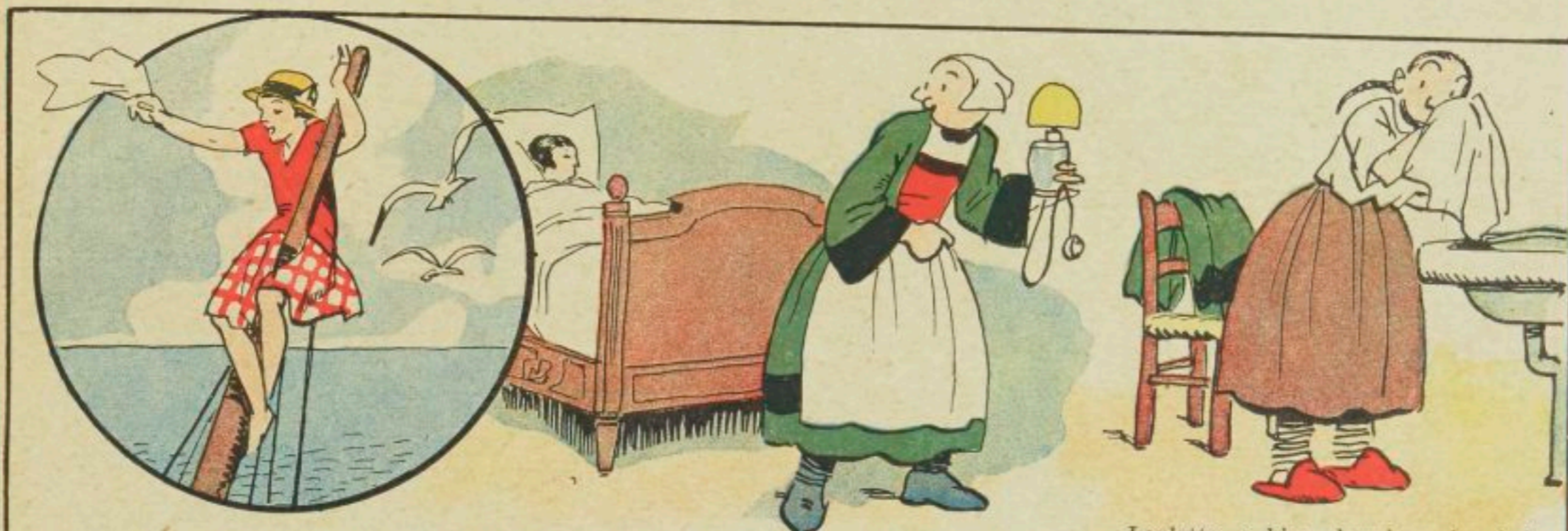
« ...je resterais à la maison, ayant à me coudre une robe et pas mal d'autres travaux à faire. » A votre aise, ma bonne Bécassine, » a dit Madame. Comme j'allais sortir elle m'a rappelée et a ajouté :



« Si, par hasard, certaines personnes de votre famille venaient à Paris, votre oncle Corentin par exemple, offrez-leur de loger dans les chambres d'amis. » J'ai remercié Madame, et je suis partie emmenant Loulotte au lit.



Elle riait sans motif, elle faisait des cabrioles, elle me taquinait : « Si tu avais été maligne, tu aurais demandé à Mémé de t'emmenner à Marseille, tu m'aurais vue embarquer... »



« ...et puis, j'aurais grimpé au grand mât pour te voir plus longtemps et te dire adieu de plus loin. » Et elle ne cessait de débiter des folies de ce genre.

La voyant si excitée, je l'ai couchée. Je lui ai fait avaler une infusion calmante, et, d'autorité, j'ai éteint et enlevé sa lampe.

Loulotte a bien dormi, mais ni la bonne nuit, ni l'infusion calmante ne l'ont débarrassée de son excitation. Le lendemain matin, pendant que je faisais ma toilette, j'ai sursauté en entendant un grand coup frappé dans ma porte.



Le temps d'enfiler un peignoir, j'ai crié d'entrer, et qu'est-ce que j'ai vu ? Un petit jeune homme, drapé genre antique dans des serviettes éponge. C'était Loulotte. Elle a dit une phrase où je n'ai rien compris...

...qui était peut-être du grec, qui en était certainement pour moi. Et puis, après ce charabia, grec ou non, elle a crié : « Apollon ! » J'ai ri et je l'ai admirée. Elle était vraiment gentille.



Cinq minutes après, elle est revenue. Cette fois, elle était costumée en jeune fille. Elle a dit : « Iphigénie ! » J'ai mal entendu, et j'ai demandé : « Phi-phi, quoi ? » Ce qu'elle a pouffé de rire !

Le rire a recommencé, quand elle m'a promis de m'envoyer une carte représentant l'Acropole. « En fait d'accroc, lui ai-je dit, tu m'en as rapporté hier un fameux à ta robe. » Cette fois elle a ri à en perdre la respiration.

Enfin, que ce soit à propos de déguisement ou d'autre chose, c'est tout le temps Grèce, Grèce et Grèce, de sorte que je commence à avoir assez et trop de ce pays.



Je vous demande la permission de laisser pour l'instant la Grèce en repos et de revenir à un peu plus d'un an en arrière. Donc, en mai ou juin de l'autre année, étant descendue à l'office, et sur le point d'en franchir la porte...



... j'ai entendu une voix gémissante. Tout de suite, je me suis dit : « Tiens ! Eugénie Larmalcéil est là ! Qu'est-ce qu'elle peut avoir comme nouveau malheur ? » Larmalcéil, c'est le surnom d'une petite bonne...



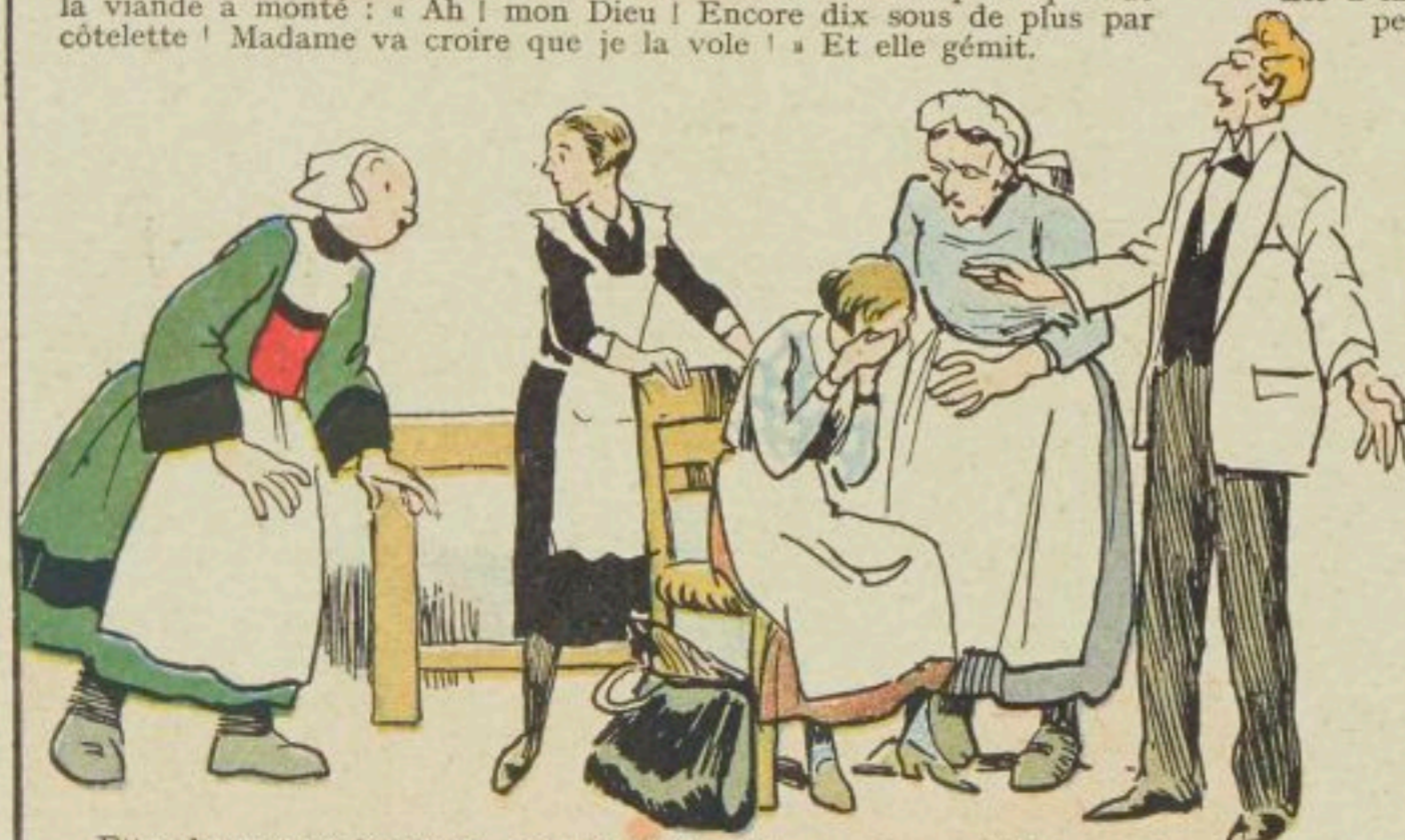
... en service dans la maison voisine de la nôtre. Elle est jeune, elle est gentille, on l'aime bien, mais on ne peut pas s'empêcher de la plaisanter, parce qu'elle est persuadée...



... que tous les malheurs de la terre lui sont réservés. Alors, ses larmes n'arrêtent pas de couler. Chez le boucher, elle voit que le prix de la viande a monté : « Ah ! mon Dieu ! Encore dix sous de plus par côtelette ! Madame va croire que je la vole ! » Et elle gémit.



Sa mère, restée au village, lui écrit qu'elle a pris un petit rhume de rien du tout : « Ah ! mon Dieu ! ça va tourner à la bronchite et à la fluxion de poitrine ! Je vais perdre ma maman ! » Et elle pleure.



Elle pleure tout le temps, pour tout et pour rien, et de là son surnom. Je suis entrée. Eugénie Larmalcéil était là, en effet, effondrée, non pas pleurant seulement, mais sanglotant à grand bruit.

La cuisinière Marie, Fanny la femme de chambre, et Hilarion lui disaient un tas de bonnes paroles sans parvenir à la consoler.



J'ai demandé ce qu'il y avait. Eugénie a levé vers moi une figure gonflée par les larmes. Elle a commencé : « On m'a... a... pris... » Péniblement, avec des mots coupés par les sanglots...



... elle m'a expliqué qu'un cambrioleur s'était introduit dans sa chambre et y avait dérobé son porte-monnaie. « Et, ai-je demandé, combien qu'il y avait d'argent dedans? — C'est vrai, a insisté Marie, dis-nous donc...

« ... ce qu'il y avait dans le porte-monnaie ! » Eugénie a balbutié : « Il y a... avait seulement... qua...atre francs... » Puis, prenant une grande respiration, elle a achevé d'un trait : « Parce que maman m'a recommandé de mettre mon argent à la Caisse d'Épargne. — Quatre francs seulement ! » s'est exclamée Fanny. Et la vieille Marie...



... a éclaté : « Alors, c'est pour quatre francs que tu nous régales de tes pleurnicheries? Et que tu nous fais perdre notre temps? Et que tu m'as arrêtée d'écosser mes petits pois? Eh bien! tu vas m'y aider, et tout de suite ! »

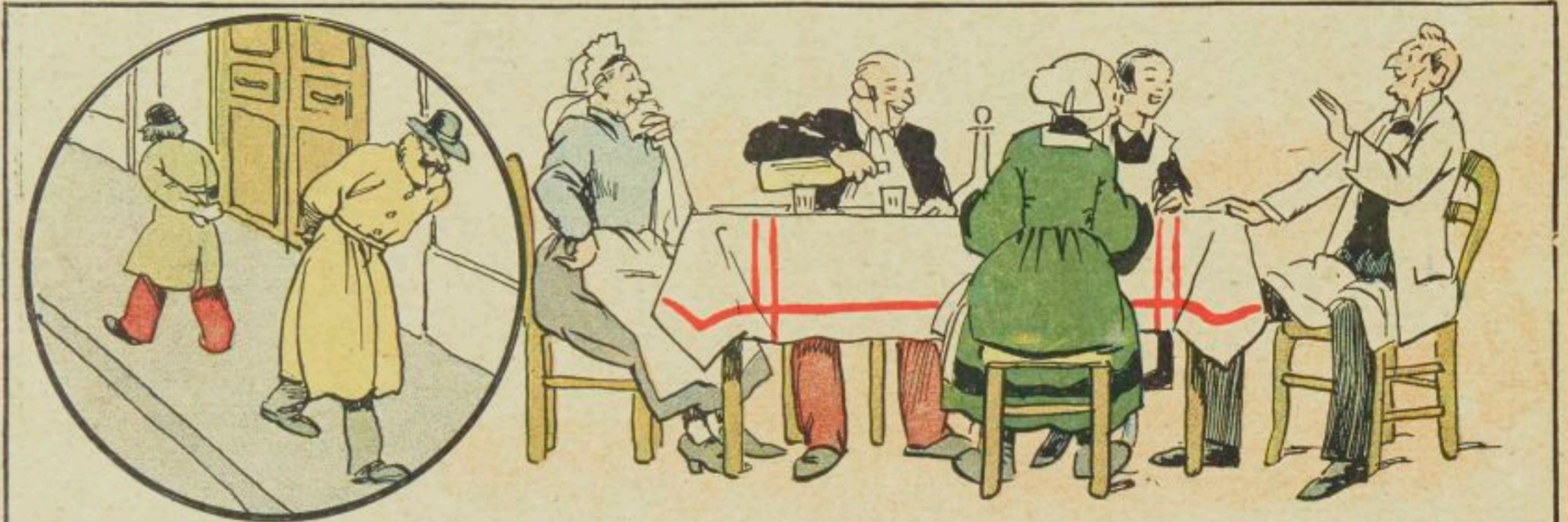


Eugénie s'est mise à l'écos sage en sanglotant de plus belle. Je ne sais pas si les petits pois avaient été bien arrosés par le jardinier, mais je peux vous garantir qu'ils l'ont été par les larmes de la pauvre Larmalceil !



On croyait cette affaire enterrée. Mais voici que, dans les jours suivants, d'autres domestiques de la même maison sont venus, très émus, sans être cependant aussi éplorés...

... que leur camarade, nous raconter qu'eux aussi avaient été volés. Il y a eu des plaintes au commissaire de police à la suite de quoi la maison a été mise en surveillance.



Mettre la maison en surveillance, ça veut dire que deux inspecteurs de la police ont été installés, tout au long de la journée, à faire les cent pas devant cette maison, en guettant je ne sais pas quoi, et peut-être ne le savaient-ils pas eux-mêmes.

Ces braves inspecteurs, on les appelle des agents de la secrète. Hilarion a obtenu un grand succès à l'office en disant : « Cette secrète-là, quand on a un peu l'habitude de Paris, c'est la secrète de Polichinelle ! » Tout le monde a ri. J'ai ri comme les autres, par politesse et pour ne pas me faire remarquer, mais j'aime mieux vous avouer...



... que je n'ai pas compris. Loulotte, à qui j'ai répété la phrase d'Hilarion, m'a assuré que c'était une plaisanterie très spirituelle. Moi, je veux bien le croire.



Nos deux de la secrète étaient revêtus chacun d'un imperméable. Il y avait un petit, coiffé d'un chapeau melon, et qui ressemblait à Charlot. Il y avait un grand, orné d'une moustache en croc, et surmonté d'un feutre mou à larges bords...



... comme, au cinéma, on en voit aux mousquetaires.

On n'a pas tardé à faire connaissance. Dès le deuxième ou troisième jour, quand on passait près d'eux...



... on leur demandait d'un ton de mystère : « Rien de nouveau ? » Et, non moins mystérieusement, ils répondaient : « Rien de nouveau ! » De temps en temps, on les changeait...



... mais il fallait être tout près des remplaçants pour s'apercevoir du changement, car, toujours, il y en avait un genre Charlot, et un genre mousquetaire. Et, par pluie...



... ou soleil, invariablement, ils portaient un de ces imperméables qu'on appelle *trench-coat*. Un soir, les « secrète » nous ont fait leurs adieux : « On s'en va, on ne se reverra pas. »



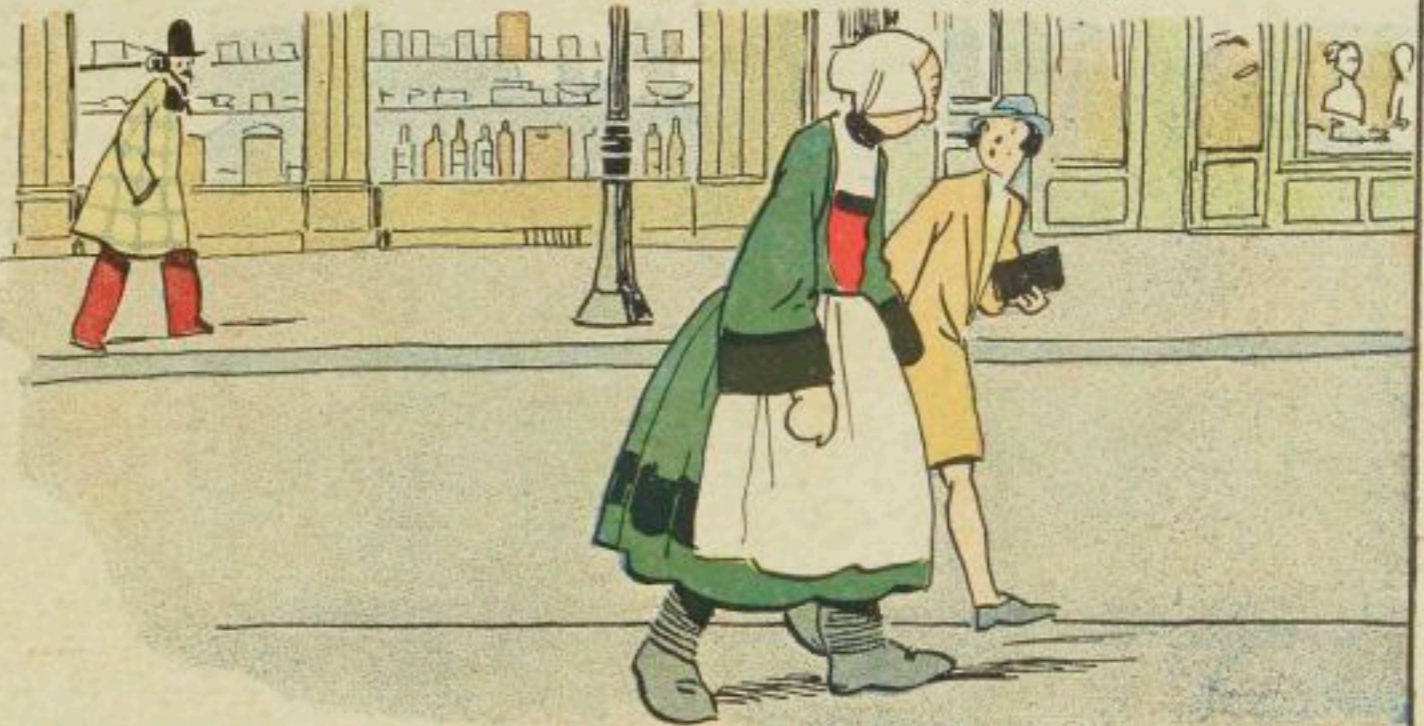
— Avez-vous découvert quelque chose? — Rien du tout! » Là-dessus, les vacances étant venues, tout le monde a oublié ces vols, qui étaient de peu d'importance. Comme me l'a dit la concierge, c'avait été une affaire *inconsciente*.



Si je vous ai raconté tout ceci, c'est que Loulotte me l'a rappelé ce matin. Elle regardait par la fenêtre, pendant que j'achevais mes préparatifs...



... pour sortir avec elle. Elle m'a demandé : « Est-ce qu'il y a eu encore des vols? » J'ai dit : « Je ne crois pas. Pourquoi? — Parce que je vois sur le trottoir d'en face un homme qui pourrait bien être de la secrète. »



Continuant à causer ainsi, nous sommes descendues dans la rue. L'homme était toujours là. Il me jeta un regard qu'il détourna aussitôt. Il marcha quelque temps sur l'autre trottoir, un peu en arrière de nous. Puis, au croisement d'une rue, il tourna et disparut.

J'ai regardé à mon tour et j'ai repris : « Je le connais de vue, c'est pas un *secrète*, c'est l'artiste, le fou... Pourquoi ris-tu? — Parce que tu n'es vraiment pas aimable pour les artistes. Les crois-tu donc tous fous? »



« ... aux artistes qu'on voit sur les images des livres illustrés. Et je l'appelle le fou parce que, quand je le croise...



« ... après qu'il m'a regardée, je l'entends murmurer des choses comme ceci : *Magnifique figure! Quel modèle! Le succès! la fortune!* Je te demande un peu si ça a du sens! »



Les jours d'avant le départ, je n'ai guère pensé à l'homme aux cheveux longs. Je l'oubliais, parce que je ne soupçonnais pas alors qu'il jouerait un grand rôle dans mon histoire, et surtout parce que Loulotte fourrageait ses armoires.



Elle a une garde-robe bien garnie, ça ne l'a pas empêchée de découvrir qu'il lui manquait un costume, des souliers, et pas mal d'autres choses. Ces découvertes-là, il n'y a guère de petites filles qui ne les fassent à l'occasion d'un voyage.



Alors, ont commencé des courses dans les magasins. Moi, je tâchais d'aller à l'économie, mais la vendeuse assurait que l'économie bien entendue consiste à acheter ce qu'il y a de mieux.



Loulotte a des goûts de luxe, elle appuyait dans le même sens. Que pouvais-je faire contre elles deux, que céder? Quand j'ai présenté mon carnet de dépenses, Madame a certainement trouvé que j'avais été un peu fort, mais elle est si bonne qu'elle ne m'a pas fait le plus petit reproche.



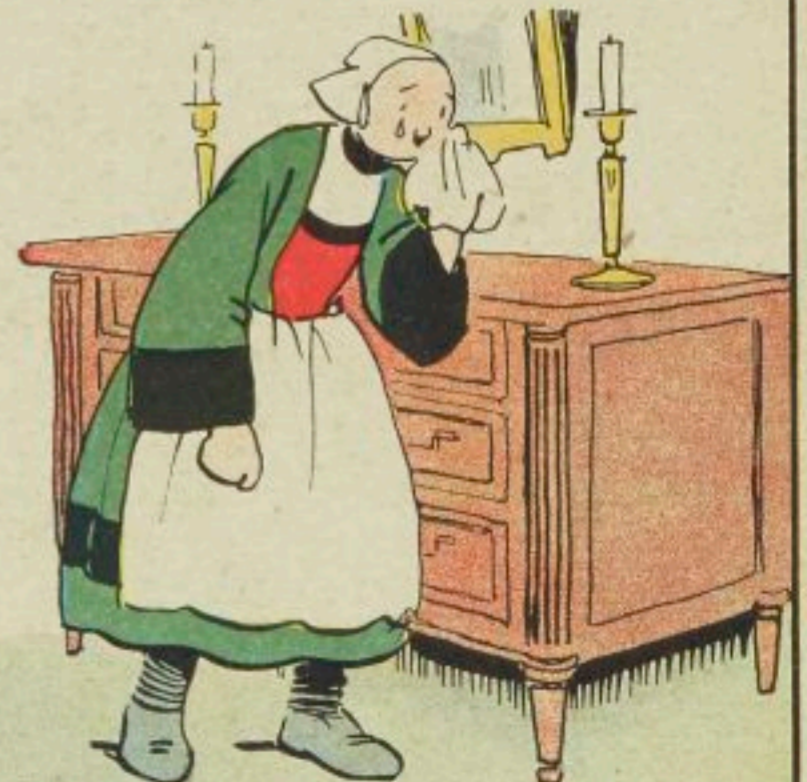
Et puis, la date fixée pour le départ est arrivée. Ce matin-là, en entrant dans la chambre de Loulotte, j'ai trouvé ma fille déjà levée, et elle chantonnait une chanson de sa fabrication, qui disait : *On part pour la Grèce... part pour la Grèce... part pour la Grèce.*



« T'es une sans-cœur, que je lui ai dit, de chanter au moment qu'on va se quitter. Moi, j'ai le cœur gros. »



Elle m'a embrassée, mais comme par politesse, sans arrêter sa chanson. J'avais les yeux mouillés, et à mesure que les aiguilles avançaient sur la pendule, la mouillure augmentait.

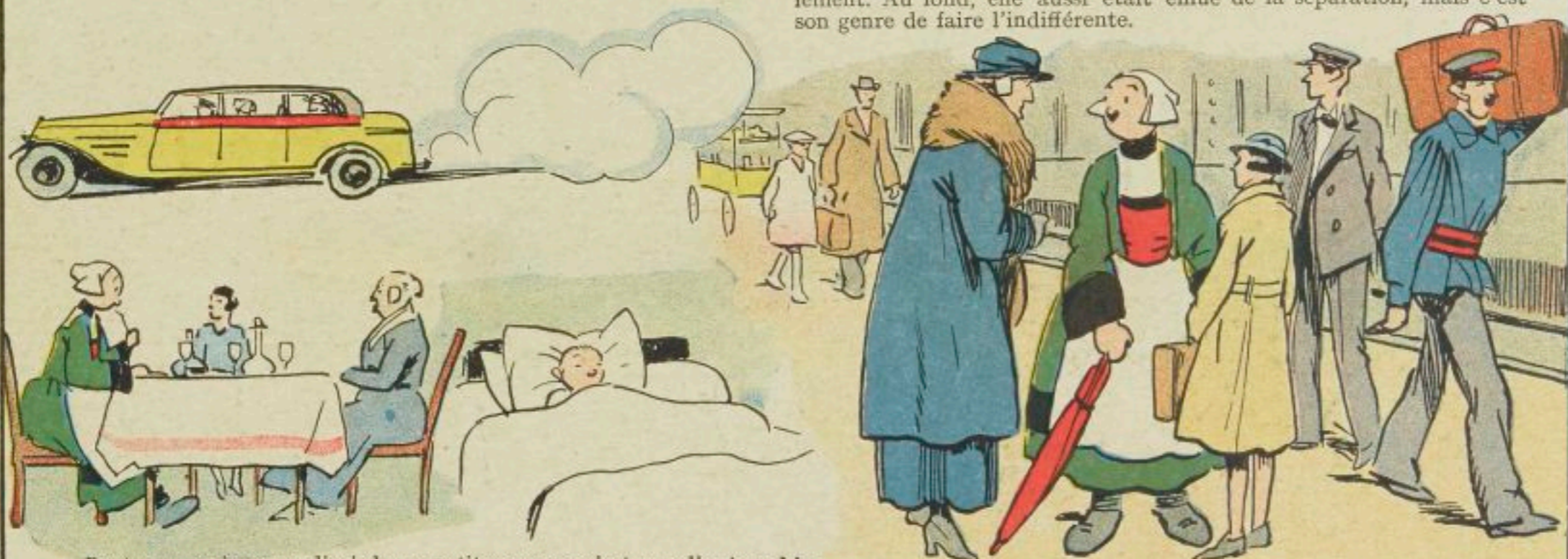


Vers les 10 heures, j'ai été appelée chez Madame. A ce moment-là, j'étais autant larme-à-l'œil que notre amie Eugénie, et plus je m'efforçais de me contenir, plus ça coulait.



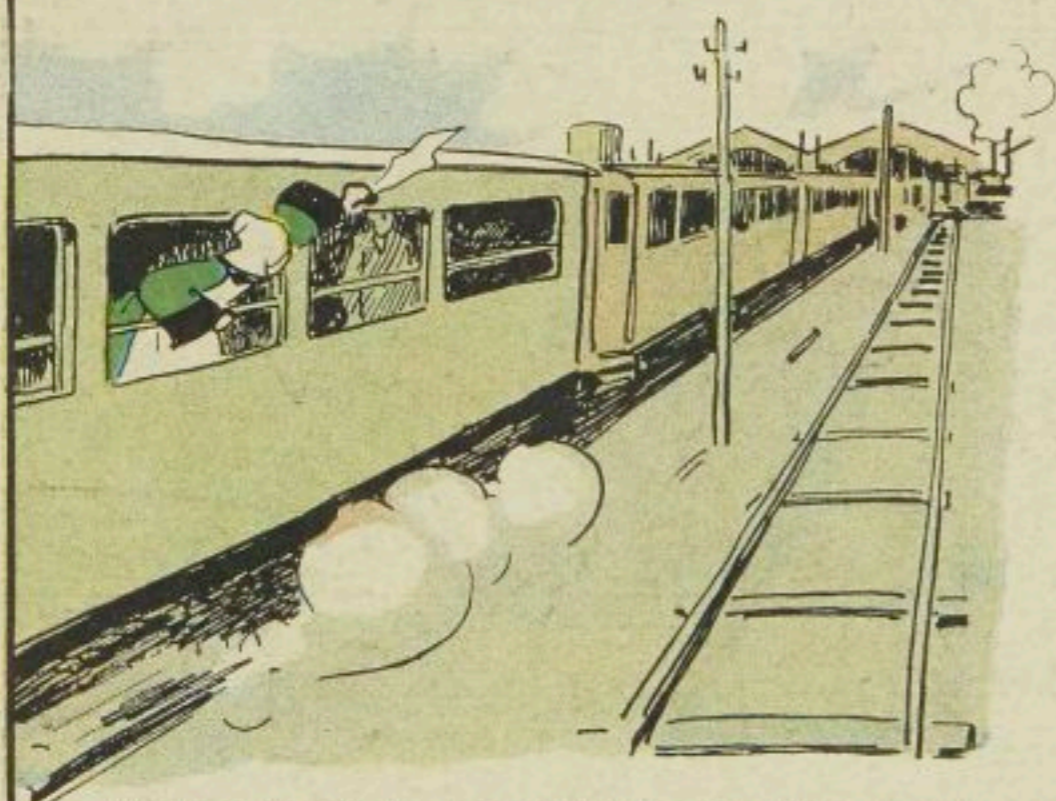
« Il ne faut pas vous désoler, ma pauvre Bécassine, m'a dit Madame, trois semaines seront vite passées. » Je me suis essuyé les yeux, j'ai reniflé, je me suis mouchée, mais cela n'a pas arrêté les larmes. Alors, Madame a repris : « Comme vous savez, c'est en auto que nous irons à Marseille... »

« ...et ce soir, nous ferons étape à Mâcon. Je vous propose d'y venir avec nous, d'y dîner, d'y coucher, et demain vous rentrerez à Paris par le train. Cela vous va-t-il ? » J'ai accepté, j'ai dit un grand merci à Madame, et Loulotte, qui venait d'entrer, l'a remerciée également. Au fond, elle aussi était émue de la séparation, mais c'est son genre de faire l'indifférente.

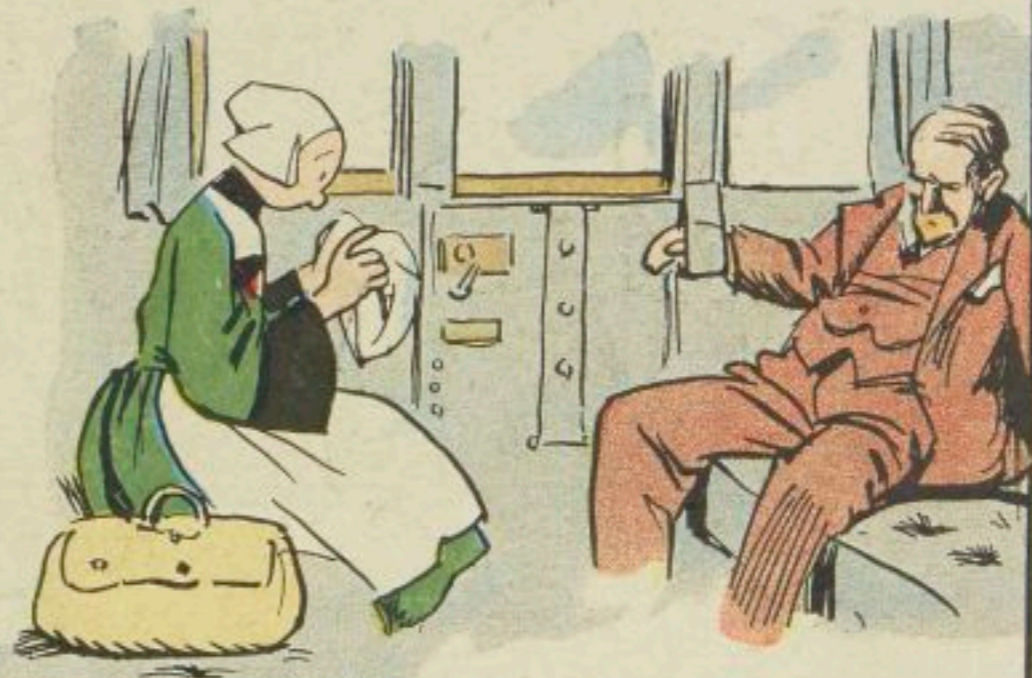


Tout ce que je vous dirai de ce petit voyage, c'est que l'auto a bien marché, que le dîner à l'hôtel de Mâcon a été joliment bon et que j'y ai eu un fameux lit, où j'ai dormi comme une bienheureuse.

Le lendemain, Madame et Loulotte m'ont conduite à la gare avec l'auto. Même, elles sont venues jusque sur le quai et y sont restées à causer avec moi tout le temps de l'arrêt de mon train. C'était vraiment de l'honneur qu'elles me faisaient ! J'en étais toute fière.



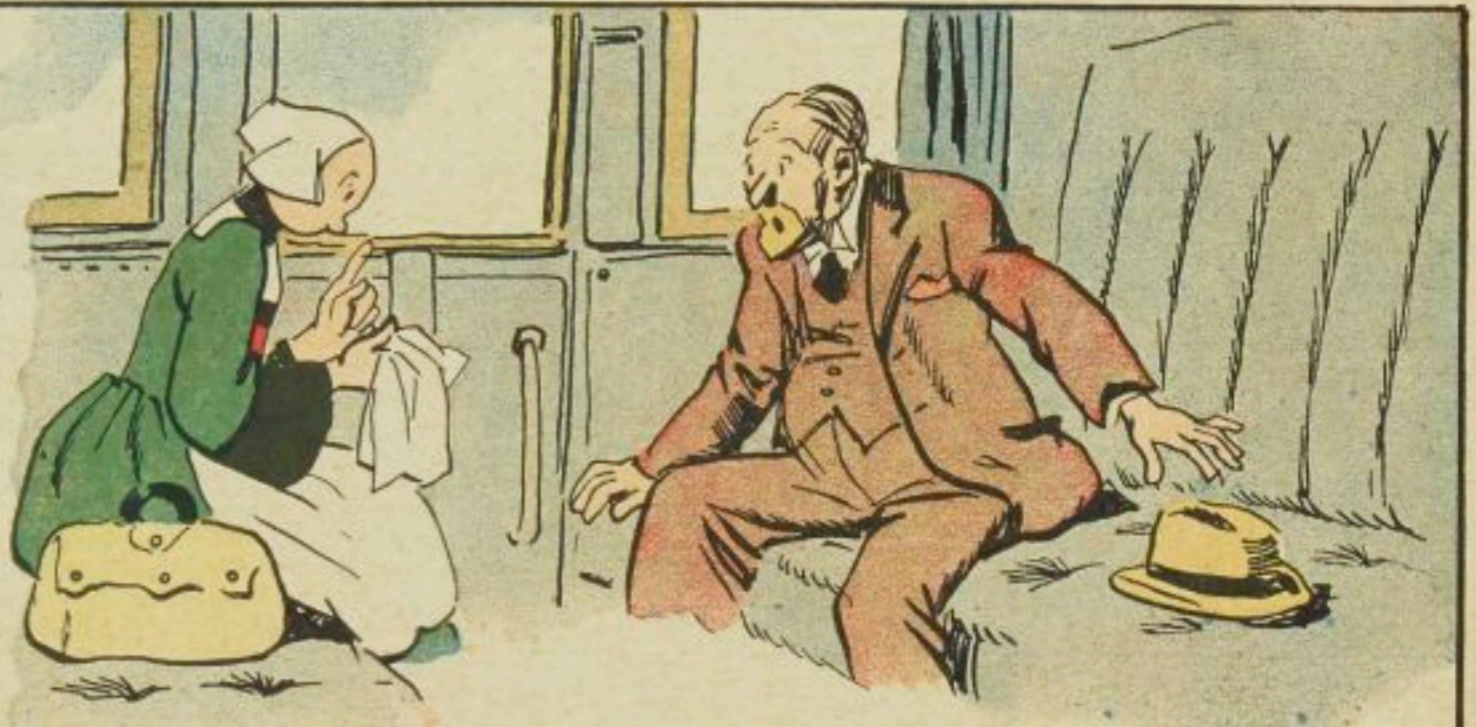
Un employé crie : « Les voyageurs pour Paris, en voiture ! » Un coup de sifflet, le train part. On secoue le mouchoir de part et d'autre, moi plus longtemps qu'elles, longtemps même après que je ne pouvais plus les voir.



Et puis, je m'assieds, je recommence mon tamponnement, car les larmes étaient revenues, et alors j'ai remarqué que mon mouchoir, pas bien vieux cependant, était tout usé aux coins.

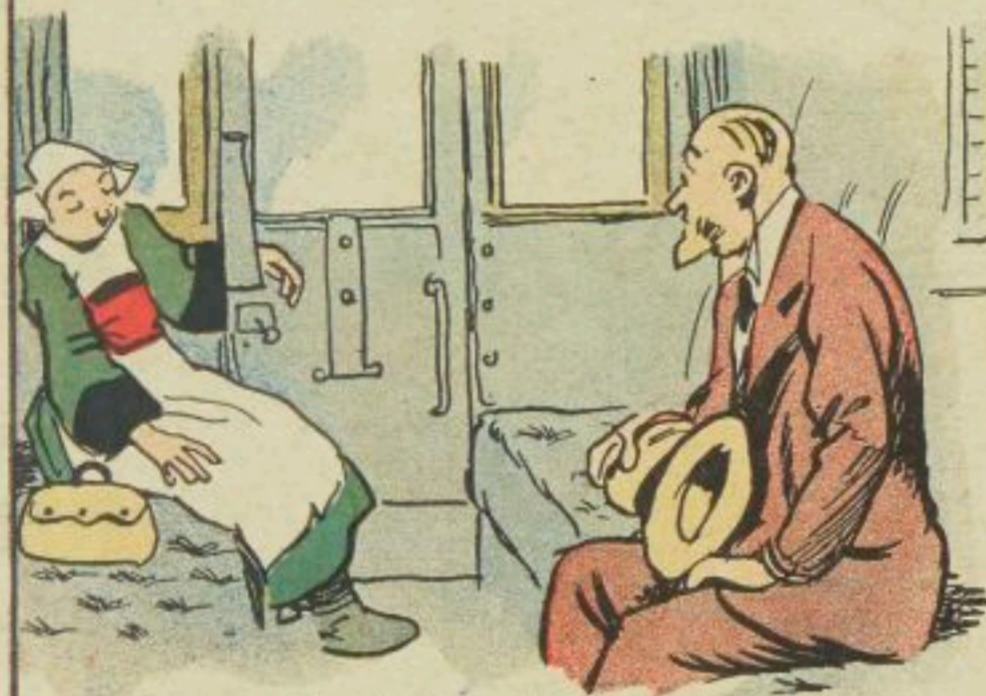


J'avais déjà constaté cette usure des coins lorsque je lavais mes mouchoirs, et je m'étais demandé ce qui pouvait causer ce dégât. Dans mon train, bien à l'aise pour réfléchir, j'ai compris.

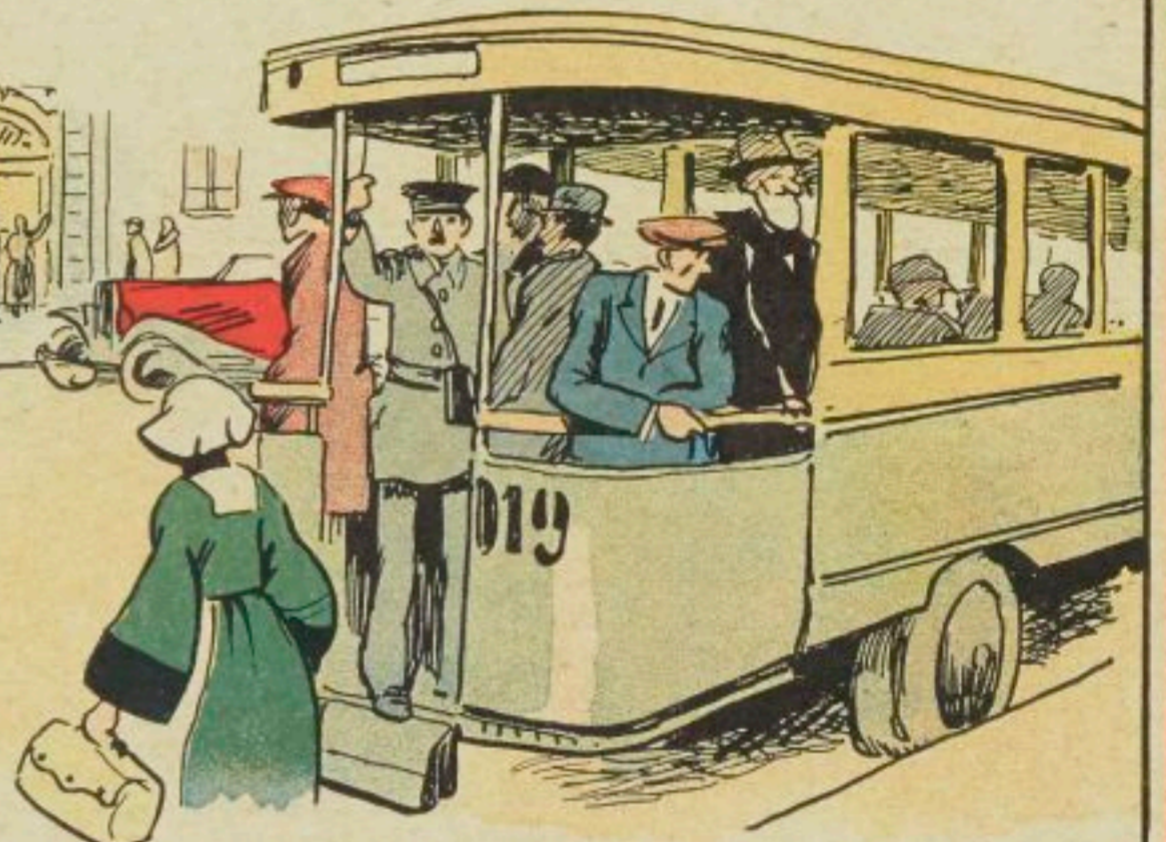


Sûr, ça venait de ma manie de secouer longtemps le mouchoir en le tenant par un coin. J'ai pensé : il faudra que j'aie des mouchoirs à moucher et d'autres mouchoirs, des mouchoirs à secouer, dont je renforcerai les coins.

Probablement j'avais pensé tout haut. Un monsieur qui somnolait en face de moi s'est réveillé en sursaut. Il m'a regardée avec des yeux ronds, il a été s'asseoir à l'autre bout...



...du compartiment. Sans doute, il me prenait pour une folle, et il pensait que je pouvais devenir brusquement furieuse. Cinq minutes après, je dormais à mon tour, et j'ai dormi jusqu'à l'arrivée. Ça a dû calmer sa peur.



A la sortie de la gare P.-L.-M., j'ai pris l'autobus 19, qui conduit autant dire à deux pas de chez nous. En le quittant, j'aperçois devant notre porte nos vieux concierges, Louis et Hortense. Ils me font signe...



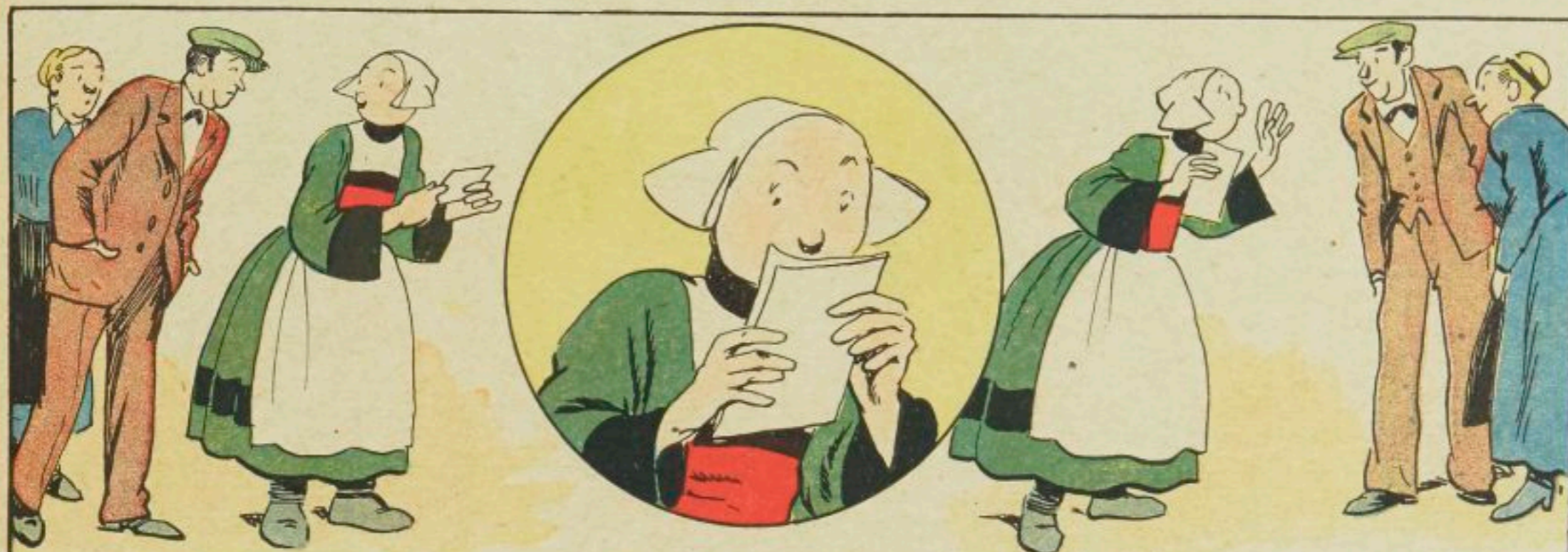
...de venir vite. Je cours, et aussitôt que je les rejoins, Hortense me dit : « On vous guettait. Hier, pas un quart d'heure après votre départ, le facteur a apporté une lettre pour vous, une lettre avec le cachet...



« ...de la poste de votre pays. Et sur l'enveloppe, c'est marqué *très pressé*. — Ah! mon Dieu! que j'ai fait. Ça m'annonce peut-être un malheur. — Je ne pense pas, a dit Louis, l'écriture est gaie. »



J'ai remis à un autre jour de m'informer à quoi on reconnaît qu'une écriture est gaie ou triste, et je n'ai fait qu'un saut jusqu'à la loge. La lettre était posée bien en vue sur la table.



Je la prends et je vois qu'elle est de mon oncle Corentin. Les concierges m'avaient suivie, et comme je retournais l'enveloppe, Louis, qui est curieux de sa nature, me dit : « Eh bien ! vous ne lisez pas ? »

Alors, j'ai décacheté, et j'ai lu : « Ma chère nièce et filleule, la présente est pour te faire savoir qu'elle me précédera de peu à Paris. » J'ai eu une espèce...

...de rire de joie, j'ai dit et presque crié : « Quelle chance ! Je vais voir le cher bon oncle que j'aime tant ! — Et après, a demandé Louis, qu'est-ce qu'il raconte, l'oncle ? » J'ai recommencé à lire :

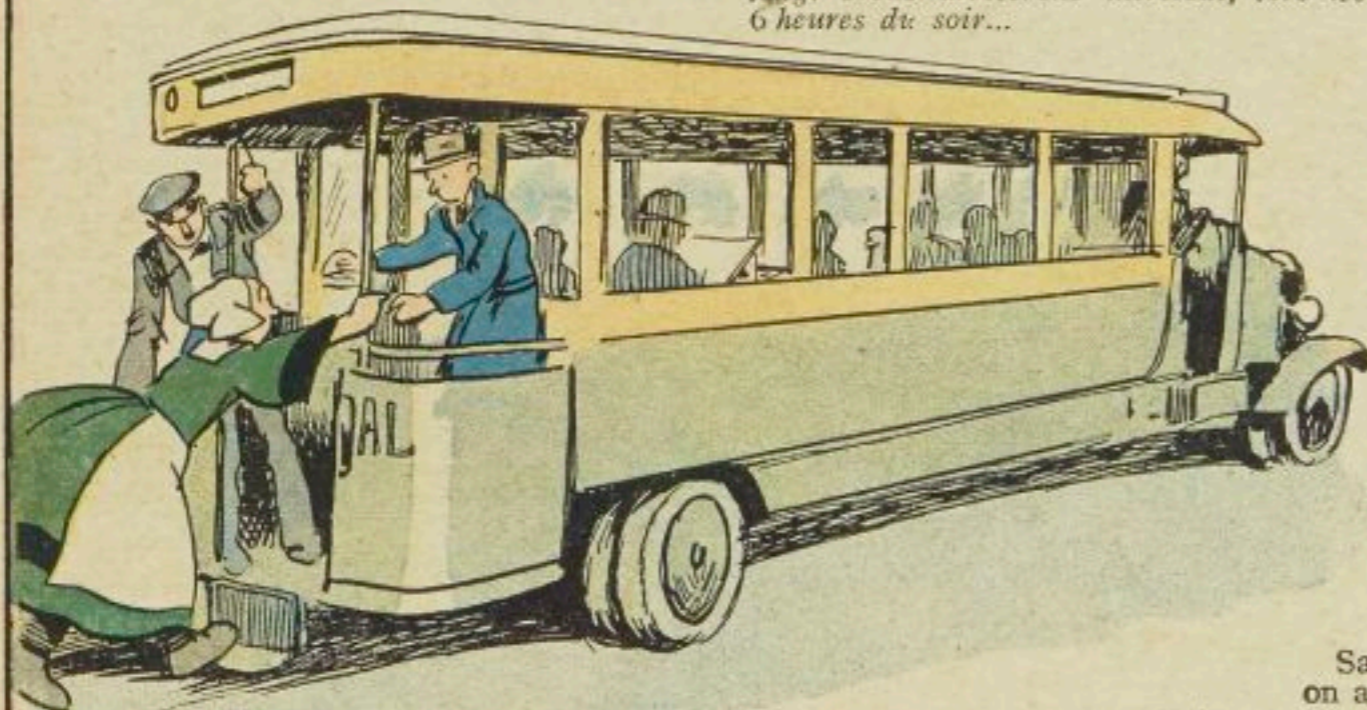


« Je serai accompagné de ta cousine Marie Quillouch. » Cette phrase-là m'a fait beaucoup moins de plaisir, et j'ai dû avoir sur la figure tout le contraire d'un sourire, vu qu'entre Marie et moi ça n'est pas précisément la tendresse...

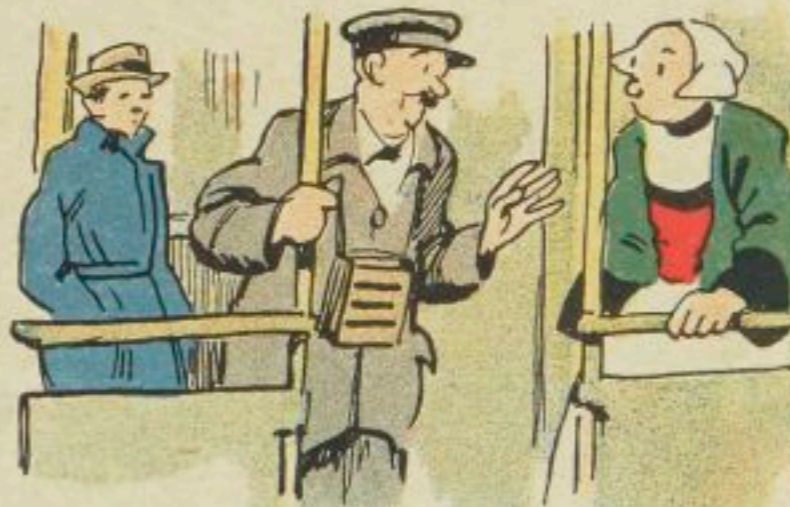


...qui règne. Cependant, cet indiscret de Louis, par dessus mon épaule, lisait la fin à haute voix : « Je suis trop pressé par nos préparatifs pour t'en dire plus long. Nous arriverons mercredi, vers les 6 heures du soir... »

« ...à la gare Montparnasse. J'espère t'y trouver. Je t'embrasse, etc... ». Hortense a regardé son horloge et a dit : « Mercredi, c'est aujourd'hui, et il est 5 h. 40. Vous n'avez que le temps d'aller au-devant de votre oncle. »



Je ressors en vitesse. Par chance, l'autobus AL arrivait. J'ai fait la course avec lui, j'ai pu l'atteindre à l'arrêt, sauter dedans juste au moment où il repartait, ceci grâce à l'aide du receveur.



Sans lui, je manquais le marchepied. Je l'ai remercié, on a bavardé, et quand il a su que je me hâtai pour ne pas rater mon oncle à la gare, il a dit au chauffeur de secouer sa mécanique et de faire vite. Tout de même, il y a encore de braves gens en ce monde !



Le train venait d'arriver, les voyageurs commencent à encombrer la sortie. Je me faufile entre eux, j'écartere mes yeux, j'aperçois un chapeau breton, je fonce dans sa direction.

C'était bien l'oncle Corentin qu'il y avait sous le chapeau. « Dans mes bras, mon enfant ! me dit-il. Je suis heureux de te voir en débarquant dans ce beau Paris... ce grand Paris... ce Paris qui... »



D'avoir été tant de fois maire de Clocher-les-Bécasses, ça a donné au cher oncle le goût et l'habitude des discours ; mais il s'aperçoit qu'une gare où l'on est bousculé par des gens encombrés de valises et de paquets n'est pas du tout un endroit où faire des discours...

... et il arrête le sien. Alors, je me tourne vers Marie : « On ne s'embrasse pas ? — Si ça te fait plaisir ! » Nous nous embrassons : ça ne me procure aucun plaisir.

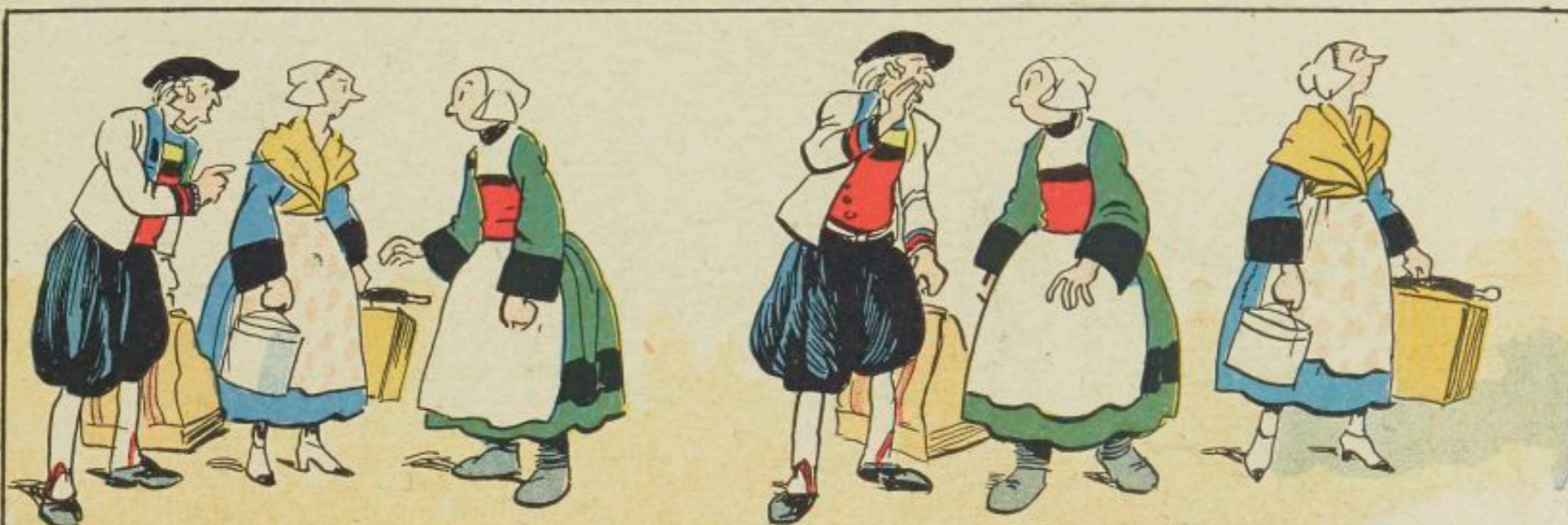
A elle non plus, certainement ! Mais ça se doit entre cousines qui ont été camarades d'enfance, je veux dire qui ont commencé presque dès le berceau à se disputer et à se flanquer des torgnioles.



Je félicite Marie d'avoir repris le costume breton. Elle me répond qu'elle préfère sa robe de Parisienne. Cette robe est dans sa valise, elle la ménage en vue des visites qu'elle compte faire à des gens huppés.



C'est dit d'un ton pincé, L'oncle craint que le dialogue devienne aigre, alors il détourne : « Nos bagages ne sont pas lourds, dit-il, allons à pied, ça nous dégourdira les jambes. A quel hôtel nous conseil'es-tu de descendre ? » Je dis : « A l'hôtel de Grand-Air. M^{me} la marquise vous invite. » Et j'explique que madame m'a permis de loger les personnes de ma famille qui viendraient à Paris pendant son absence. Mais, prévenue trop tard..



... je n'ai pas pu préparer les chambres. « Ça sera l'affaire de Marie ! » dit l'oncle. L'air revêché de ma cousine s'accroît. J'entends qu'elle grogne : « C'est ça que Bécassine appelle une invitation de marquise ! Une invitation à cirer les parquets ! »

Elle marque sa mauvaise humeur en s'écartant de nous. L'oncle en profite pour me glisser à l'oreille : « Ne fais pas attention ! Elle a bien des soucis, ça n'améliore pas son caractère ! Nous causerons tout à l'heure. »



Nous voici dans la chambre destinée à l'oncle. Marie est dans la sienne, à côté. Je donne un coup de balai, je plumote, j'apporte des draps. Tout en m'aidant, l'oncle me raconte ce qui les amène à Paris.



« Tu te rappelles, mon enfant, qu'il y a deux ans, lors des réparations du château de Grand-Air, Louch, le mari de ta cousine, s'est conduit d'une manière pas très jolie, on peut même dire pas très honnête (1)...



« ... Ce sont des façons que nous, Bretons, nous n'aimons pas. Aussi, on lui a fait grise mine dans le pays. On se détournait à son passage, on ne lui commandait que quelques menues réparations de maçonnerie ou de couverture...

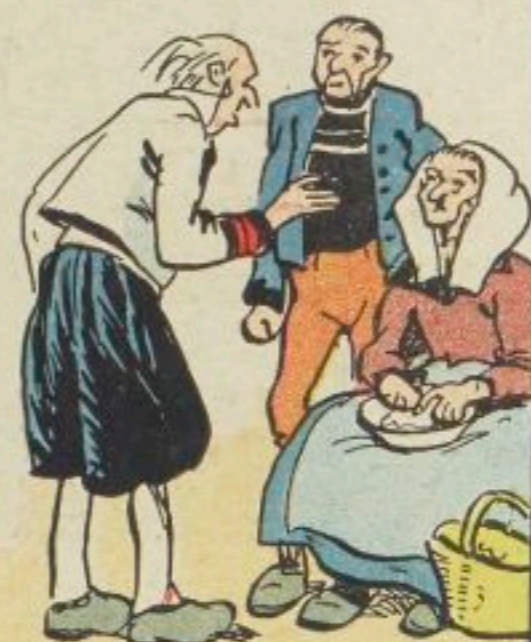
(1) Voir l'album : Bécassine à Clocher-les-Béasses.



... Ça ne pouvait pas durer. Il est parti chercher fortune ailleurs. Bon travailleur, il a pu se faire engager de droite et de gauche, comme contremaitre dans des chantiers de construction.



« ... Il envoyait à Marie une partie de son gain, et ça suffisait à peu près à la nourrir avec ses ses trois mioches. Et puis, la crise a arrêté les constructions, le facteur n'a plus apporté que de rares et petits mandats. Chez Marie, c'était presque la misère...



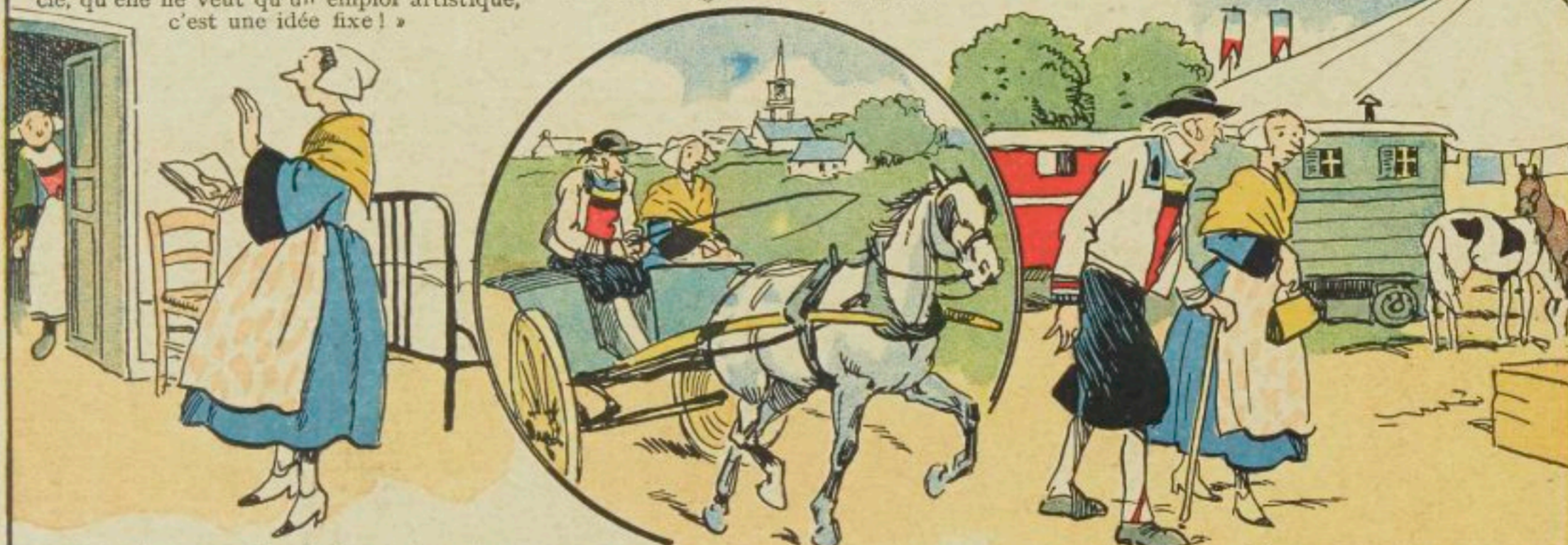
« ... Alors, ne lui trouvant pas de travail sur place, j'ai confié les enfants à leurs grands-parents et je suis venu à Paris, afin de chercher un emploi pour ta cousine. Je compte que tu m'aideras. »



J'ai murmuré : « Hum ! un emploi, ça n'est pas commode à trouver à cette heure, surtout un emploi pour Marie ! — D'autant plus, a ajouté l'oncle, qu'elle ne veut qu'un emploi artistique, c'est une idée fixe ! »

J'ai dit : « Marie artiste ! D'où que ça lui vient, cette drôle d'idée-là ? » L'oncle a répondu : « Je vais te l'expliquer, mais c'est un secret. Regarde si ta cousine...

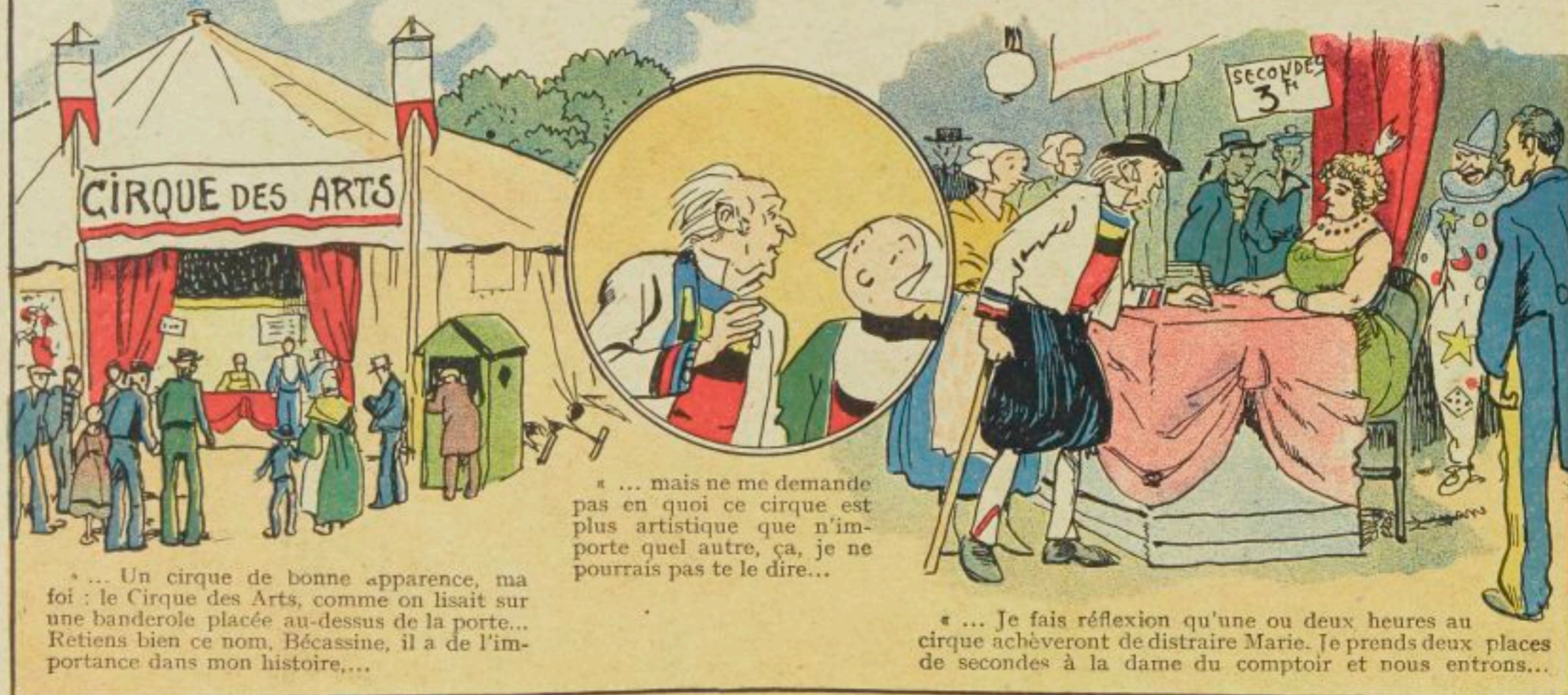
... ne peut pas nous entendre... » Je suis entrée dans la chambre voisine. Marie tenait un livre de poésies, probablement oublié là par Hilarion. Elle le lisait tout haut, d'une voix qui, tantôt montait, tantôt descendait, comme si elle voulait chanter.



Elle m'a jeté : « Je vais être artiste, je m'entraîne, je déclame. Laisse-moi travailler ! » Je suis revenue chez l'oncle, à qui j'ai dit : « Avec le bruit qu'elle fait, y a pas de danger qu'elle nous entende ! »

« Bon ! a dit l'oncle. Alors, j'y vais de mon histoire... Un jour que j'avais affaire à Quimper, j'y emmène Marie, pensant que ce petit voyage la distrairait de ses tracas et soucis.

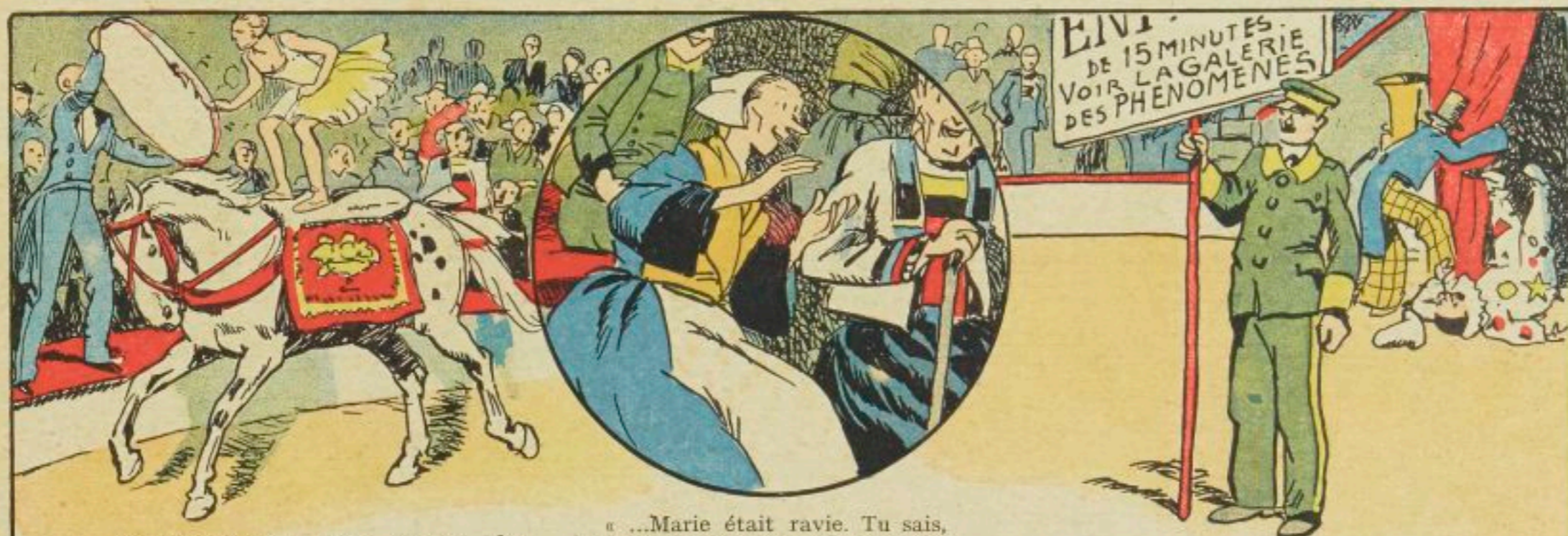
« ... Mon affaire faite, nous nous promenons un peu et notre promenade nous conduit sur le champ de foire. Là, un cirque installé depuis la veille donnait en matinée sa première représentation, qui allait commencer... »



« ... Un cirque de bonne apparence, ma foi : le Cirque des Arts, comme on lisait sur une banderole placée au-dessus de la porte... Retiens bien ce nom, Bécassine, il a de l'importance dans mon histoire... »

« ... mais ne me demande pas en quoi ce cirque est plus artistique que n'importe quel autre, ça, je ne pourrais pas te le dire... »

« ... Je fais réflexion qu'une ou deux heures au cirque achèveront de distraire Marie. Je prends deux places de secondes à la dame du comptoir et nous entrons... »



« ...Successivement, nous voyons des écuyères qui sautent à travers des cerceaux, des gymnasiarques, un jongleur, des clowns qui jouent une petite comédie assez drôle ; enfin, tout ce qu'on voit d'habitude dans les cirques...

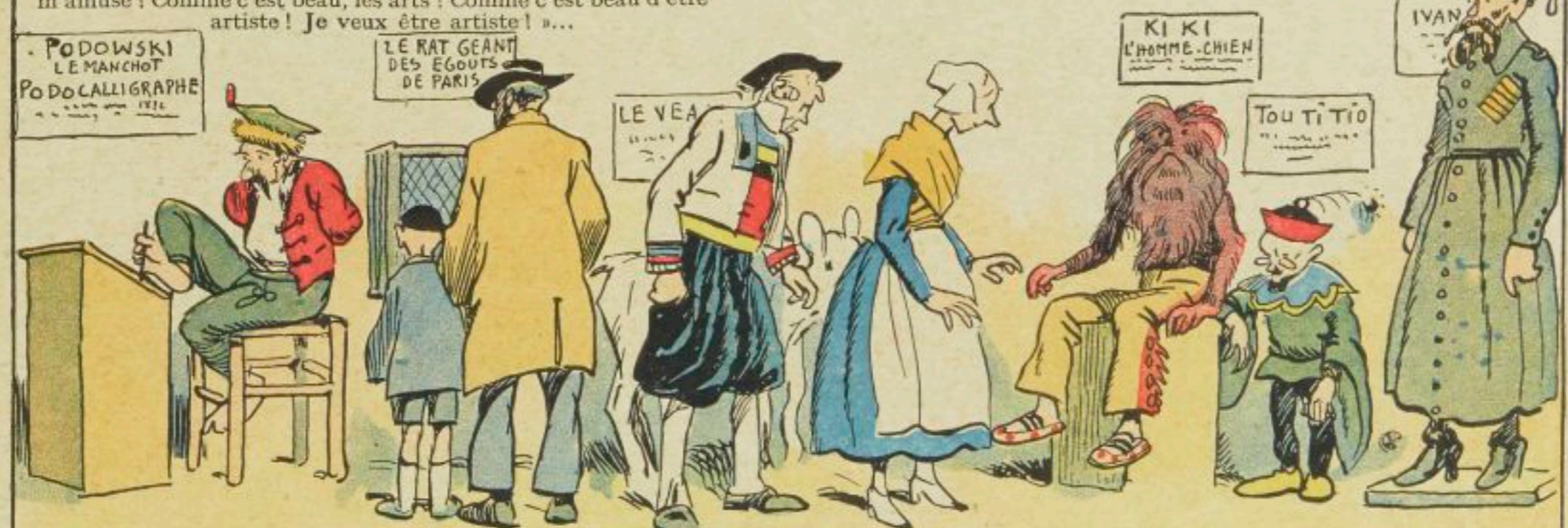
« ...Marie était ravie. Tu sais, elle n'a pas été gâtée, elle n'a guère été au spectacle, celui-ci l'enchantait. Elle criait des bravos à faire retourner toute la salle. Elle applaudissait à en avoir mal aux mains...

« ...La première partie s'achève. Un écriteau qu'on apporte au milieu de la piste annonce un entr'acte d'un quart d'heure et nous engage à le passer dans la Galerie des Phénomènes...



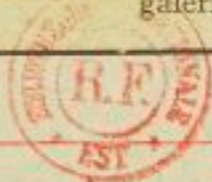
« ... Ça ne coûtait que dix sous de plus, nous y allons. Marie restait sous le coup de son enthousiasme, une Marie comme je ne l'ai jamais vue, presque souriante, presque aimable. Elle m'avait pris le bras et répétait : « Merci, mon oncle ! Comme je m'amuse ! Comme c'est beau, les arts ! Comme c'est beau d'être artiste ! Je veux être artiste ! »...

« ... Cependant, je te prie de croire que ce que nous regardions n'avait rien d'artistique. Les phénomènes, c'était un veau à deux têtes, et encore il m'a bien semblé qu'une des deux était fausse ; c'était un manchot des deux bras...



« ... qui faisait des dessins en tenant le porte-plume entre ses orteils ; et puis, un nain tout rabougri, et un géant qui pouvait à peine se tenir debout. Sans doute, il était gêné par les talonnettes mises dans ses souliers pour le grandir !..

« ...Il y avait encore Kiki l'homme-chien et une dizaine d'autres phénomènes, pas plus beaux à contempler. Tout de même, afin de passer le temps de l'entr'acte, nous allions et venions dans cette galerie, ne nous attendant guère à ce qui allait suivre !





« ... A plusieurs reprises, continua l'oncle Corentin, nous avons croisé un grand bonhomme, genre Buffalo-Bill, et j'avais remarqué que, chaque fois, il regardait Marie avec beaucoup d'attention. Même, je commençais à m'énerver, parce que ce manège ne me semblait guère poli.

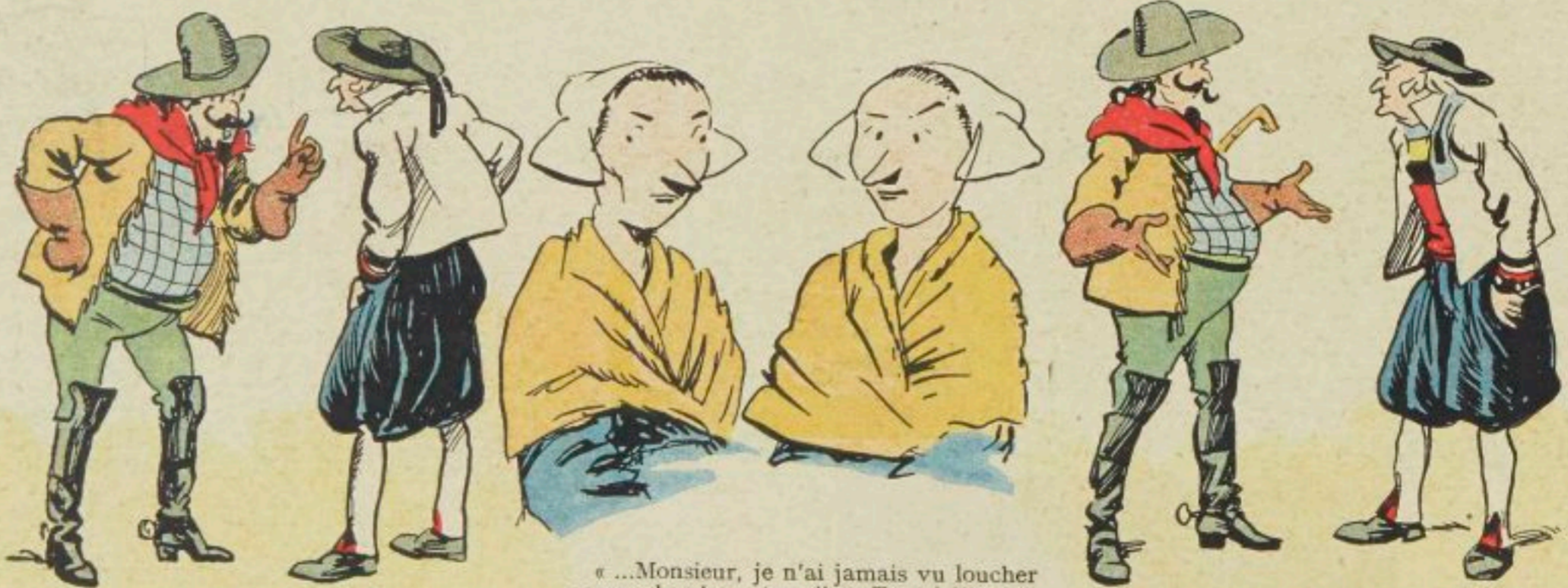
« ... Mais, tout d'un coup, notre Buffalo se campe devant ta cousine et lui jette : « Je suis le patron du Cirque des Arts. Voulez-vous être engagée au Cirque des Arts? Voulez-vous être artiste? »

« D'émotion, Marie devient toute blanche, et quand elle retrouve la parole, elle murmure : « Etre artiste, monsieur, c'est tout mon désir ! »



« ... A ce moment, j'ai pensé que j'avais à mettre mon mot dans l'affaire. Alors, je m'avance et je dis : « Pardon, monsieur, je suis l'oncle de cette dame, et le chef de la famille. C'est à moi que vous devez soumettre d'abord votre proposition. »

« ... Il me regarde, assez interloqué, et ouvre la bouche. Mais sans lui laisser le temps de parler, je reprends : « Éloigne-toi un instant, Marie, pendant que je cause avec M. le Directeur... »



« ... Et vous, monsieur, dites-moi en quelle qualité vous voulez engager ma nièce. — Eh bien! monsieur, répond-il, je ne vous cacherais pas que c'est en qualité de phénomène... »

« ... Monsieur, je n'ai jamais vu loucher comme louche votre nièce. Tout à l'heure, sans bouger la tête, elle regardait d'un oeil le manchot qui est à l'extrémité gauche de la galerie, et de l'autre oeil le géant qui est à l'extrémité droite ;... »

« ... L'instant d'après, elle a regardé le veau qui était juste devant elle, et ses deux yeux sont venus presque toucher son nez. Comme phénomène de loucherie, c'est magnifique... »



« ...ça aurait un succès fou. Je donnerais de bons appointements. » Je me suis redressé de toute ma taille, et j'ai répondu : « Assez, monsieur, pas un mot de plus. Dans ma famille, il n'y a jamais eu... »



« ...ni phénomènes, ni saltimbanques. Votre proposition est une insulte pour notre famille. — C'est bon, a-t-il repris, n'en parlons plus... Inutile de vous fâcher. » Fâché, je l'étais, furieux même. J'ai rejoint Marie, qui...



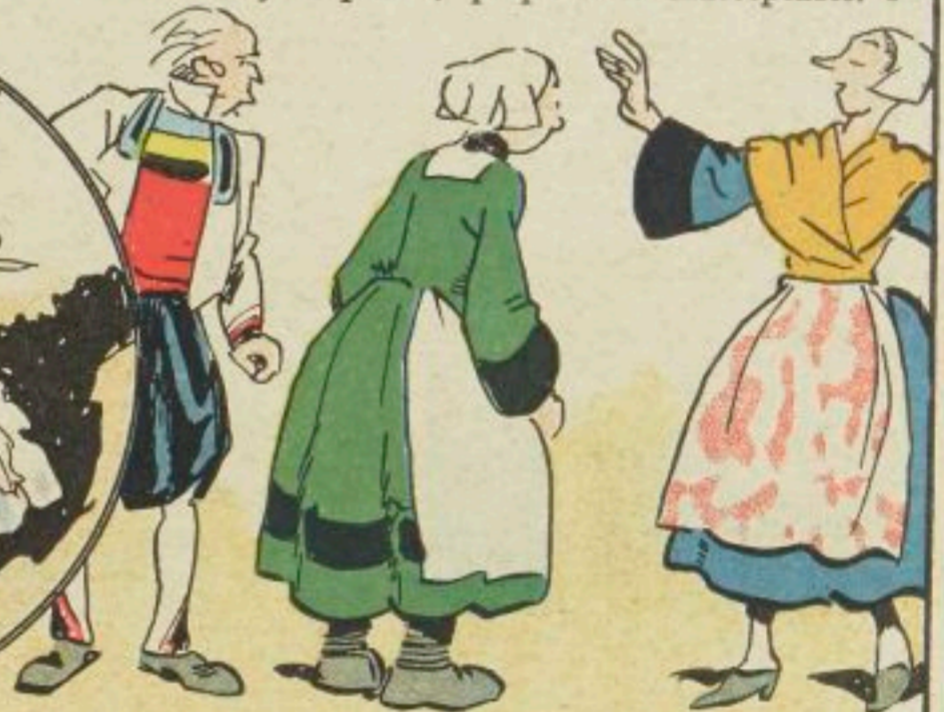
« ...pour occuper son attente, tâtaït les deux têtes du veau, en cherchant laquelle était la bonne. Elle a laissé le veau, elle m'a demandé : « Ça y est, je suis engagée ? — Non, ai-je répondu, proposition inacceptable. »



« ... Et je l'ai ramenée en vitesse au pays. C'a été son tour d'être furieuse. Pendant deux semaines, nous avons été brouillés. Je ne voulais pas lui dire pour quel rôle l'homme du cirque désirait l'engager... »



« ...ça lui aurait fait de la peine, mais, à cause de cette offre d'engagement, elle croit qu'elle a des dons d'artiste, et elle s'est mis dans la tête de n'accepter qu'un emploi artistique. Voilà l'histoire, mon enfant. »



Comme l'oncle finissait son récit, Marie entra dans la pièce. Avec des mines, des gestes et des contorsions, elle débita une dizaine de vers qu'elle venait d'apprendre dans le livre d'Hilarion...



« ...puis, nous cria : « Je crois que c'est de l'art, ça ! » et retourna dans sa chambre. Alors, l'oncle m'a regardée, a hoché la tête et a murmuré :



« Je ne sais pas si c'est de l'art. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'y aurait pas beaucoup de gens en France qui paieraient seulement deux sous pour entendre ça. »



Pendant les jours qui ont suivi, j'ai eu mon compte d'occupations à la maison. Toutes mes heures passaient à faire nos chambres, à préparer nos repas, et aussi à couper et coudre ma robe neuve.

« Aide donc Bécassine, » disait l'oncle à Marie. Elle faisait mine de ne pas entendre. Ce n'est pas qu'elle soit paresseuse, mais, avec ses idées d'art, les besognes du ménage lui semblaient indignes d'elle.

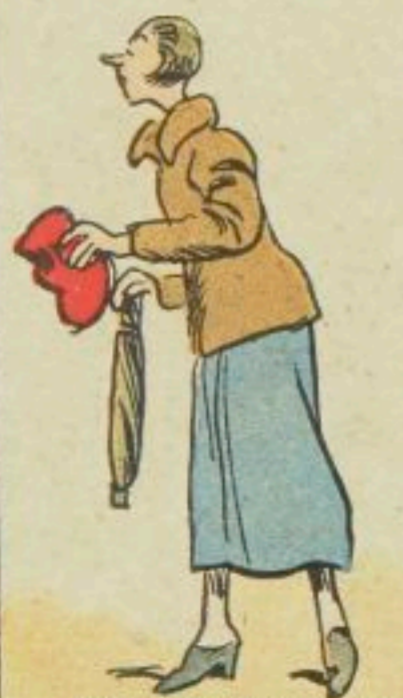
« Tu entends, Marie ? » insistait l'oncle. Elle continuait à faire la sourde. Alors, il haussait les épaules, et, malgré mes efforts pour l'en empêcher, il se mettait à manier le balai et à surveiller notre fricot.



Pendant ce temps, Marie courait acheter au kiosque le plus proche je ne sais combien de journaux de théâtre et de cinéma. Elle se plongeait dans leur lecture et en copiait des passages.



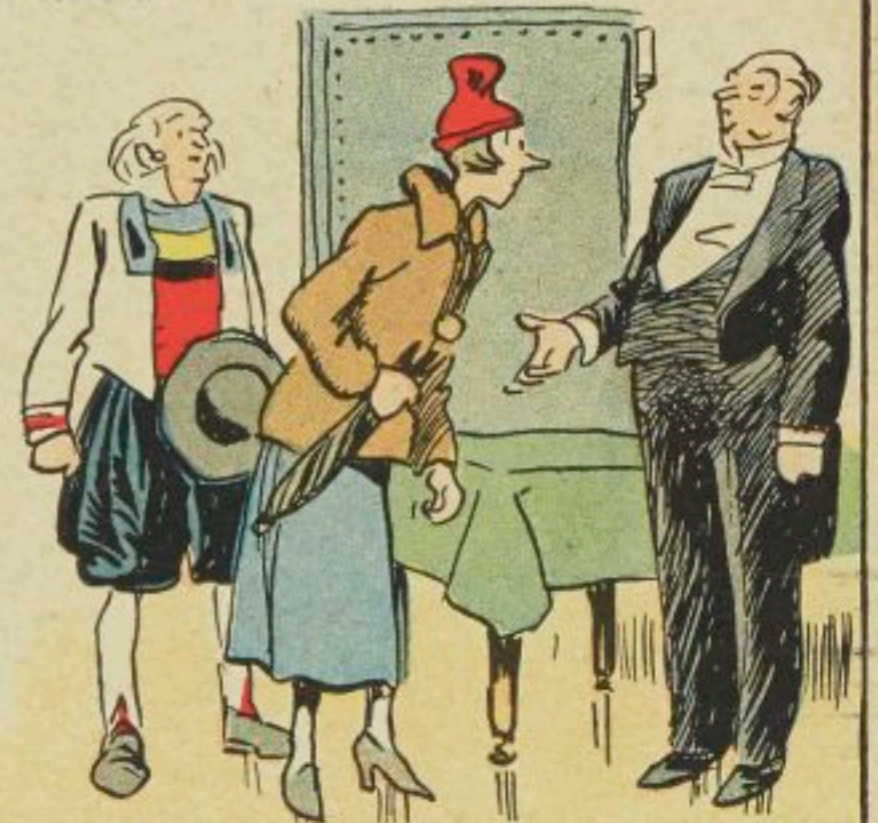
Puis, tandis que nous déjeunions, un œil sur son assiette et l'autre sur ses notes, elle disait : « On va jouer une pièce nouvelle dans tel ou tel théâtre... Il y a un emploi artistique vacant dans telle administration... Il faut y aller cet après-midi. Voulez-vous m'y accompagner, mon oncle ? — Il faut bien ! » murmurait-il. Pauvre oncle ! il manquait d'enthousiasme pour ces corvées.



Elles se prolongeaient tard. Au retour, Marie filait dans sa chambre avec son air le plus revêche : mauvais signe !



L'oncle se laissait tomber dans un fauteuil. Poussant un grand soupir, il disait : « Je n'en puis plus. Ces courses dans Paris sont éreintantes, et pour ce que nous en rapportons ! » Puis il entamait le récit de la journée :

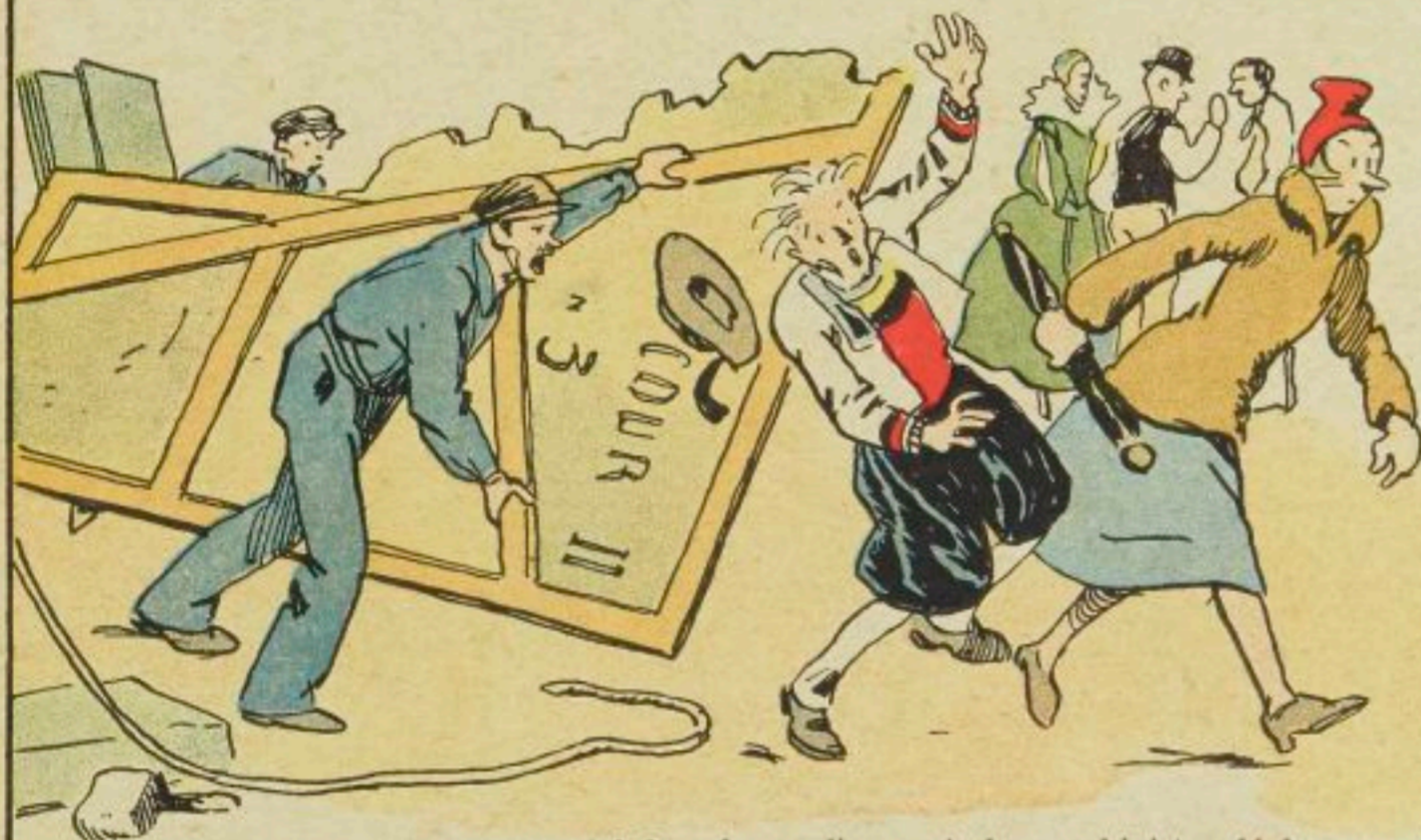


Dans un grand théâtre où Marie s'était entêtée à se présenter, un huissier les avait arrêtés dès l'antichambre : « M. le Directeur, avait-il dit, ne reçoit que sur convocation. Que Madame fasse une demande écrite d'audience... »



« ...en indiquant les prix qu'elle a obtenus au Conservatoire et les rôles qu'elle a joués. » C'était visible qu'il se moquait d'elle. Ensuite, on était allé dans un théâtre de faubourg — une boîte — comme l'appelait l'oncle. Le concierge leur avait conseillé...

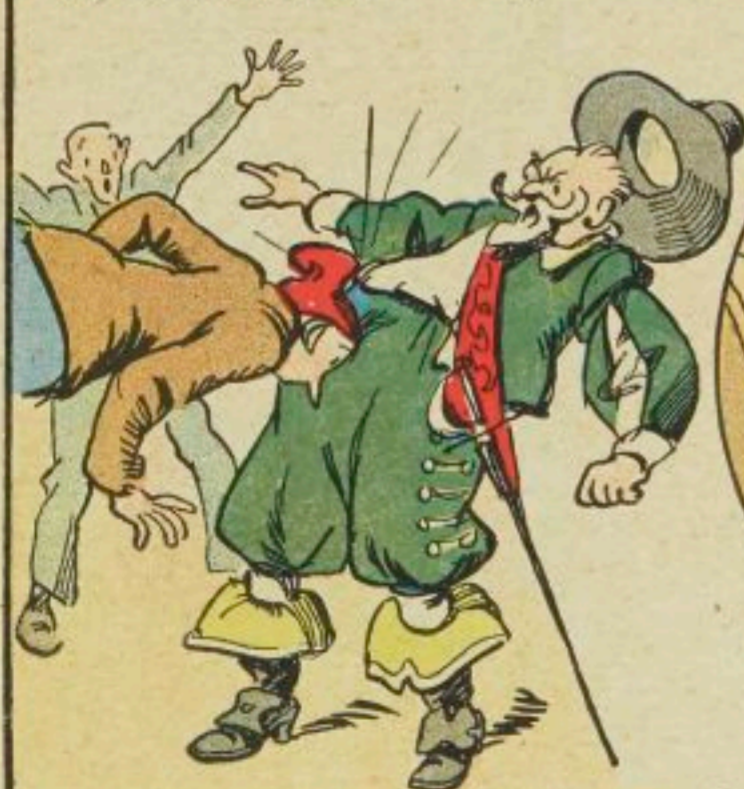
...de chercher eux-mêmes le directeur. « Il y a répétition, vous le trouverez probablement sur la scène. » Alors, ils avaient erré dans des couloirs sales à faire frémir, grimpé et descendu des escaliers raides comme des échelles.



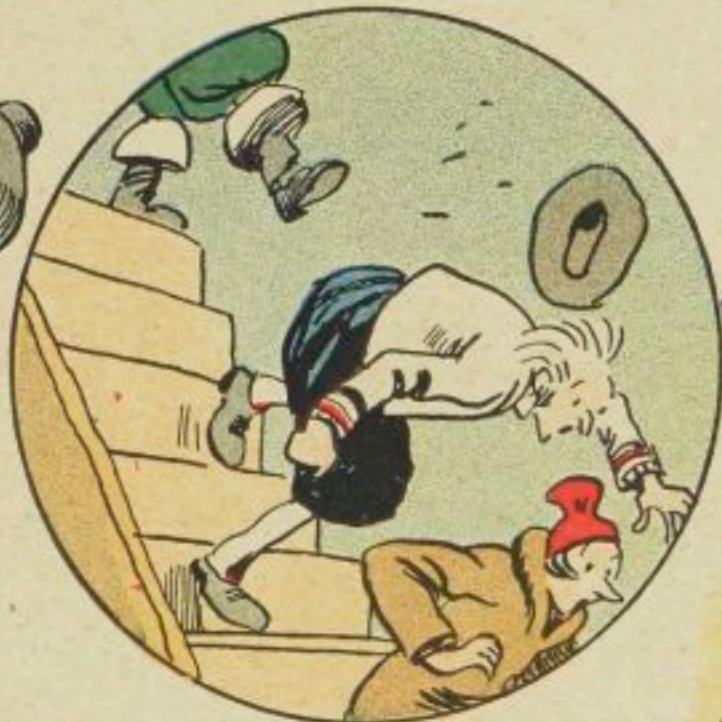
Et soudain, ils avaient débouché dans les coulisses, où des machinistes déplaçaient des décors. « Même, a remarqué l'oncle, que j'ai bien failli en recevoir un sur la tête et, en fait d'excuse, j'ai été traité d'empoté. »



Pendant ce temps, Marie, contournant le décor, courait vers la scène. Par malheur, son pied s'était pris dans un trou du plancher, elle avait trébuché et donné de la tête en plein dans la poitrine du héros de la pièce qu'on répétait...



...juste au moment où il déclamaît : « Même si le ciel tombait sur moi, je ne tremblerais pas. » Eh bien ! ce n'était pas le ciel qui était tombé sur lui, ce n'était que Marie, et cependant, il avait tremblé, le héros !



Et puis, il avait été furieux d'avoir eu peur. « Et, acheva l'oncle, aidé des autres acteurs et du directeur, il nous a fait redescendre les escaliers plus vite que nous les avions grimpés. »

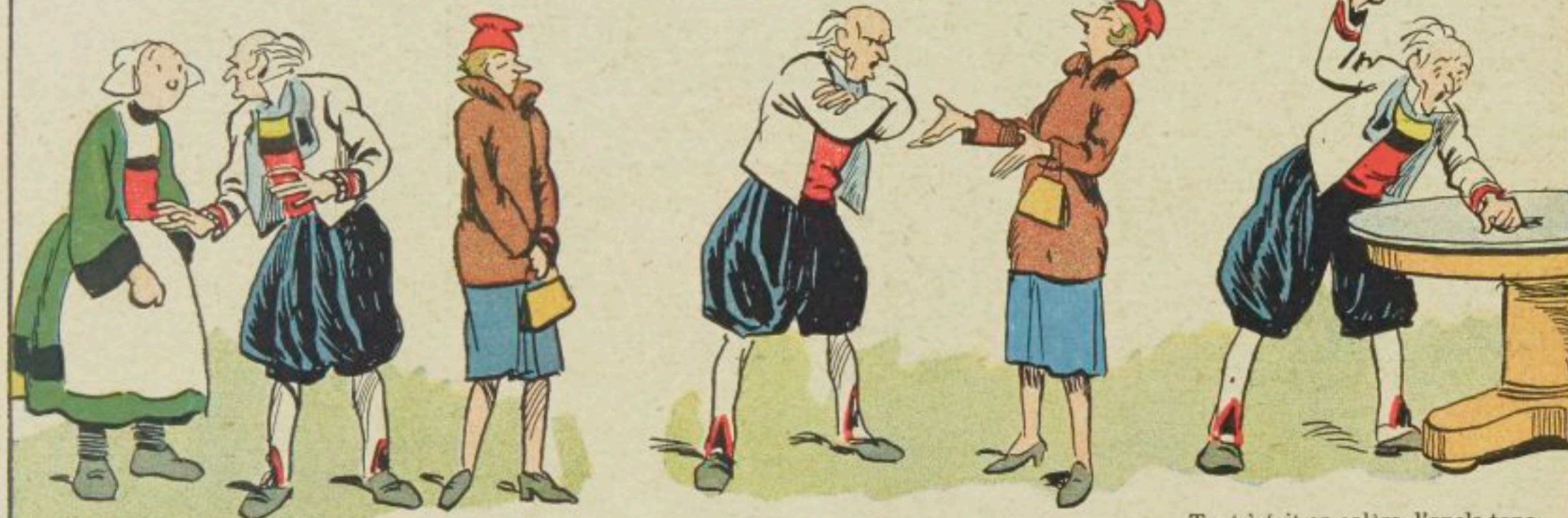


Il ne pouvait s'empêcher de rire, le cher oncle, au souvenir de cet incident et de certains autres qu'il serait trop long de vous raconter. Mais, bientôt, il n'a plus ri du tout, et les choses ont failli se gâter entre lui et Marie.



Quand il rentra le soir du quatrième jour, l'oncle Corentin se débarrassa de son chapeau, en l'expédiant à la volée sur son lit. C'est un geste qui, de sa part, indique un mécontentement...

... tout voisin de la colère. Je lui demandai : « Ça n'a pas marché, oncle? — Ah ! non ! fit-il, ah ! non !... Reste donc un peu ici, toi ! » Ces derniers mots s'adressaient à Marie, qui s'appretait à filer vers sa chambre.



Elle se planta au milieu de la pièce, avec un air de martyre. Se tournant vers moi, l'oncle reprit : « Ah ! non, ça n'a pas marché ! Ce que nous avons reçu d'avanies et de moqueries !... Tout ça, à cause de l'entêtement de Marie... Une dernière fois, Marie, veux-tu renoncer à ton idée absurde d'un emploi artistique? »

Plus martyre encore, les yeux au ciel, elle prononça : « L'art, c'est ma vocation. Je l'ai compris quand le directeur du Cirque des Arts a offert de m'engager. On ne renonce pas à une vocation. Je ne renoncerai pas ! »

Tout à fait en colère, l'oncle tapa un grand coup de poing sur la table : « Eh bien ! ma nièce, dit-il, tu te débrouilleras toute seule ! J'en ai assez et même trop ! Dès ce soir, je retourne au pays. »



Prenant son sac de voyage, il commença ses préparatifs de départ. Moi, je n'aime pas les querelles, surtout en famille. J'allais de l'un à l'autre, disant tout ce que je pouvais imaginer en vue de les calmer. Quand il me parut que j'y avais à peu près réussi, je me risquai à dire : « Oncle, consentez à patienter un peu !... »

« ... Faites-le pour Marie et pour les enfants. J'ai fini la robe à laquelle je travaillais. Je vais avoir du temps libre. Si vous pensez que ça puisse vous servir, je chercherai avec vous. »



L'oncle a un peu éfléchi, puis il a sorti les effets déjà empilés dans son sac, et il a dit : « Comme ça, je veux bien !... On cherchera ensemble... Tu es une bonne fille, Bécassine ! »

Avec cette histoire, on avait attrapé l'heure du dîner. Je suis allée dans la cuisine. Marie n'a pas tardé à m'y rejoindre. Elle aussi a dit que j'étais une bonne fille...

... et elle m'a embrassée. Comme je vous le dis ! C'était, je crois bien, la première fois de sa vie qu'elle le faisait de bon cœur. Cette journée qui avait failli tourner au drame s'achevait le mieux du monde.



Ce n'est pas tout de promettre aux gens de les aider, il faut le faire, et ça, c'est plus difficile. Cette difficulté a troublé ma nuit. Plusieurs fois, je me suis réveillée. J'allumais ma lampe. Je regardais ma montre... Minuit... deux heures... quatre heures... Que cette nuit est longue !...

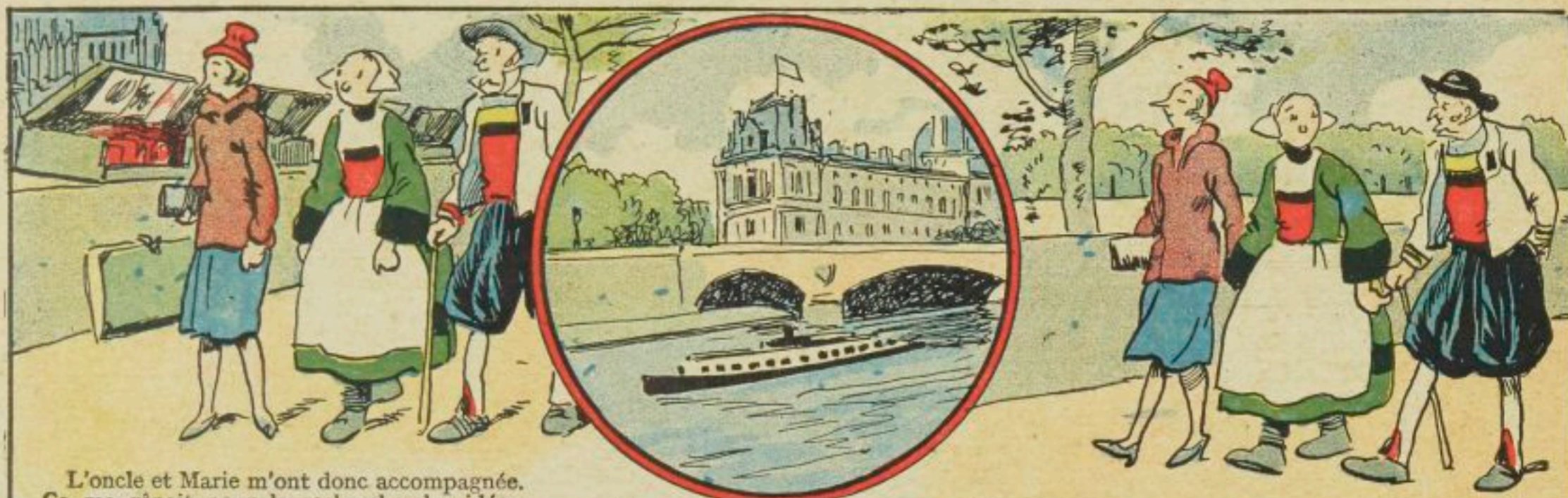
Où conduirai-je tantôt l'oncle et Marie ? Je ne connais pas de gens de théâtre, ni d'artiste d'aucun genre... Je m'assoupissais et, en rêve, je nous voyais errant dans Paris, montrés du doigt par les passants qui criaient : « Marie, une artiste ! Allons donc ! Tout au plus un phénomène ! » Je n'ai trouvé le vrai sommeil qu'au petit jour...



... et, naturellement, il a duré plus tard que de coutume. Je me suis habillée en vitesse. J'ai rejoint l'oncle et Marie qui, réconciliés, prenaient leur petit déjeuner ensemble. Ils m'ont demandé si j'avais des idées pour nos démarches de l'après-midi.



J'ai répondu : « Non ! je n'en ai pas ! Alors, je vais me promener. C'est en me promenant que les idées me viennent. — Eh bien ! a dit l'oncle, il fait un temps superbe, nous allons avec toi ! »



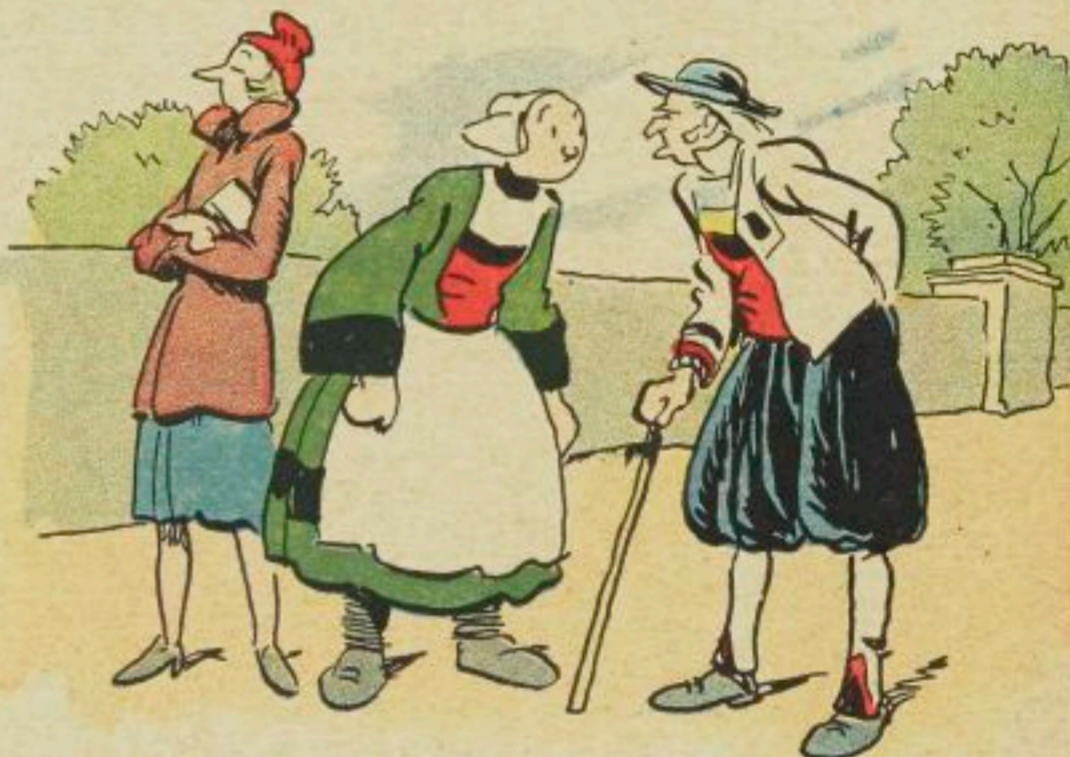
L'oncle et Marie m'ont donc accompagnée. Ça me gênait pour la recherche des idées, mais je ne pouvais pas le leur dire, ça n'aurait pas été poli. Je les ai conduits sur les quais qui sont la promenade que je préfère.

Nous ne parlions guère. Je regardais la Seine toute bleue par ce beau matin, les arbres des Tuileries qui font comme une campagne dans Paris, et aussi les monuments, qui sont si plaisants.

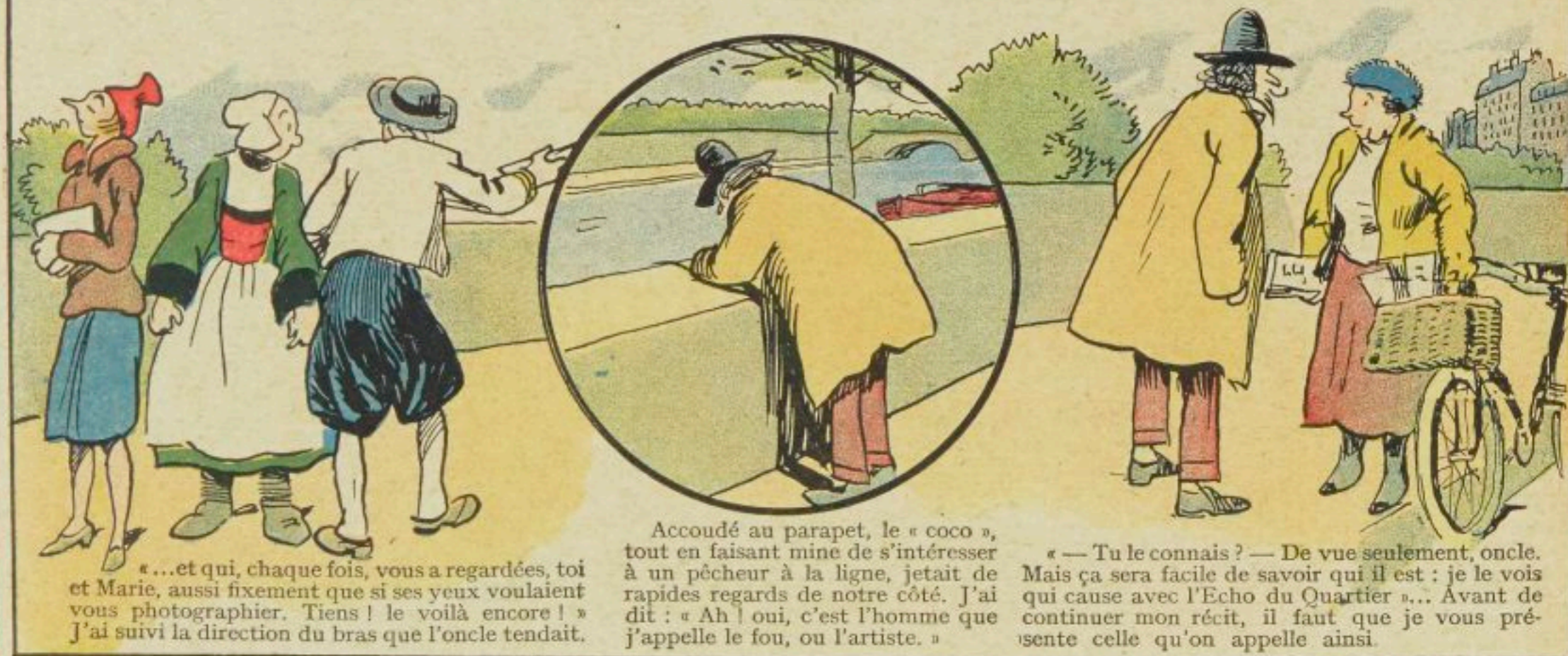
De temps en temps, l'oncle demandait : « Ça vient, les idées ? » Je répondais : « Pas encore, oncle, faut de la patience ! » Et je me replongeais dans mes réflexions qui étaient plutôt des rêvasseries.



La promenade durait depuis à peu près une demi-heure quand je remarquai que l'oncle s'agitait pour regarder tantôt en arrière, tantôt à gauche, du côté de l'autre trottoir, et puis en avant, et il grommelait je ne sais quoi entre ses dents.



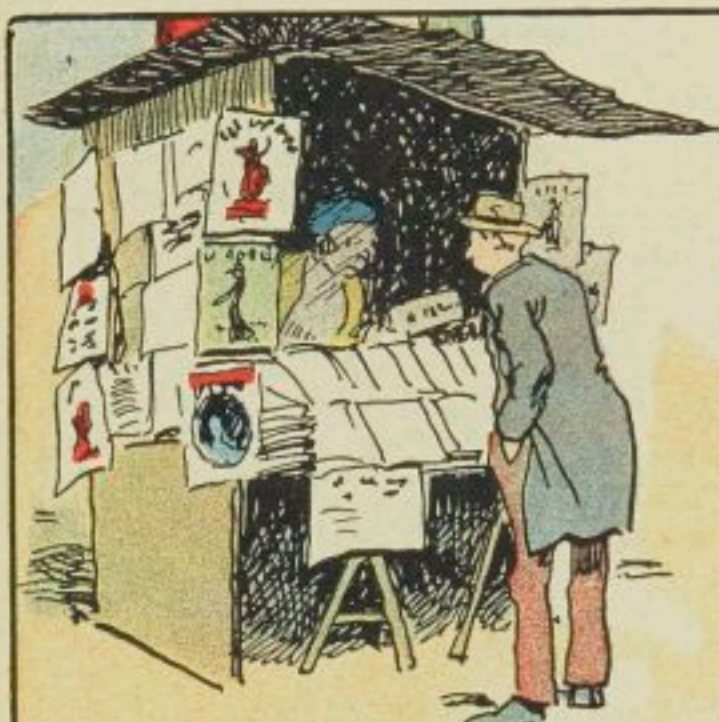
Tout d'un coup, il a dit : « Qu'est-ce que c'est que ce coco-là ? Il commence à m'agacer ! » J'ai demandé : « Quel coco, oncle ? — Un bonhomme avec une drôle de tête et un drôle de costume, qui, à plusieurs reprises, nous a suivis, dépassés... »



« ...et qui, chaque fois, vous a regardées, toi et Marie, aussi fixement que si ses yeux voulaient vous photographier. Tiens ! le voilà encore ! » J'ai suivi la direction du bras que l'oncle tendait.

Accoudé au parapet, le « coco », tout en faisant mine de s'intéresser à un pêcheur à la ligne, jetait de rapides regards de notre côté. J'ai dit : « Ah ! oui, c'est l'homme que j'appelle le fou, ou l'artiste. »

« — Tu le connais ? — De vue seulement, oncle. Mais ça sera facile de savoir qui il est : je le vois qui cause avec l'Echo du Quartier... Avant de continuer mon récit, il faut que je vous présente celle qu'on appelle ainsi. »



C'est une brave femme, de son vrai nom M^{me} Lécot, qui tient un kiosque de journaux sur le boulevard Saint-Germain. Comme, dans notre quartier, il n'y a pas mal de gens âgés qui sortent peu de chez eux...



... deux fois par jour, la marchande confie son kiosque à une amie, enfourche sa bicyclette, au guidon de laquelle elle a fixé un panier où elle met ses journaux, et elle va en vitesse déposer sa marchandise dans les maisons où elle a des clients.



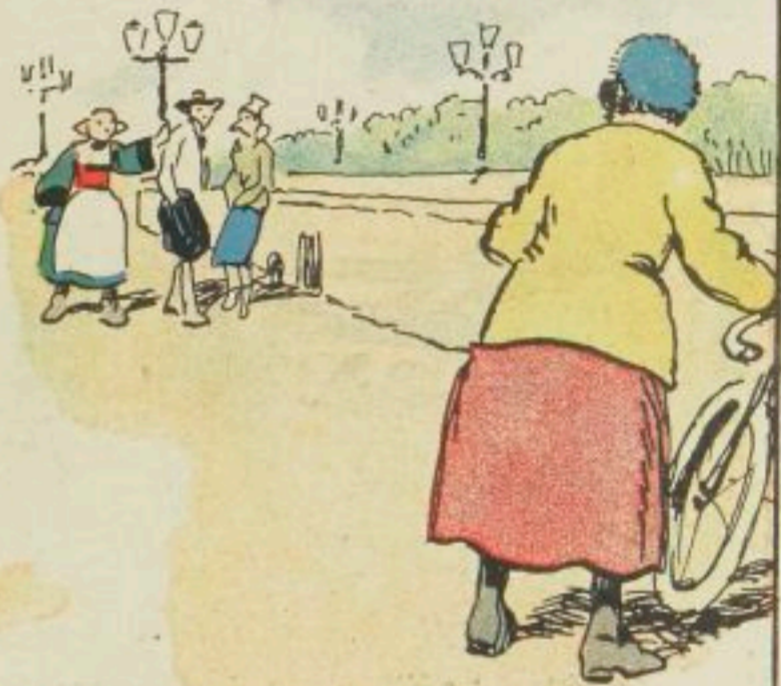
Première maison. M^{me} Lécot saute à bas de sa machine : « Bonjour, madame la concierge ! Voici pour votre dame du premier et pour le monsieur du rez-de-chaussée, et pour... et pour... » Un petit brin de causette...



... puis, bicyclette réenfourchée, elle renouvelle la scène dans je ne sais combien d'autres maisons. Chaque fois, brin de causette avec la concierge, causette aussi avec les clients rencontrés en chemin.



La marchande connaît autant dire tout le monde, et elle sait les petites histoires de chacun. Elle est bien causante, mais pas indiscreète, ni médisante. Aussi, quand on a besoin d'un renseignement...



... volontiers on le lui demande, et comme elle a réponse à tout, on a changé en « l'Écho » son nom de Lécot. Donc, j'ai fait signe de la main à M^{me} l'Écho ou Lécot...



... qui nous a rejoints. « — Salut, mademoiselle Bécassine ! a-t-elle dit. A ce que je crois deviner, vous voilà en famille. » J' lui ai présenté mon oncle et ma cousine, puis lui ai demandé si elle voulait bien me renseigner sur le monsieur...

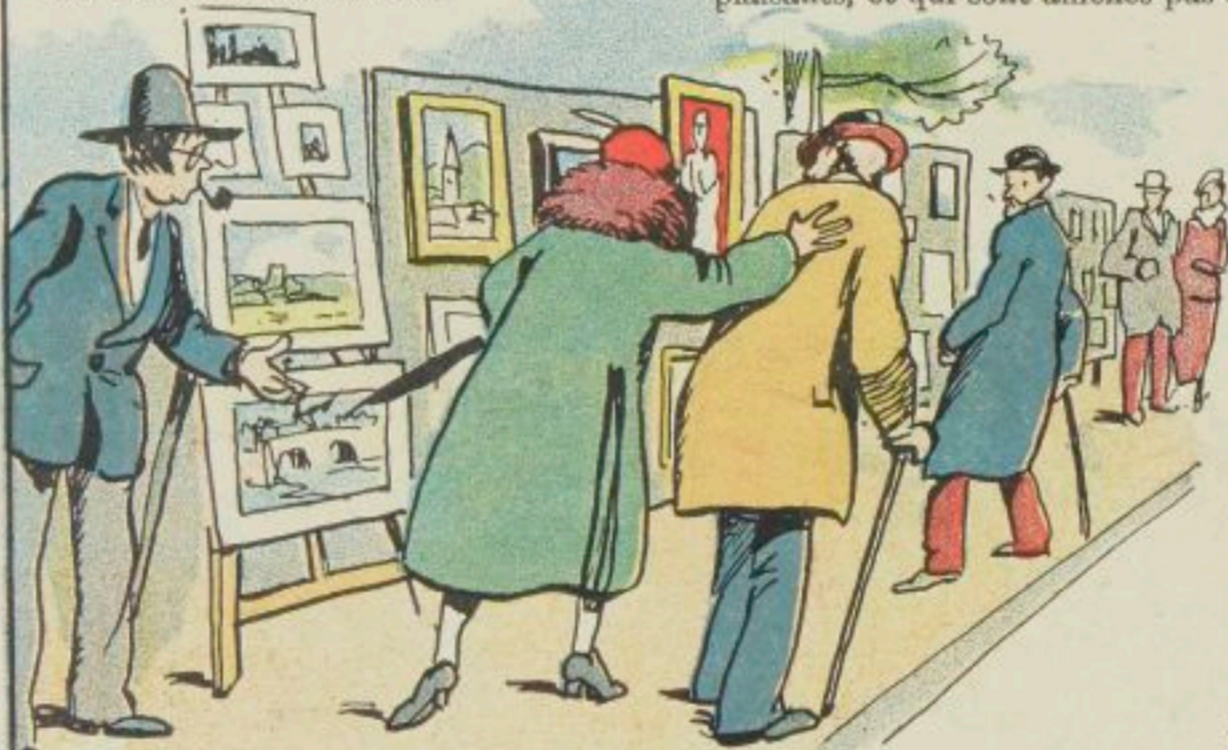


... avec qui elle causait l'instant d'avant : « A votre disposition, mamzelle Bécassine, d'autant qu'il n'y a que du bien à dire de lui. Sans ça, vous me connaissez, l'Écho serait muet ! »

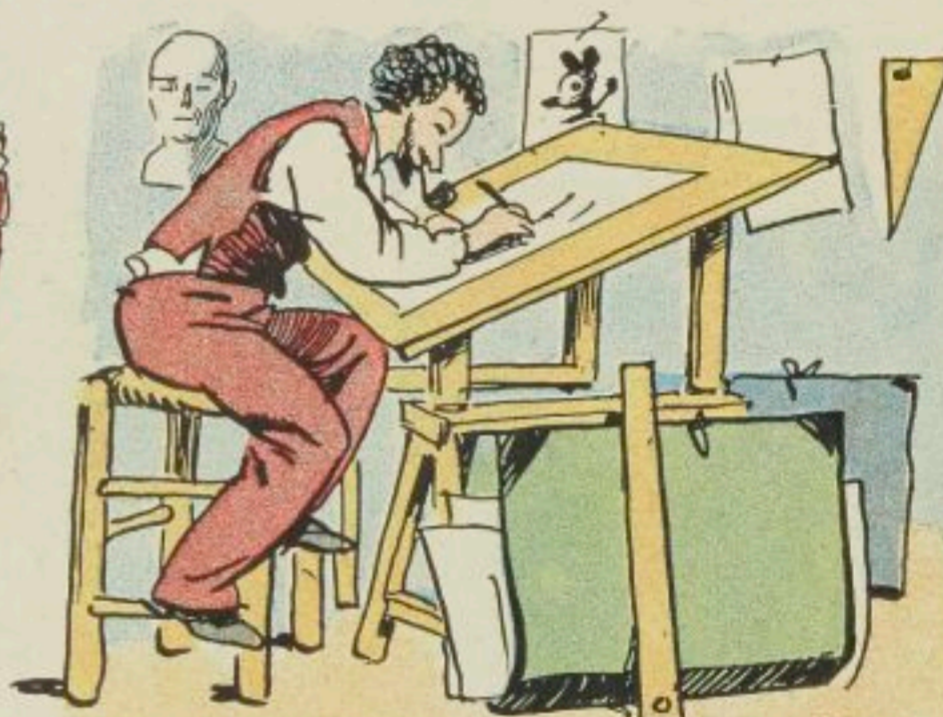


Voici, en résumé, ce que cet Écho, pas muet du tout, nous a appris. Notre inconnu s'appelle Petrus Pictor. Il a été élève de l'école des Beaux-Arts, un très bon élève, paraît-il. Son professeur et ses camarades s'accordaient...

...à lui prédire une belle réussite. Mais, dans les temps où nous vivons, la peinture ne nourrit pas son homme. Je vois bien ça sur notre boulevard, les jours d'expositions-ventes d'œuvres d'art. Je ne m'y connais pas, mais il y a des petits tableaux que je trouve bien plaisants, et qui sont affichés pas cher. Eh bien, les passants regardent...



...ils disent : « Eh ! pas mal, ce paysage !... Jolies, ces fleurs !... Vivant, ce portrait ! » Mais, dès que s'approche le peintre qui, peut-être, attend pour déjeuner la vente d'un de ses tableaux, les gens filent aussi vite que s'ils avaient le diable à leurs trousses.



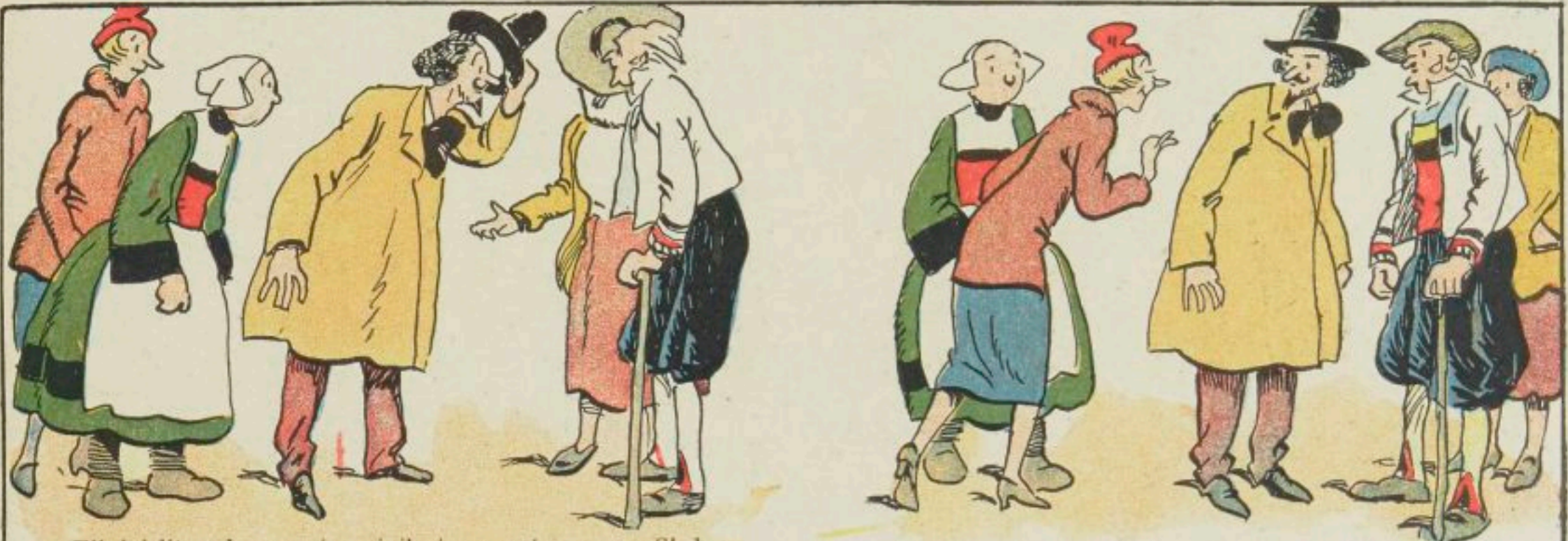
Comme sa peinture ne lui rapportait guère, M. Petrus s'est mis à faire des dessins de publicité pour le cinéma, et aussi à écrire des petites pièces, toujours pour le cinéma. « Grâce à ça, a conclu l'Écho, il s'en tire, et je crois qu'il réussira, parce qu'il a bien de l'idée et du talent comme écrivain et comme artiste. »



« Un artiste ! » a murmuré Marie. M^{me} Lécot a repris : « Si vous avez envie de le connaître, c'est bien facile. — Hum ! objecta l'oncle, je ne vois pas l'intérêt... » Mais Marie implora : « Je vous en prie, oncle. » Et moi...



...je dis : « Puisque c'est un brave garçon, y a pas de mal à lui parler, et puisqu'il est artiste, il nous servira peut-être pour ce que nous cherchons. — Essayons, » consentit l'oncle. En trois coups de pédale, l'Écho rejoint M. Petrus.



Elle lui dit quelques mots, puis ils s'avancent vers nous. S'adressant à l'oncle, le peintre balbutie timidement des excuses : oui, il sait, ce n'était pas correct de nous suivre, de nous regarder avec insistance. « Si je me suis permis de le faire, monsieur...

« ...c'est que pour mes dessins et pour un scénario de cinéma auquel je travaille, votre nièce me fournirait un modèle qui aurait un énorme succès. » A ces mots, votre nièce, Marie, croyant qu'il s'agit d'elle, adresse son plus gracieux sourire à l'artiste.



Mais il rectifie : « Quand je dis votre nièce, je veux dire M^{lle} Bécassine. » Le sourire s'efface aussitôt. D'abord, l'oncle Corentin a accueilli M. Petrus assez froidement. Peu à peu, il est conquis par sa franchise et sa simplicité.

Et voici qu'il propose : « Si vous le voulez bien, monsieur Petrus, nous pourrions aller chez vous. Vous me montreriez vos dessins. Vous m'expliqueriez votre... comment dites-vous ?... votre scénario. Je verrais si je puis autoriser ma nièce...

« ... ou mes nièces, à travailler avec vous. » M. Petrus s'empresse d'accepter. L'Écho brûle de nous accompagner, mais elle ne le peut, ses clients attendent leurs journaux. Nous remontons la Seine vers le Pont-Neuf, que nous traversons.



Dans l'île, sur le quai des Orfèvres, M. Petrus désigne une maison très vieille, pas belle : « Voilà mon palais, » dit-il. Un drôle de palais. On y entre par un couloir en boyau dont les murs s'effritent.

M. Petrus reprend : « Sept étages à grimper par l'ascenseur Nosjambes. Le propriétaire a oublié d'en installer un plus moderne. — Nos jambes sont bonnes, » réplique l'oncle que la plaisanterie amuse.



Nos jambes sont fatiguées quand nous parvenons au septième étage. Mais M. Petrus ne nous laisse pas le temps de souffler : « Ce qu'il y a de mieux dans mon intérieur, dit-il...

« ... c'est l'extérieur. Venez voir. » L'atelier ouvre sur une terrasse, d'où l'on découvre une vue magnifique. « Presque aussi beau que la Bretagne ! » déclare l'oncle. C'est la plus grande marque d'admiration qu'il puisse donner.

Mais Marie s'impatiente. Elle grogne : « Si on s'occupait des dessins et du cinéma. C'est pour ça que nous sommes venus ici. — Voyons donc ces dessins ! » dit l'oncle, qui, à regret, s'arrache à la contemplation du paysage.



A sa suite, nous rentrons dans l'atelier. M. Petrus a pris dans un bahut un volumineux rouleau de bristol. Il ne le déroule pas, il est gêné, hésitant. « Voyons ces dessins, » répète l'oncle. L'artiste balbutie : « C'est que... Je dois vous avouer...



« ...que je me suis permis d'esquisser de mémoire M^{lle} Bécassine. » Une troisième fois, l'oncle dit : « Voyons ces dessins, » et, cette fois, il le dit un peu sèchement. Lentement, sur la grande table, le rouleau est étalé.

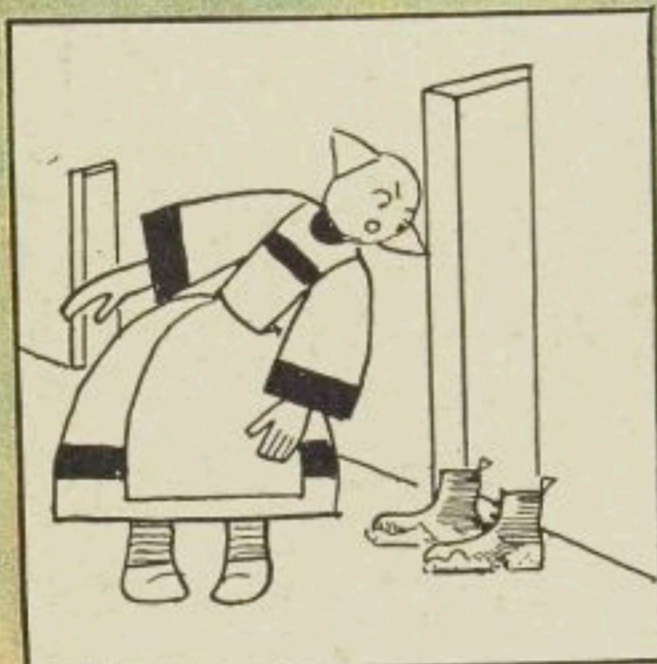


Alors apparaissent une série de dessins, dont chacun est presque pareil au précédent et au suivant. Et sur chaque dessin, il y a moi, un peu caricaturée à ce qu'il me semble.

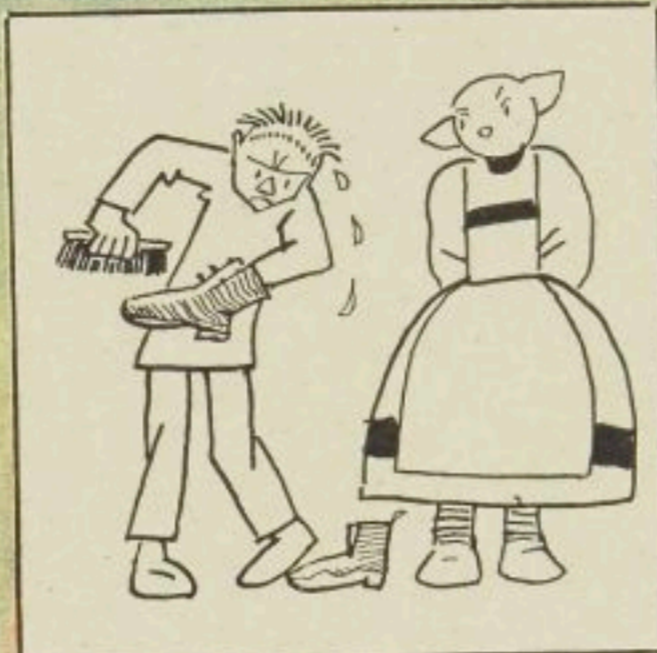
Méchamment, Marie désigne le dessin où je suis le plus laide, et dit : « Comme c'est ressemblant ! » M. Petrus explique que ce sont des études pour la publicité en dessins animés. L'oncle qui n'a pas été trois fois dans sa vie au cinéma ne comprend pas.



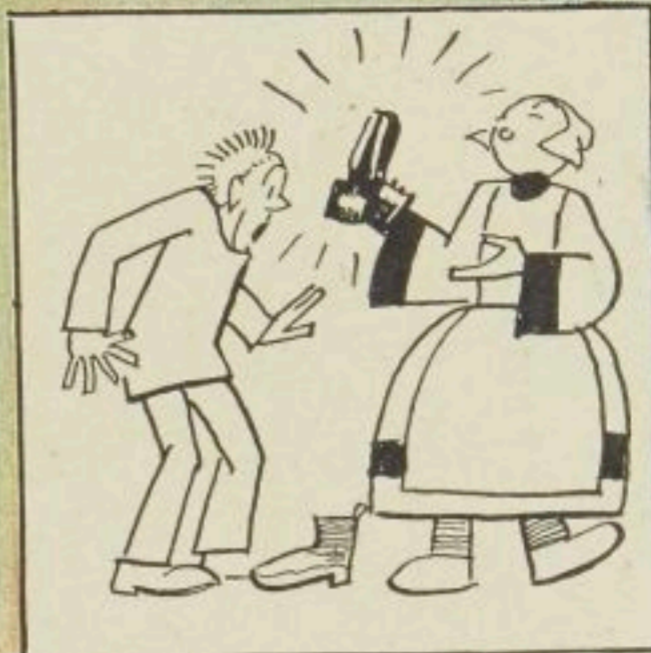
Alors, M. Petrus offre de projeter, à l'aide d'un Pathé-Baby, quelques-uns de ses dessins qu'il a photographiés. Ce sera la meilleure explication. Nous faisons le noir dans la pièce. Sur l'écran que le peintre a dressé, la présentation commence :



On me voit bonne d'hôtel. A la porte d'une chambre, il y a une paire de gros souliers, boueux, affreux. Je les prends et les remets au cireur.



Il s'escrime dessus ; impossible de les faire reluire. Alors je saisis une de ses brosses. De ma poche, je tire une petite boîte, du contenu de laquelle je mets gros comme une noisette sur la brosse.



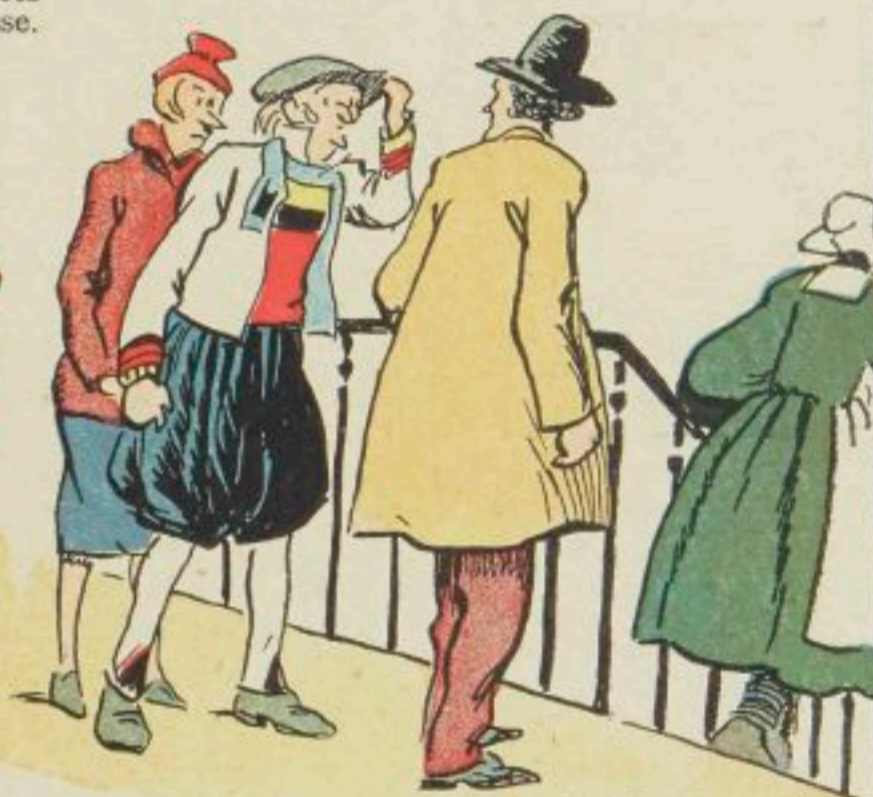
Deux coups de celle-ci sur les souliers, et voici qu'ils brillent comme le soleil. « Projet de réclame pour le cirage L&blouissant, » dit M. Petrus.



« Une autre ! » implore l'oncle, qui s'amuse comme un enfant. M. Petrus passe une et même deux autres séries. La représentation terminée, le jour fait de nouveau dans la pièce, l'oncle déclare : « Ces dessins animés sont très drôles et bien convenables... »



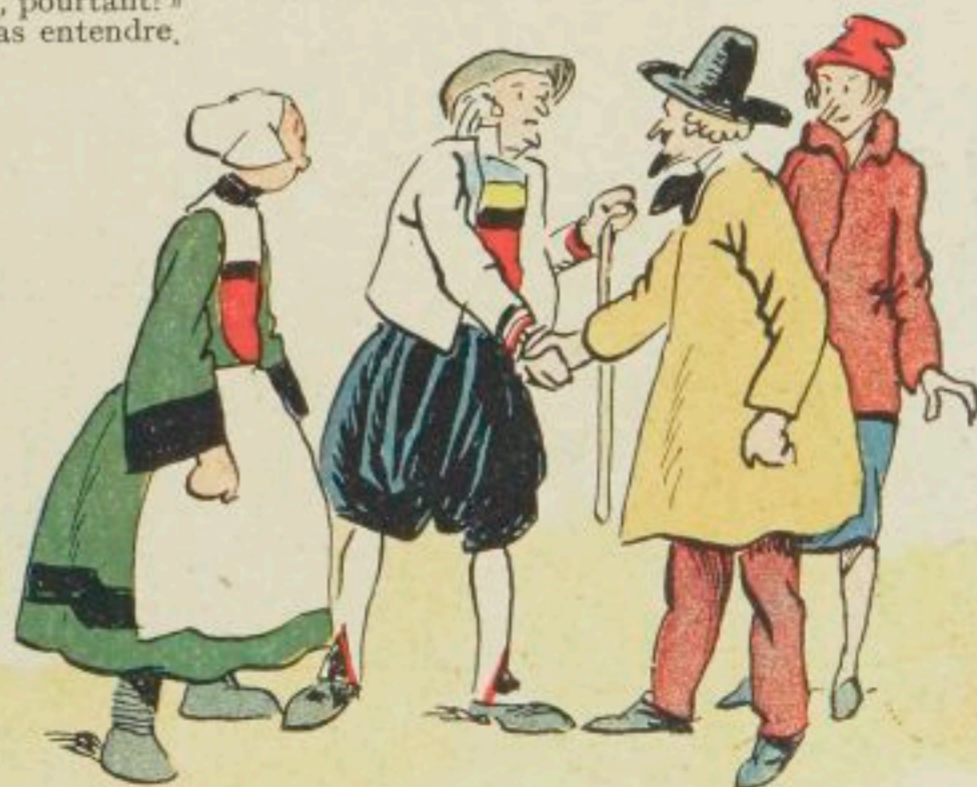
« ...Si M^{me} de Grand-Air y consent, j'autoriserai Bécassine à servir de modèle. » Derrière moi, à voix presque basse, Marie bougonne : « Tout pour Bécassine. Je la vaudrais bien, pourtant ! » Je fais semblant de ne pas entendre.



L'heure du déjeuner approche. Accompagnés par M. Petrus, nous reprenons le chemin de chez nous, et comme l'oncle continue à parler avec enthousiasme des réclames en dessins animés...



... le peintre explique que ce ne peut être d'un grand rapport pour le modèle. « Tandis, monsieur Corentin, qu'un film à vrais personnages, en cas de succès, est une mine d'or. Laissez jouer M^{lle} Bécassine, et je vous garantis le succès. »



Sur un geste de refus de l'oncle, Petrus insiste : « J'ai mes entrées dans tous les studios de cinéma. Consentez à ce que je vous conduise dans l'un d'eux avec vos nièces. Nous causerons ensuite. — Ça, je veux bien, » dit l'oncle. Le rendez-vous est pris pour le lendemain.



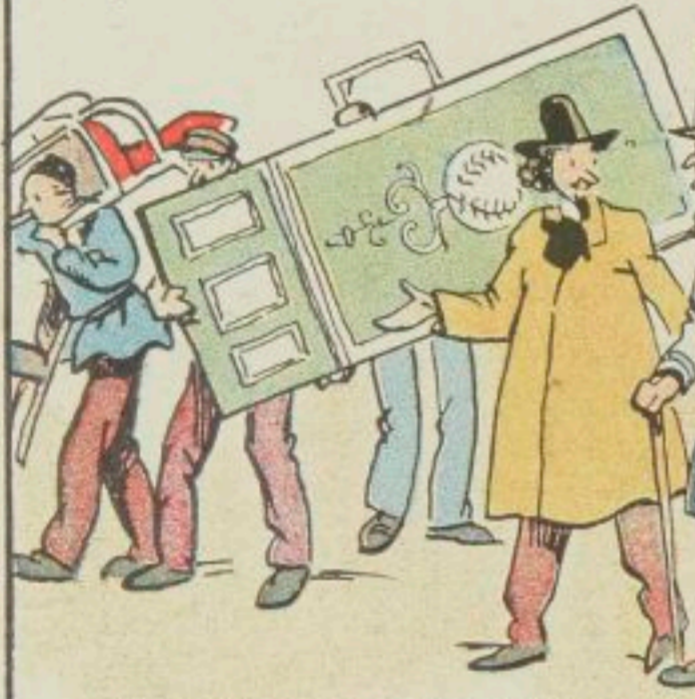
M. Pétrus nous attendait, à l'entrée du métro Solférino. Après les bonjours échangés, il félicita Marie de s'être habillée en Bretonne : « Ce costume vous va fort bien. » Et son compliment, qui n'était peut-être pas entièrement sincère, mit ma cousine en belle humeur.



Tout ce que je vous dirai du trajet, c'est qu'il fut long et nous conduisit presque à la campagne. Dans un large boulevard ombragé par de beaux arbres, M. Pétrus nous fit arrêter devant une porte cochère, ouverte à deux battants...



... et je fus bien étonnée de l'entendre dire : « Nous sommes arrivés. Entrons ! » Ce que je voyais ressemblait bien plutôt à une usine qu'à l'idée que je m'étais faite d'un studio. De grands baraquements bordaient l'allée où nous nous sommes engagés.



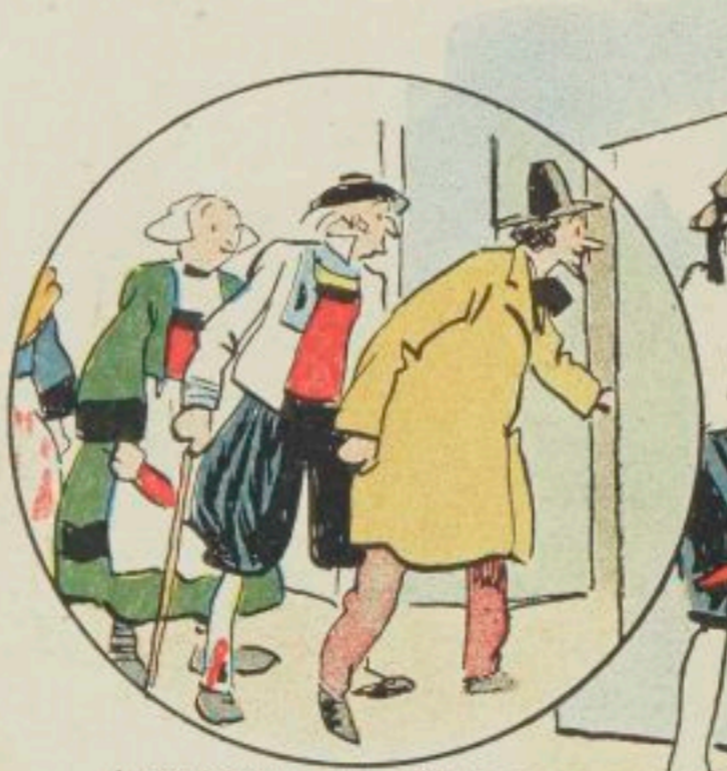
Nous y croisons à tout instant beaucoup de gens. Les uns, en tenue d'ouvriers, portaient de gros fardeaux : morceaux de décors, meubles et accessoires divers. Les autres, costumés genre d'autrefois ou genre étranger, ne portaient rien du tout. Et tous étaient pressés, affairés. A un moment, remarquant que Marie...



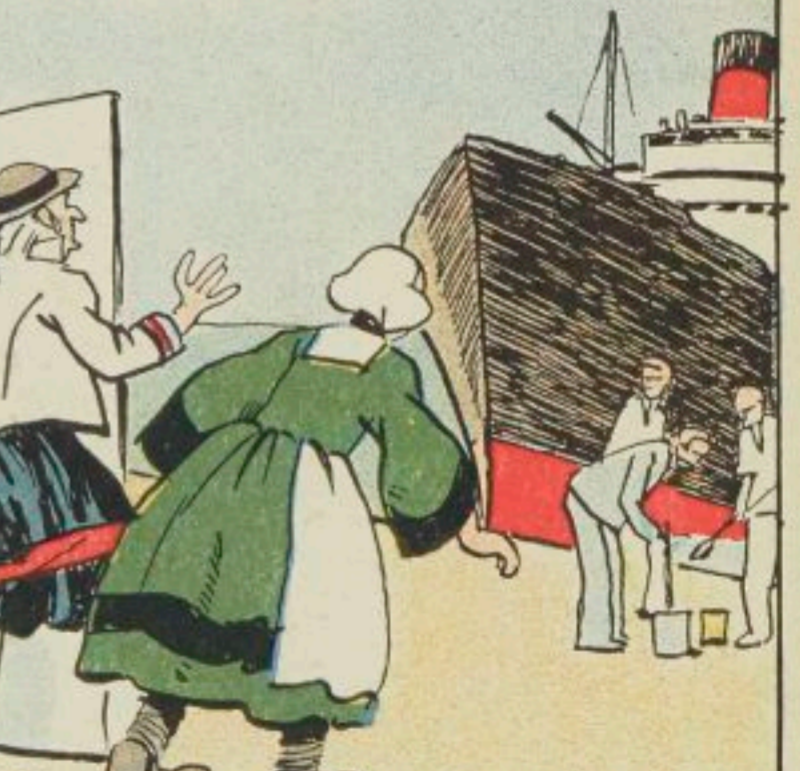
...n'était plus auprès de nous, je me retournai pour voir ce qu'elle était devenue. Elle faisait des saluts de droite et de gauche, et les personnes ainsi saluées la regardaient toutes surprises. La rejoignant, je lui demandai le motif de tant de politesse.



« Dame ! me dit-elle, ces gens-là, c'est peut-être de grands acteurs ou des acteurs qui pourraient me faire engager. — Mais, ceux habillés en ouvriers ?... — Eh bien ! c'est peut-être aussi des artistes. Est-ce qu'on sait ? C'est si original, les artistes ! »



A ce moment, M. Pétrus nous dit qu'il allait s'informer de l'endroit où l'on tournait le film que nous venions voir. Il est entré dans le baraquement le plus proche et nous l'avons suivi. Tout de suite, il dit : « Ce n'est pas là. Voyons plus loin. »



Mais l'oncle murmura : « La mer ! Comme c'est beau, la mer ! » Moi, je n'ai pu me retenir de crier : « Le Normandie ! Ce que je suis contente ! J'avais tant envie de le visiter ! » Je me suis lancée vers le bateau. Mais une main vigoureuse m'arrêta...



...une voix me dit : « Eh là ! la demoiselle ! Faudrait voir à ne pas entrer dans le décor. » Alors, seulement, je m'aperçus que bateau et mer, tout ça n'était que toiles peintes et carton pâte.

Des peintres y travaillaient. L'un d'eux dit à son voisin : « T'as vu ? La demoiselle a pris notre truc de bateau pour du vrai. Et le vieux monsieur, il sait comment c'est fait, la mer... Tu penses, un Breton !... Eh bien ! en apercevant la nôtre, de mer, c'est tout juste...

« ... s'il n'a pas été chercher son caleçon de bain. » Il expliqua à M. Pétrus qu'on installait le décor d'un film dont le début se passait au Havre. Puis, notre guide lui demanda où l'on tournait le film intitulé... Des coups de marteau m'empêchèrent....



...d'entendre le titre que disait M. Petrus, mais j'entendis que le peintre lui répondait : « Studio n° 12, au fond de l'allée. » Dans l'allée, maintenant, on voyait des messieurs et des dames en toilette de cérémonie.

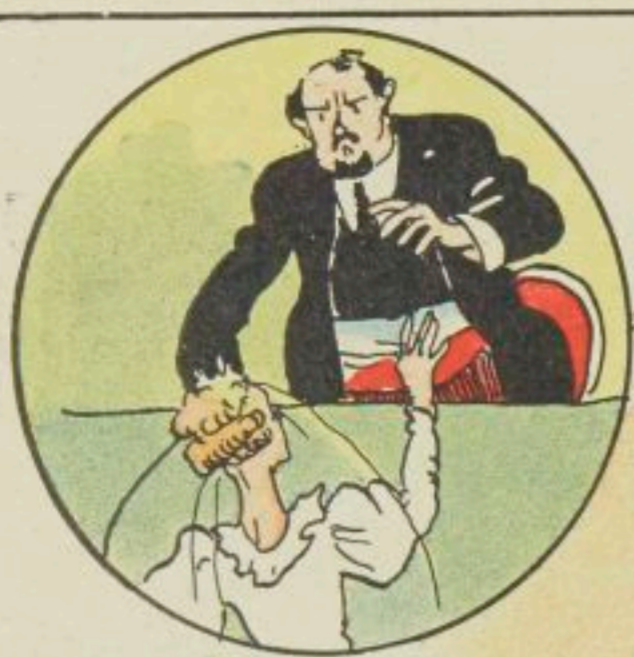
Certains d'entre eux disaient : « Est-ce qu'on va commencer ou non ?... Est-ce qu'ils vont venir ?... Encore un après-midi de perdu !... S'ils ne sont pas là dans un quart d'heure, je m'en vais....

« ...je lâche mon engagement. » Marie était visiblement ravie de ce qu'elle entendait. Redressée, animée, frétilante, elle murmurait : « S'ils lâchent leurs engagements, il y en aura peut-être un pour moi »



« Nous y voilà, dit M. Pétrus. Studio n° 12. Entrons. » Une grande salle, des banquettes s'y alignent, où nous voyons des messieurs, des dames, quelques enfants, tous habillés comme des images de catalogues. Au fond, sur une estrade...

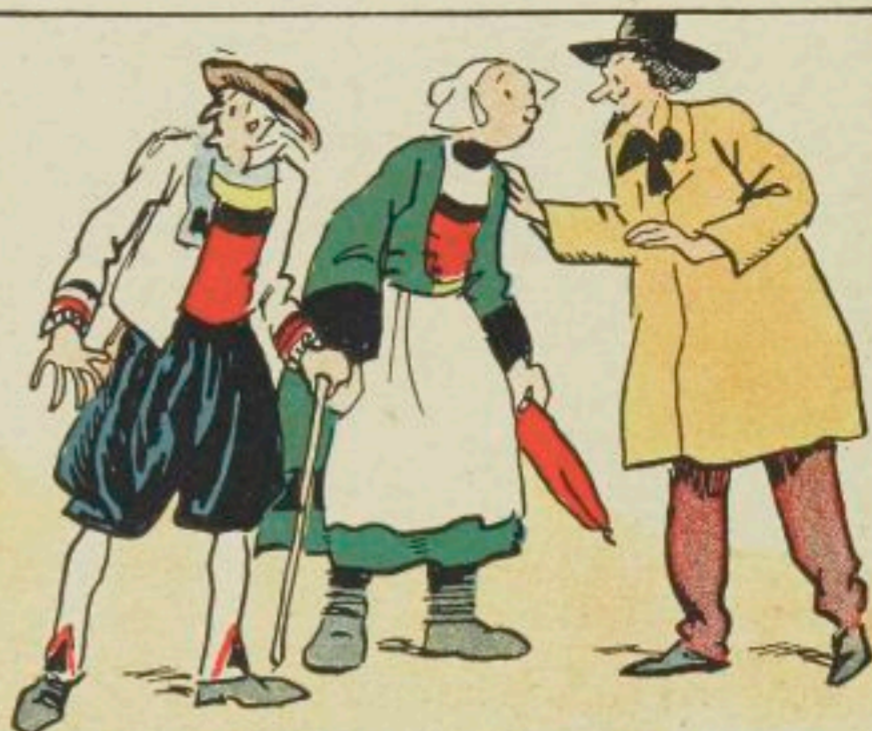
...s'agit un monsieur dont la redingote entr'ouverte laisse apercevoir une écharpe tricolore. Il parle à un couple qu'il appelle « les futurs époux ». Il ne me semble pas qu'il leur adresse des compliments et des vœux de bonheur.



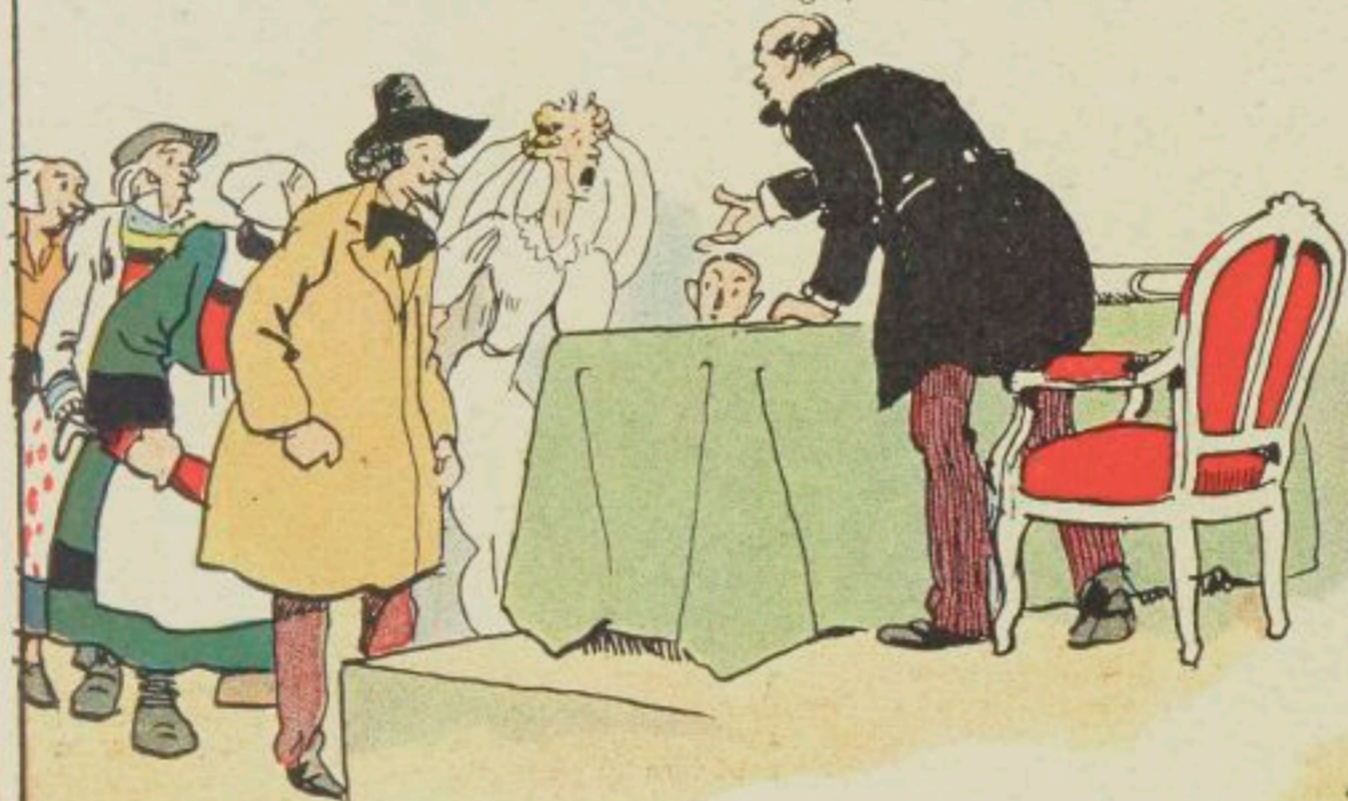
Nous n'entendions pas les paroles de l'homme à l'écharpe, mais rien qu'à son air, on se rendait compte qu'il était très fâché contre les « futurs époux ». Quant à la future épouse...



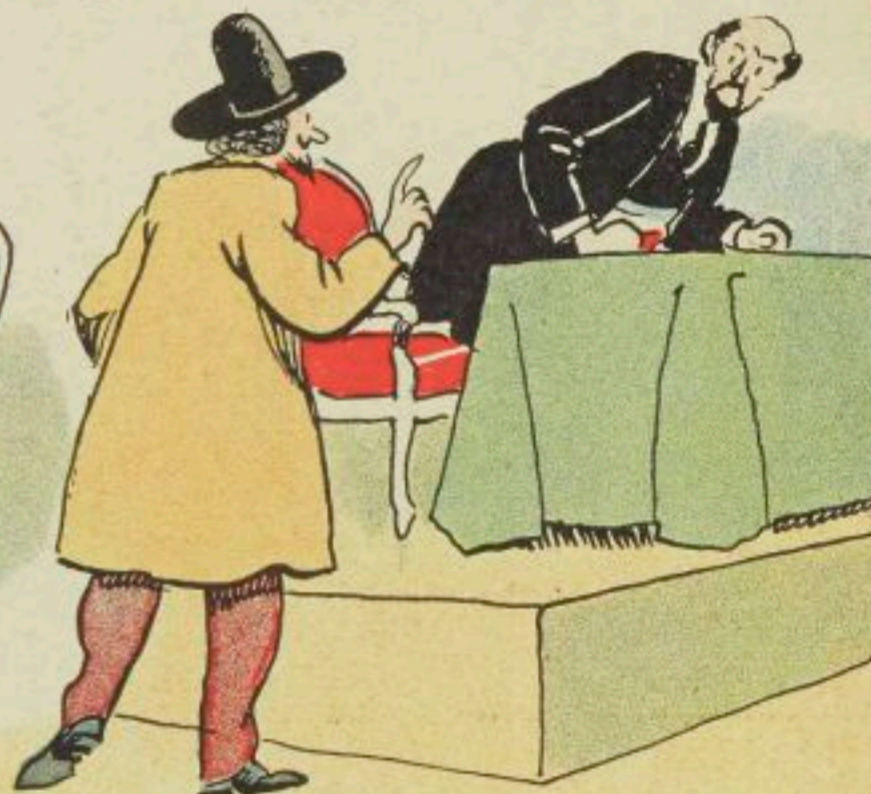
... elle paraissait encore plus en colère que lui. Sans m'occuper de leur querelle, j'ai dit : « On s'est trompé. Ici, c'est pas un studio, c'est une mairie. — La salle des mariages, » a continué l'oncle.



J'ai achevé : « On n'est pas invité au mariage, on est indiscret, faut s'en aller. » Je marchais vers la sortie, M. Pétrus m'a arrêtée. Il m'a expliqué que c'était bien un studio, pas un vrai mariage, mais une scène qu'on allait tourner pour un film...



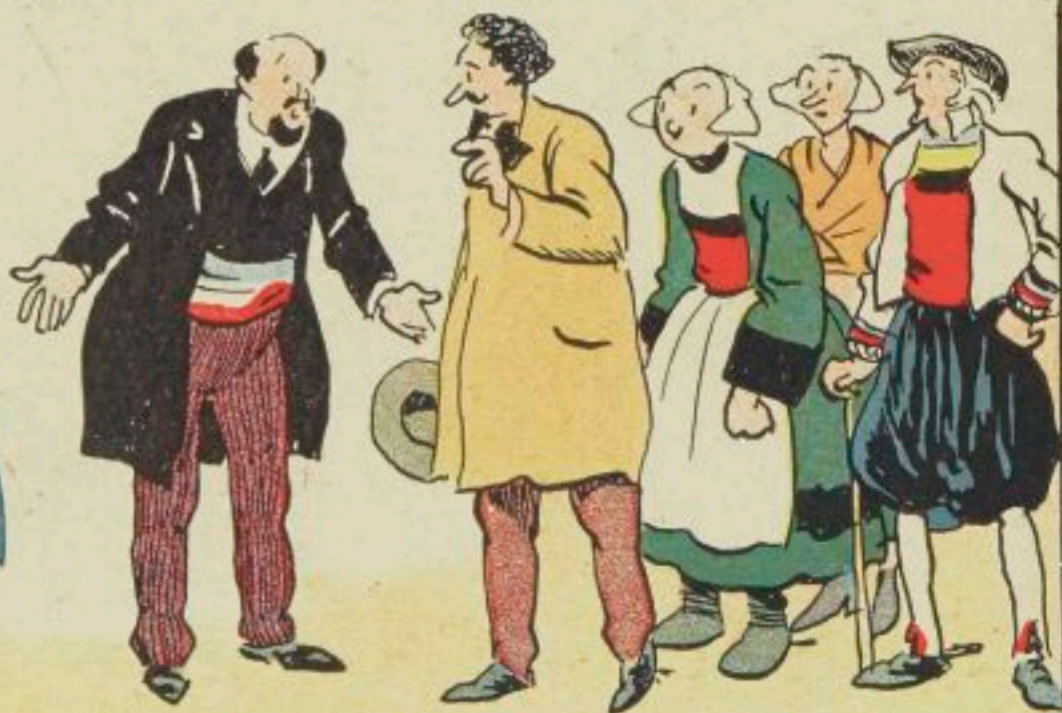
... intitulé *Le Mariage de M^{lle} Irma*, et il nous a dit de le suivre jusqu'à l'estrade. Vue de près, cette M^{lle} Irma, qu'on allait faire semblant de marier, nous a paru bien laide : un long cou maigre, surmonté d'une toute petite tête, un teint de citron que la robe et le voile blancs faisaient paraître encore plus jaune. Sa dispute avec l'homme à l'écharpe continuait...



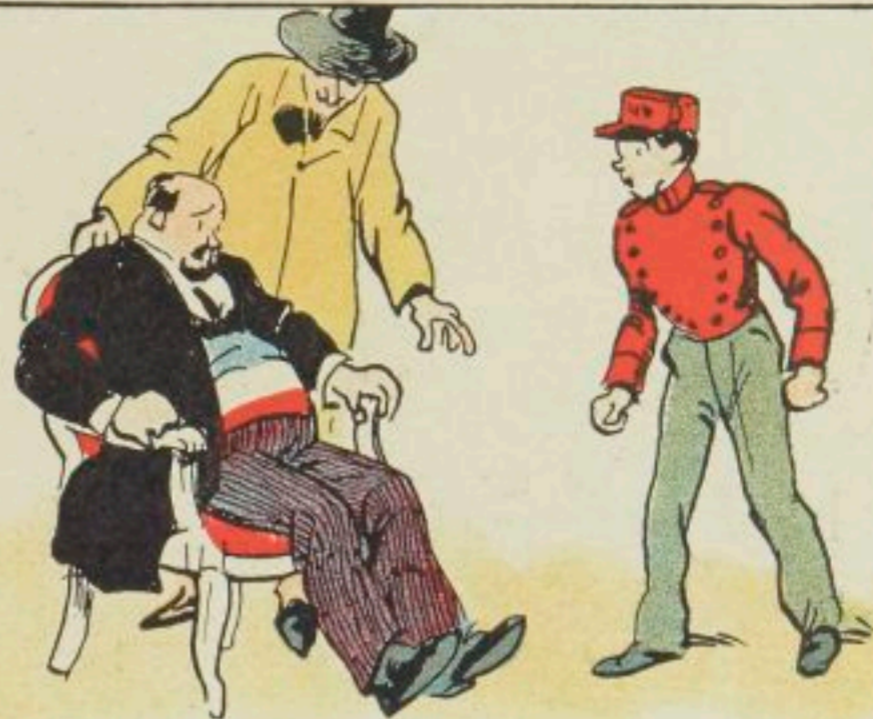
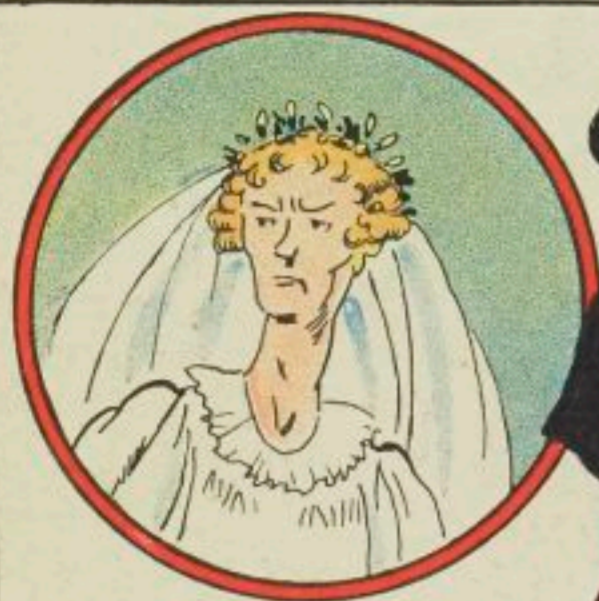
...si violente, qu'elle menaçait de s'achever en bataille. M. Pétrus jugea prudent d'intervenir. Il cria : « Du calme, monsieur le maire. Lâche tes mariés et viens me raconter ce qu'il y a qui ne va pas. »



M. le maire laissa en suspens la phrase entamée. Il sauta à bas de son estrade, serra la main de M. Pétrus, nous fit un petit salut de la tête, et répondit d'un ton navré : « Ce qui ne va pas, mon vieux Pétrus ?... Tu me demandes ce qui ne va pas ?... Mais rien ne va... »



« ...Nous n'avons pas encore réussi à mettre au point la première scène de notre film. Les photos ratent, le sonore bafouille, et j'ai les acteurs les plus insupportables du monde... Celle-ci, surtout, » acheva-t-il, en désignant M^{lle} Irma d'un mouvement de main qu'il tâcha de faire discret.



Elle le remarqua et en comprit le sens, car elle lança un regard furibond vers M. le maire. Celui-ci, en même temps qu'il tenait un rôle dans le film, en dirigeait les répétitions. Il reprit : « Oui, insupportables...

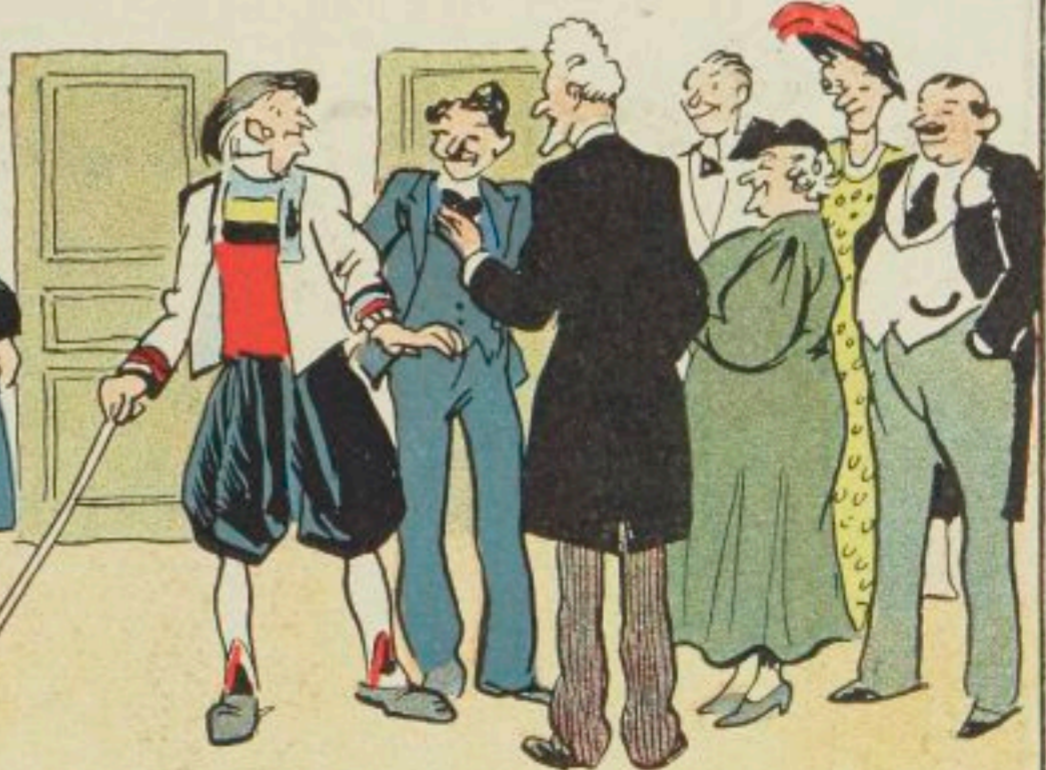
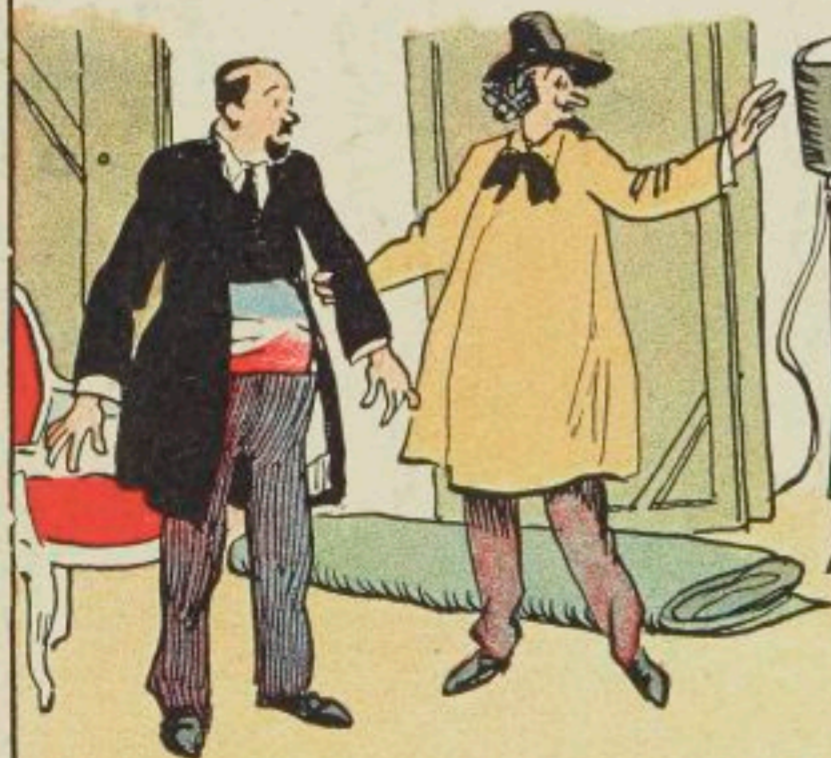
« ...ces acteurs ! Et si inexacts ! Nous en attendons trois sans lesquels nous ne pouvons commencer. Quel métier ! C'est à s'arracher les cheveux ! » Il en fit le geste, rien que le geste, heureusement...

...car son crâne n'était guère garni. A ce moment, un groom accourut, tout essoufflé, et il criait : « M'sieu, les trois qui font les parents de la fiancée, ils ont téléphoné qu'ils ne viendront pas. Ils sont malades, qu'ils disent. » M. le maire s'affaissa sur le fauteuil préparé pour M^{lle} Irma ; tout à fait découragé...



...il gémissait : « Ça, c'est le bouquet ! Pas moyen de tourner sans les parents de la fiancée. Ils doivent être en costumes paysans, les parents de la fiancée, et ils ont emporté les costumes, sous prétexte de les mettre à leur taille. Alors, c'est flambé, je renonce, je lâche tout. » Il me faisait peine et, en même temps, j'étais choquée de voir que M. Pétrus, au lieu de plaindre et de consoler son ami, semblait s'amuser de son chagrin.

Mais ce n'était qu'une apparence, car au bout d'un instant, il lui a dit : « Voyons, mon vieux, ne prends donc pas les choses au tragique. Je crois que tout ça peut s'arranger, et je vais tâcher de t'y aider. »



Alors, il a appelé : « Monsieur Corentin !... Monsieur Corentin !... Venez donc me parler, Monsieur Corentin. Nous avons des choses importantes à examiner ensemble. — Je viens, monsieur Pétrus, » a répondu l'oncle. Il était dans un groupe...

... de gens de la noce, avec qui il causait de bonne amitié. Je ne sais pas ce qu'ils se racontaient, mais je sais qu'en quelques minutes ils étaient devenus tout à fait camarades. Et ça ne m'étonnait pas, car ce bon oncle, on ne peut pas le connaître sans l'aimer.



M. Petrus a causé à part avec l'oncle, puis tous deux sont revenus jusqu'au fauteuil où M. le Maire était encore effondré. M. Petrus lui a dit : « Voici la famille de la fiancée... »

«... Je te présente M. Corentin, qui sera son père, M^{me} Marie Quillouch et M^{lle} Bécassine, qui figureront ses sœurs... ou ses belles-sœurs... ou ses tantes, enfin tout ce que tu voudras comme famille. »

Alors, M. le Maire a bondi de son fauteuil et a demandé : « Est-ce vrai, monsieur, que vous consentez à figurer dans le film? — Certainement, répondit l'oncle, je me plais beaucoup ici, et c'est un endroit bien convenable. »



— Et vous, madame, mademoiselle, vous consentez, comme l'a fait votre oncle? Je dis oui ; le oui, Marie l'a crié d'une voix qu'on a dû entendre à l'autre bout de la salle.

Faire l'actrice ! pensez quelle joie c'était pour elle. Quant à M. le Maire, il donnait de grandes poignées de main à l'oncle, à Marie, à moi, et de grandes tapes amicales à M. Petrus qu'il appelait son sauveur.

Puis, embouchant le porte-voix, il a crié : « La famille de la fiancée est arrivée. On va tourner. Prévenez ceux qui sont dehors. Les invités, sur les banquettes ; les gens du cortège, dans l'allée centrale. »



En un instant, la salle s'est remplie, et tous les acteurs, dont beaucoup étaient si grincheux l'instant d'avant, n'avaient plus que des sourires. M. le Maire, d'un grand geste, réclama le silence...

...puis reprit : « En place pour le cortège : en tête, la fiancée et son père, c'est-à-dire M. Corentin, ensuite le fiancé et sa mère. La mère, c'est M^{me} Rondouillard. Où est-elle, madame Rondouillard? — Voilà, voilà! » cria une grosse petite dame.



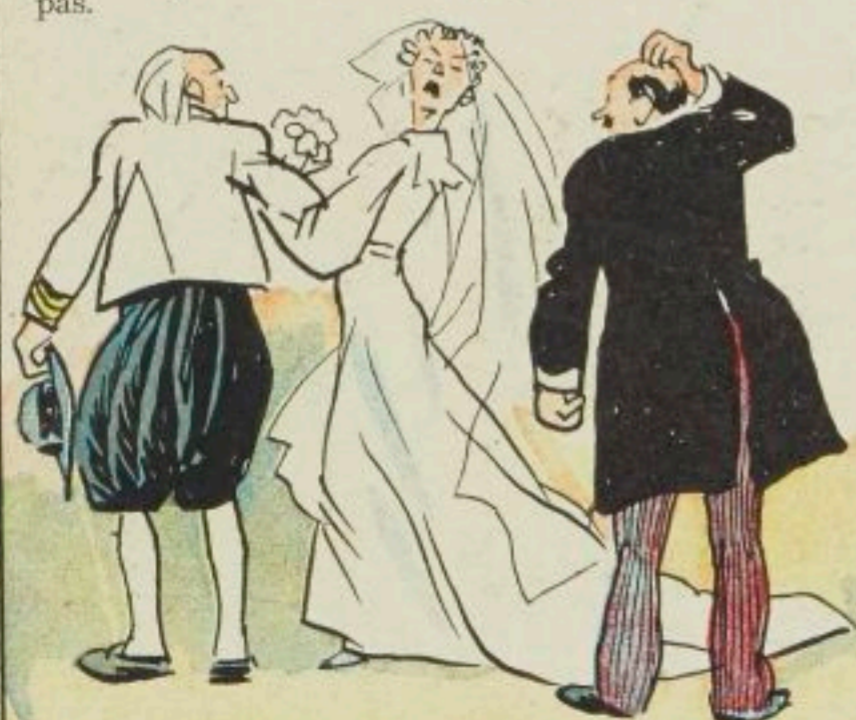
« — bon, prenez le bras de votre fils. Des cavaliers pour la dame et la demoiselle bretonnes. » Déjà, deux jeunes gens, bien gentils, ma foi, nous avaient tendu leur bras. M. le Maire termina : « Le reste du cortège suivra dans l'ordre convenu la dernière fois. En avant, le cortège ! » Et le cortège se mit en marche. En défilant devant les invités..

... on échangeait avec eux des signes de tête et des sourires. A tour de rôle, en arrivant devant l'estrade, on faisait un profond salut à M. le Maire, qui répondait de même et qui, de la main, nous désignait nos sièges. On a recommencé ainsi deux fois. Ça nous amusait tous..



Ensuite, elle a fait une scène à Mme Rondouillard, sous prétexte qu'elle avait mis le pied sur sa traîne. M. le Maire accourait à ses cris, se fâchait : « En voilà assez, Irma. Si ça se renouvelle, je vous flanque dehors. » A quoi, furibonde...

... tous, sauf la fiancée Irma. Ah ! celle-là !... D'abord elle a grinché contre le pauvre oncle, en prétendant qu'il n'arrondissait pas assez le bras et qu'il marchait à trop grands pas.

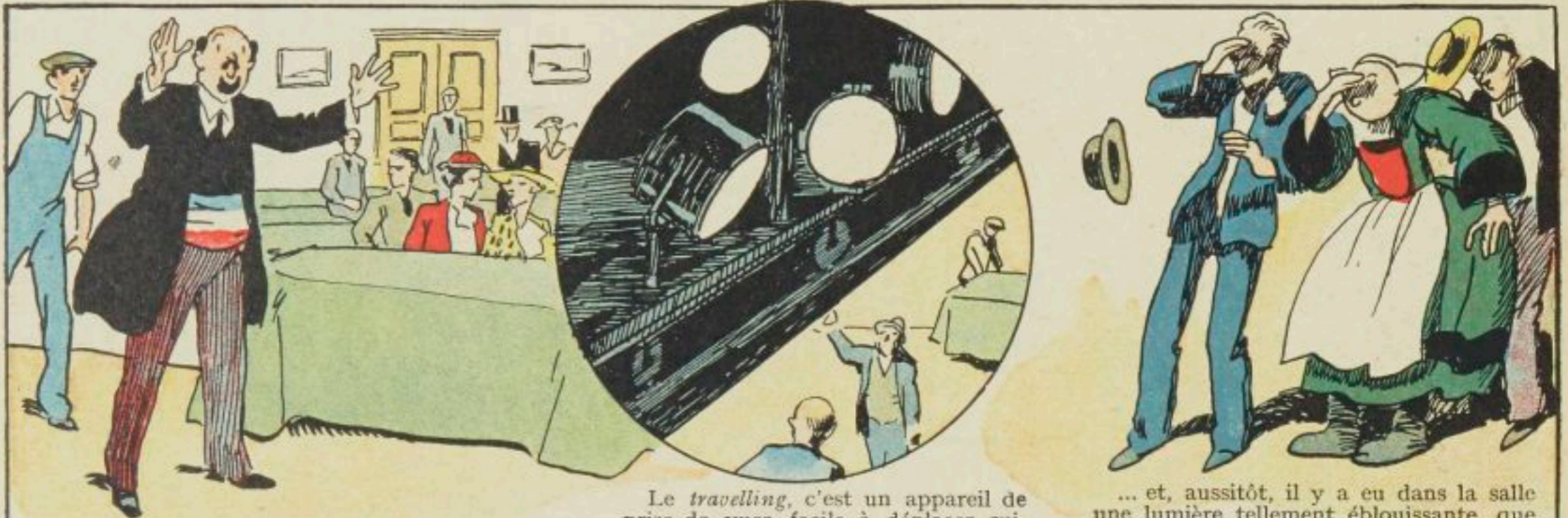


... elle ripostait : « C'est peut-être bien moi qui la laisserai, votre sale boîte ! » Quand, enfin, la mise au point a été achevée pour les mouvements, il a fallu la faire pour les dialogues. Nous n'avions pas grand'chose à dire, ma cousine et moi.



Pour Marie, c'était, en parlant comme on fait parler les paysans au théâtre : « J'somme t'y ben dans une mairie ? C'est plutôt un palais, que je crès, avé tous ces biaux affutiaux. » Et moi, je devais dire, aussi en patoisant...

... deux phrases du même genre, tout aussi bêtes et guère plus longues. Quoique je ne sois pas fameuse pour la mémoire et la récitation, ç'a été vite réglé.



Alors, M. le Maire a crié : « Attention ! On va faire marcher la photo et le parlant. Amenez le travelling. Faites donner les cinq kilos. » J'écris les mots que j'ai entendus, mais il me paraît nécessaire de vous les expliquer.

Le travelling, c'est un appareil de prise de vues, facile à déplacer suivant ce qu'on a à photographier, car il est monté sur roues et rails. Et l'on appelle cinq kilos les gros réflecteurs électriques. Ils se sont allumés...

... et, aussitôt, il y a eu dans la salle une lumière tellement éblouissante, que nous avons fait le geste d'abriter nos yeux comme si, brusquement, le soleil nous avait donné en plein visage.



M. le Maire a terminé en criant : « Faites avancer la Girafe. » C'est une perche qui porte le micro nécessaire pour recueillir et enregistrer le son. On la met près de l'acteur qui parle. Pendant que M. le Maire s'égosillait...



... à réclamer cette girafe qui n'arrivait pas, M^{lle} Irma, comme d'ordinaire, se disputait avec une de ses camarades, et aucune des deux ne faisait attention à ce qui se passait dans la salle. Marie était près d'elles.

Entendant réclamer sans succès la girafe, elle dit à Irma : « Je crois qu'on vous appelle. — Qui ça, m'appelle ? » demanda la fiancée. Et Marie répliqua : « C'est M. le Maire. Il réclame la girafe. »



Marie ne disait pas ça méchamment. Elle était bien trop contente pour être méchante. Même son intention était bonne et il faut reconnaître qu'on ne pouvait pas voir le long cou et la toute petite tête de M^{lle} Irma sans penser aussitôt à une girafe.



L'intention était bonne, mais l'effet fut dramatique. Marie n'a pas plus tôt parlé que M^{lle} Irma se précipite vers elle, griffes en avant. Elle hurle : « Qu'est-ce que c'est que cette paysanne, qui sort on ne sait d'où, et qui se permet de m'insulter, de me traiter de girafe ? »



Les hurlements augmentent, une attaque de nerfs les suit. On se presse autour de la furieuse. On discute. On prend parti, les uns pour elle, les autres pour Marie. Soudain, M^{lle} Irma se remet debout et, toujours hurlant, traitant ma cousine de toutes sortes de noms d'animaux, elle court à la coulisse.

Elle en ressort peu après, en tenue de ville, et joignant le geste à la parole, elle crie : « Voilà votre robe de mariée, et le voile, et la couronne, et tout, et tout. Vous me dégoûtez tous, je m'en vais, mais vous entendrez parler de moi : je me vengerai, et vous verrez comment ! »



Marie, bouleversée, semblait près de s'évanouir. Je la soutins, et, aidée de l'oncle, je la conduisis vers M. le Maire, avec l'intention de lui expliquer ce qui s'était passé

Mais il n'y eut rien à expliquer car, de nouveau, cet infortuné M. le Maire était effondré. La tête dans les mains, il répétait : « Plus de fiancée.. Personne pour la remplacer !... C'est la fin de tout ! » Cette fois encore, M. Petrus sauva la situation.

A voix haute, il dit : « J'ai une remplaçante. » Puis, il parla tout bas à M. le Maire, qu'on vit peu à peu se calmer. Ils appelèrent l'oncle et moi, et M. le Maire nous dit : « Mon ami Petrus propose de faire jouer le rôle d'Irma par M^{me} Quillouch. C'est une idée.



« ... Le rôle exige une femme laide : M^{me} Quillouch l'est incontestablement. Cette femme doit avoir un sale caractère. M^{me} Quillouch a-t-elle un sale caractère ? — Plutôt », dit l'oncle. Et moi, je répondis : « Y a pas plus sale. » Et ce que je disais là, qui était la vérité, je le disais, vous le devinez, pour rendre service à ma cousine.

— Bon, conclut M. le Maire, je la prends à l'essai. Vous consentez, Madame Quillouch ? » Bien sûr qu'elle consentait. Et avec quelle joie !... Elle embrassa l'oncle et moi je ne sais combien de fois, et si M. le Maire et M. Petrus n'avaient pas fait un geste de recul, comme en présence d'un danger, je crois bien qu'ils auraient été embrassés, eux aussi.



Il y eut un entr'acte, puis Marie revint de la coulisse, revêtue du costume de mariée, rapidement retouché. « Pas mal ! » dit M. le maire. A voix beaucoup plus basse, il ajouta : « Complètement ridicule ! C'est ce qu'il faut pour le rôle ! »

Et la répétition reprit, et ça marcha très bien... Ça marcha très bien... cependant, il fallut recommencer quelques scènes le lendemain, et le surlendemain, et ainsi pendant plus d'une semaine !

Chaque fois que M. le maire faisait l'appel des acteurs et figurants, il constatait que certains d'eux manquaient, ou bien quelque chose clochait dans la photo, dans l'éclairage, dans le sonore...



Il fallait attendre la réparation. Les heures passaient, lentes, assommantes, au milieu d'un énervement qui provoquait des disputes. Bientôt, l'oncle et moi avons eu par-dessus la tête de ces séances si monotones.

Nous partions pour les répétitions avec l'entrain de chiens qui sauraient qu'ils vont être fouettés. Heureusement, nous n'étions que du premier tableau. Cela a abrégé notre pensum.

Marie, au contraire, paraissait dans tout le film. Parfois, nous l'accompagnions. Vraiment, elle ne jouait pas mal. « Elle plaira, disait M. Petrus, elle amusera : elle est grincheuse avec tant de naturel ! »



Et puis, l'oncle, obligé de retourner à Clocher-les-Bécasses, nous a fait ses adieux. Il est parti après avoir installé Marie dans un petit hôtel proche du studio, afin de lui éviter les fatigues et les frais des trajets.

Moi, j'ai dû cesser mes visites quand madame et Loulotte sont rentrées. Je passe sur ma joie de les revoir et sur tous les récits que ma petite ra'a faits de son beau voyage. Je dis « beau » pour dire comme elle. Quant à moi, je trouve que c'est de l'argent perdu de se déranger pour un pays où, à ce qu'il paraît, au moins la moitié des monuments sont en ruines.



Parfois, Loulotte interrompait ses récits pour me demander à quoi je pensais, ce qui me préoccupait. C'était de savoir si je devais raconter toute cette histoire de cinéma à elle et à ma maîtresse.

Je me disais que madame ne serait probablement pas contente d'apprendre que j'avais fait l'actrice. Mais si elle l'apprenait quand le film serait projeté, mon silence la rendrait plus mécontente encore. J'hésitais, j'en perdais l'appétit et le sommeil.

Eh bien ! tout s'est arrangé sans ennui ni difficulté grâce à ce que le film n'a pas été projeté. Plus exactement, dès la première scène, il y a eu dans la salle un charivari effroyable...



... des cris, des coups de sifflet, un tel tapage enfin qu'il a fallu interrompre la représentation, rembourser les places et renoncer à donner le film de nouveau. On a su ensuite que c'était une cabale montée par la première M^{lle} Irma. Elle se vengeait, comme elle l'avait annoncé !...



Mais, dans tout cela, je me demandais avec inquiétude ce qu'était devenue Marie... Une lettre de l'oncle m'avait appris qu'elle n'était pas rentrée au pays et, à son hôtel, où j'avais téléphoné, on m'avait répondu qu'elle était partie sans indiquer sa nouvelle adresse.



Or, peu après, j'eus à accompagner Loulotte à un cinéma pour la jeunesse. Nous arrivons un peu en retard, le spectacle était commencé, la nuit faite dans la salle. Je remets nos billets à une placeuse qui nous guide vers nos fauteuils.

Vous savez comment ça se passe. La placeuse, on ne la voit pas, mais elle vous voit parce qu'elle vous envoie dans la figure la lumière de sa lampe électrique. Les fauteuils atteints, je mets mon pourboire dans la main de la placeuse.

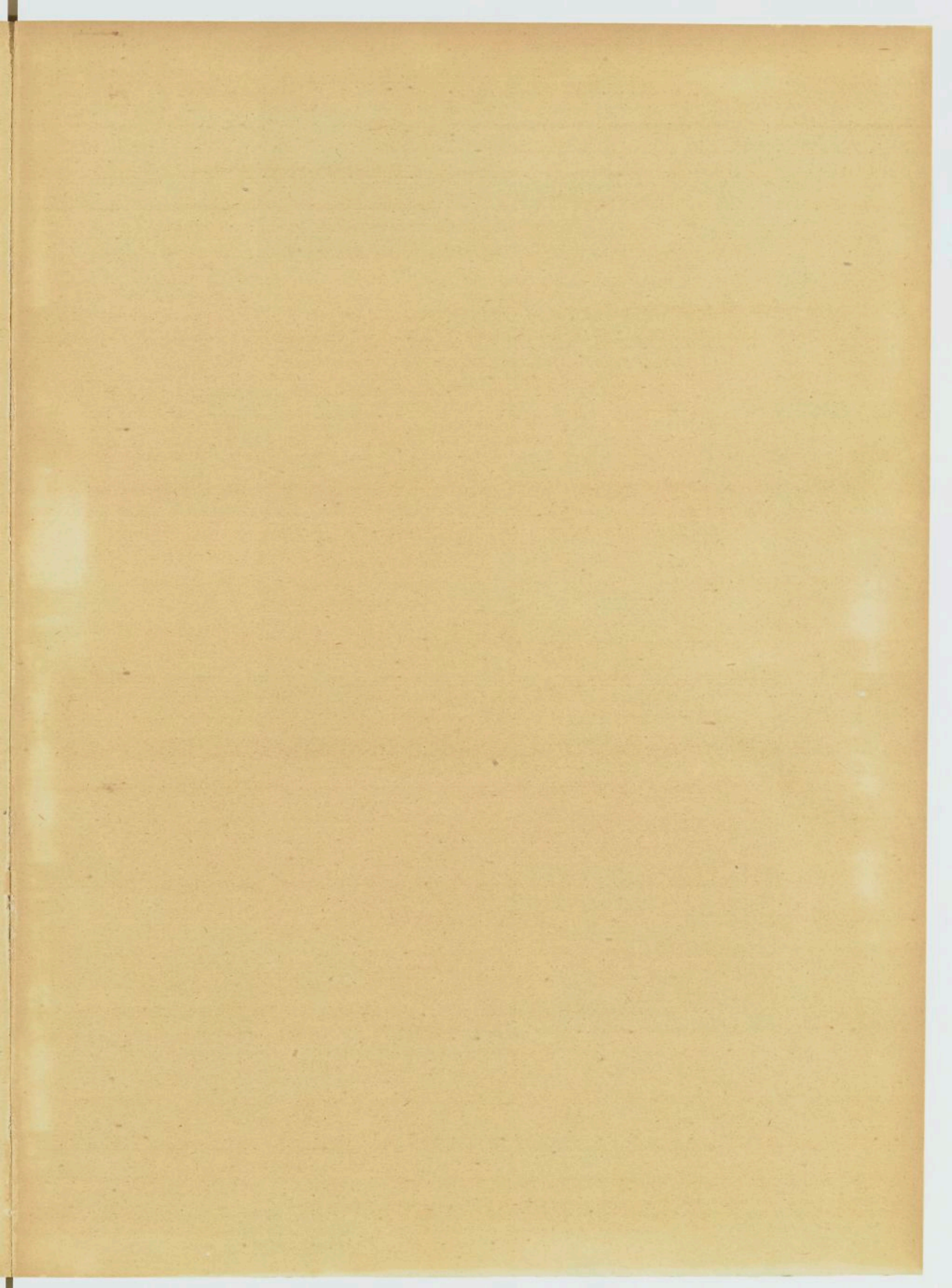
Elle me dit : « Merci, Bécassine ! » et, à la voix, je reconnais Marie Quillouch. Alors, je lui demande : « Ça va, Marie ? Tu es contente ? » Elle me répond : « Ça va, je gagne bien ma vie... et j'ai un emploi presque artistique. »

J.P. Pinchon

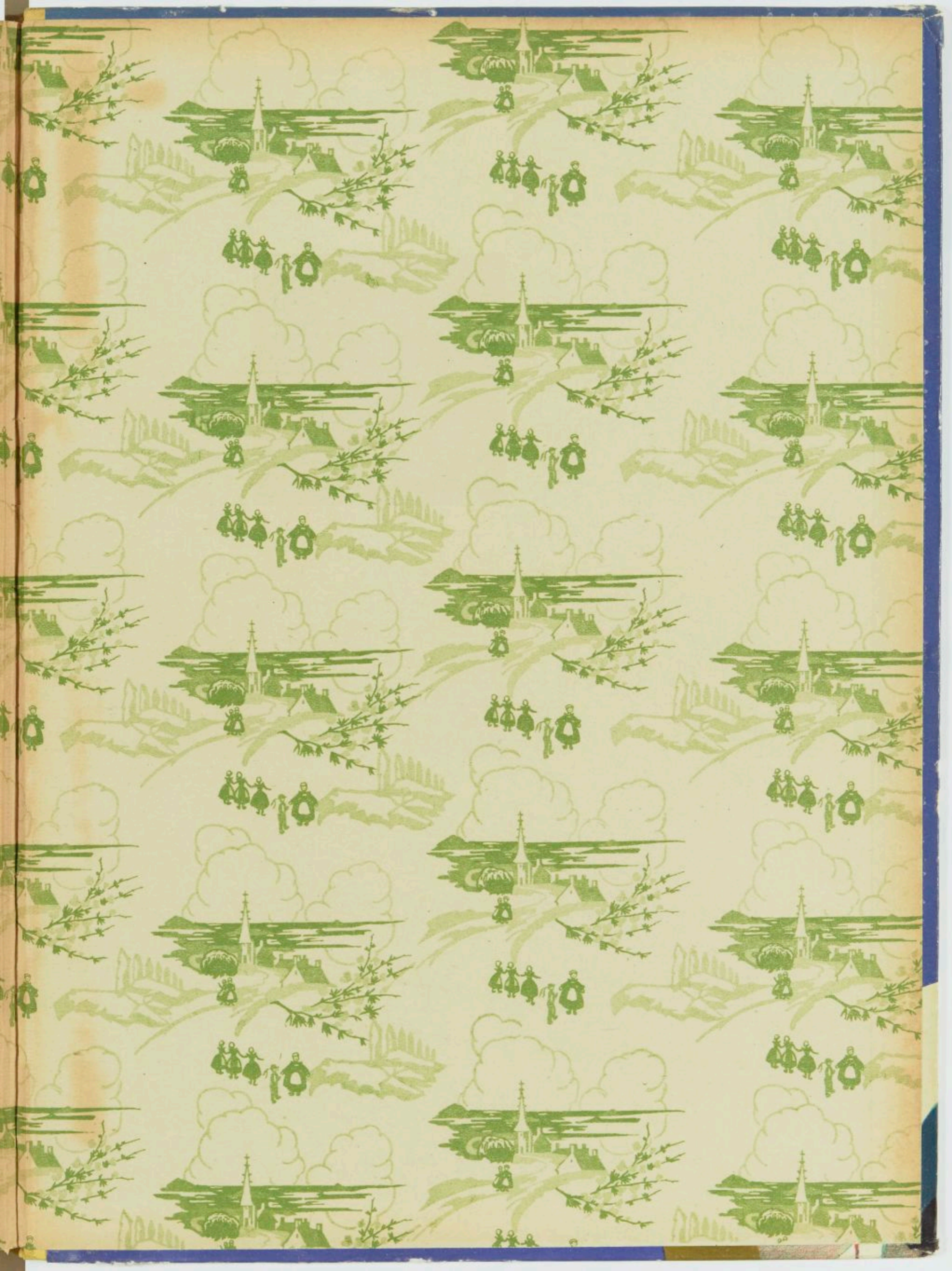
TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages.
Ordre de la Direction	4	Offre d'engagement	26
L'Opinion de la cuisinière	5	Marie veut être artiste	27
L'Ange Gardien	6	Premières recherches	28
Loulotte de mauvaise humeur	7	Un Héros qui tremble	29
Mademoiselle Recta	8	Marie s'obstine	30
La Croisière en Grèce	9	L'Anxiété de Bécassine	31
Loulotte parle argot	10	L'Artiste reparait	32
Madame de Grand-Air consent...	11	L'Echo du quartier	33
La Décision de Bécassine	12	Petrus Pictor	34
Les Déguisements de Loulotte	13	Où l'on parle de cinéma	35
Marie Larmalœil	14	Bécassine caricaturée	36
Une Série de vols	15	Films de publicité	37
Deux de la secrète	16	L'Arrivée au studio	38
L'Artiste !... Le fou !...	17	Attention au décor !	39
On part pour la Grèce	18	Monsieur le Maire...	40
La Première Étape	19	...et Mademoiselle Irma	41
Question de mouchoirs	20	En place pour le cortège !	42
Vite à l'autre gare !	21	La Fiancée n'est pas commode	43
Camarades d'enfance	22	Les Deux Girafes	44
Marie Quillouch grogne	23	Marie Quillouch devient Irma	45
Le Récit de l'Oncle Corentin	24	La Fin du film	46
Au Cirque des Arts	25	Un Emploi presque artistique	47











TOLMEN